ENTRETIENS

SUR

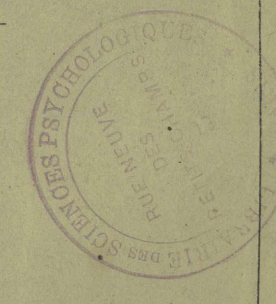
LE SPIRITISME

COMMENT ON DOIT LE COMPRENDRE

L'INTERROGER ET L'ÉTUDIER

PAR M. F[ois] VALLÈS

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DES PONTS-ET-CHAUSSÉES



TOURS

IMPRIMERIE JULIOT, RUE ROYALE, 53

MÊME MAISON A PARIS, RUE DOMBASLE, 54

1879

ENTRETIENS

SUR

LE SPIRITISME

COMMENT ON DOIT LE COMPRENDRE

L'INTERROGER ET L'ÉTUDIER

PAR M. F[ois] VALLÈS

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DES PONTS-ET-CHAUSSÉES

TOURS

IMPRIMERIE JULIOT, RUE ROYALE, 53

MÊME MAISON A PARIS, RUE DOMBASLE, 54

—

1879

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME

AVANT-PROPOS

Le but que je me suis proposé d'atteindre, en composant ce petit livre, a été d'exposer, avec autant de précision qu'il m'a été possible de le faire, dans quelles conditions nous devons nous placer lorsque nous nous proposons d'interroger le spiritisme, quelles doivent être les dispositions de notre cœur et de notre esprit lorsque nous voulons en aborder la pratique.

Ces dispositions ne sont pas autres que celles qui doivent présider à l'accomplissement des actes de toute existence quelle qu'elle soit, heureuse ou pénible, terrestre ou extra-mondaine, elles se résument en ces deux mots : « Moralité et prudence. » Le premier indiquant la nature des tendances qui doivent nous diriger, le second appelant à la fois notre attention sur les écueils qui peuvent se dresser sur la route, et sur les meilleurs moyens à mettre en œuvre pour les éviter.

Soyez moraux, vous recueillerez, par le spiritisme,

*

d'abondantes récoltes sur la route du bien ; soyez, prudents vous arriverez au bien plus directement et plus vite. Il ne suffit pas au navire d'avoir aperçu la lumière du phare, il faut encore qu'il sache heureusement parcourir la distance qui l'en sépare et et au bout de laquelle il lui sera permis d'entrer dans le port signalé.

Ces quelques pages ne sauraient avoir aucune prétention ; car elles ne font que répéter ce qui a été déjà et souvent enseigné ; mais elles ont un désir, un très-vif désir, celui d'être assez heureuses pour contribuer à un plus prompt développement des instructions qui ont été formulées par nos studieux et dévoués prédécesseurs.

A l'exception de ceux d'entre nous qui ont le malheur d'être affligés d'un supprême orgueil, nous savons tous que la créature humaine est un être imparfait, qu'en conséquence, soit par la difficulté de comprendre, soit par oubli, soit par paresse, nous perdons facilement de vue les utiles avis qui nous ont été donnés. Il est donc nécessaire de les renouveler. Le métier de la vie, comme tous les autres, exige aussi son apprentissage. Or, l'apprentissage, c'est une suite de répétitions d'actes et de pensées se rapportant à une même catégorie d'objets ; la répétition consolide le souvenir, développe, perfectionne les aptitudes et nous fait acquérir l'expérience ; l'expérience, enfin, c'est la faculté désormais acquise de retenir, de pratiquer, de

savoir, c'est le progrès, le grand but de l'humanité.

Si tout cela est vrai, pourquoi ne me serait-il pas permis d'espérer qu'en essayant de rendre plus facile l'apprentissage du spiritisme, mes efforts auront leur récompense, la seule qu'on doive ambitionner, car elle est douce au cœur sans le corrompre, celle d'avoir versé dans le monde une petite part d'utilité.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte, comme nous l'avons fait dans le premier entretien, de la composition du monde des esprits, de son recrutement, on ne tarde pas à reconnaître que si ce monde diffère beaucoup de celui qui nous sert de demeure, par la constitution physique et corporelle des êtres qui y vivent, il ne peut, au point de vue intellectuel et moral pour la généralité des Esprits, être que semblable au nôtre ; puisque c'est de nous-mêmes qu'il est formé après notre mort, et que le fait de la mort n'ajoute rien à nos mérites, il les laisse ce qu'ils sont au moment suprême. Ce fait peut bien, en faisant disparaître les entraves du corps, donner à l'esprit de plus grandes facilités pour la manifestation de ses pensées et de ses actes, mais, au point de vue de la science et de la morale acquises, l'âme reste la même. Ce n'est en effet que par ses œuvres personnelles qu'elle peut s'améliorer ; or la mort n'est pas son œuvre, sauf dans le cas du suicide, mais alors, l'œuvre étant mauvaise, l'âme n'a pu que démériter.

Pénétrons-nous donc bien de cette pensée que le monde spirituel est l'image exacte du monde terrestre, et que, de même qu'ici-bas nous sommes exposés à être trompés et exploités par nos semblables, de même nous pouvons être le jouet des fraudes calculées ou des erreurs involontaires des Esprits.

Mais s'il en est ainsi, dira-t-on, ce pourrait être chose fort dangereuse que de consulter les esprits. A cette question nous répondrons sans hésiter : « Oui, si vous le faites avec irréflexion, avec la conviction que vous devez ajouter une foi aveugle à ce qu'ils vous disent, et surtout si vous agissez en vue d'intérêts purement terrestres ; non, si vos interrogations, ayant toujours pour but le progrès intellectuel et moral, sont faites avec prudence et discernement, en dehors des idées d'ambition et d'orgueil, et surtout avec la pensée bien arrêtée de n'admettre les réponses qu'après un sérieux examen. »

Ajoutons quelques mots, non-seulement pour faire disparaître ce soupçon d'inutilité et de danger, mais encore pour mettre à jour tout ce qu'il y a dès à présent de grand et d'élevé, tout ce que, dans un prochain avenir, nous devons trouver de progressif dans notre doctrine sagement comprise, sainement pratiquée.

Généralement nous ne sommes pas assez imbus de cette idée que, sur cette terre, il y a toujours deux choses très-distinctes à considérer dans un fait quel-

qu'il soit ; de sorteque, sous peine de ne pas savoir apprécier toute l'importance de ce fait, nous devons nous appliquer à tenir un compte rigoureux des deux ordres de considération que je signale. Je m'explique ; il y a d'abord l'existence propre du fait qui, quelles que soient ses conséquences ultérieures successivement dévoilées, ou se maintenant enfermées dans le domaine de l'inconnu, doit certainement nous apprendre quelque chose par elle-même, puisque Dieu ne fait rien d'inutile. Il y a, en second lieu, ce qui concerne plus particulièrement ces mêmes conséquences; celles-ci peuvent être pour nous le sujet de nombreuses et intéressantes recherches; car il nous est permis d'en modifier, sinon la nature génératrice, du moins les spécialités qui s'y rattachent, élaguant ce qu'elles ont de mauvais dans leur apparence la plus immédiate, dans leur brute production d'origine, mettant ensuite à jour et en pratique ce qu'elles peuvent nous donner de bon, quand nous sommes parvenus à en posséder une connaissanceplus approfondie. C'est par l'œuvre investigatrice, raisonnée, incessante de l'étude que ces heureux triomphes nous sont assurés et que le progrès se réalise.

Prenons pour exemple la foudre, et bornons-nous à la considération seule du fait de son existence ; ce fait, par ses simples apparences, nous conduit de prime abord à la conception très-importante d'une force d'essence fluidique à laquelle nous

avons donné le nom d'électricité ; conception qui est devenue, les recherches et la réflexion aidant le point de départ d'une des branches les plus remarquables, les plus utiles de la science. Or parce que, entre autres effets, la foudre brise les arbres, détruit nos maisons, et anéantit même la vie humaine, aurait-on été bien venu à penser et à dire qu'il ne pouvait être qu'inutile et dangereux de s'occuper de la pratique et de l'étude de l'électricité. Personne aujourd'hui n'oserait soutenir cette thèse car, non-seulement cette pratique et cette étude nous ont permis de mettre nos édifices à l'abri du foudroiement, non-seulement l'électricité est devenue entre nos mains une des sources lumineuses les plus intenses que nous possédions, mais elle nous a dotés d'un des plus grands bienfaits auquel l'homme put espérer de prétendre ; celui d'affranchir la transmission de la pensée des obstacles, si insurmontables sans elle, de l'espace et du temps.

Il en est de même du spiritisme.

Quelles que soient les péripéties favorables ou contraires, par lesquelles nous devons passer dans sa pratique, il y a dans le simple fait de l'existence des communications avec les esprits, que ceux-ci disent bien ou mal, vrai ou faux, il y a, dis-je, un enseignement supérieur et souverain d'autant plus utile qu'il sape dans sa base la doctrine la plus dissolvante, la plus dangereuse pour l'humanité ; le matérialisme. En effet, tout esprit qui se commu-

nique, quoi qu'il dise ou qu'il fasse ultérieurement, par le fait de son intervention, nous montre que tout n'est pas fini à la mort, que l'individualité persiste au-delà du tombeau, que, comme l'a proclamé le Christ, notre âme est immortelle.

Et maintenant si les communications ont leurs mensonges, c'est à nous à chercher à nous en défendre ; comme notre devoir sur la terre est de nous prémunir contre ceux de nos semblables qui cherchent à nous tromper, comme encore c'est notre tâche, pour ce que nous appelons fléaux, de conjurer ce qu'ils ont de mauvais ; de nous approprier ce qu'ils ont de bon.

Il faut pour cela du travail, mais la destinée de l'homme n'est-elle pas de ne pouvoir rien posséder sans lui. Dieu a prodigué les richesses partout ; à nous de supprimer les obstacles qui nous en séparent. Si dans le jour le soleil nous donne la lumière et la chaleur, ce n'est qu'en traversant les entrailles de la terre que nous obtenons les matières possédant les suppléments de calorique qui nous sont nécessaires ; c'est par le travail que nous nous procurons l'éclairage des nuits ; le diamant ne prend son poli et son éclat qu'à force de labeurs ; l'instruction ne s'acquiert que par l'étude, et la moralité par la pratique constante des vertus.

Sans travail, pas de mérite ; sans mérite, pas de récompense ; Dieu ne peut l'avoir voulu autrement.

La récompense est donc possible, et l'obtiendra qui le voudra bien.

Mais après avoir rappelé les principes, il nous a paru utile de montrer, à l'aide d'exemples, comment il nous est possible de les mettre en pratique ; comment nous devons nous y prendre pour discerner, dans les dires des Esprits, ce qui est bon et vrai de ce qui est funeste et menteur.

C'est dans l'intention de réaliser ce projet que nous avons procédé à l'analyse détaillée de diverses communications, les unes bonnes, les autres mauvaises, d'autres enfin présentant un mélange de vérité et d'erreurs. Il ne nous reste qu'un souhait à former, c'est que ces principes, éclairés et fortifiés par des applications, contribuent à diminuer la part encore trop grande de la curiosité, des futilités, des petits intérêts personnels, dans la pratique du spiritisme, et nous poussent de plus en plus dans la voie des études sérieusement morales et scientifiques, seules capables d'imprimer au progrès une marche rapide et féconde.

Indépendamment de ce qu'il y a d'utile dans ces recherches, au point de vue de notre règle de conduite, elles possèdent un second avantage non moins précieux, celui de remettre sous nos yeux, de placer de nouveau sur le terrain de la discussion les points principaux de la doctrine elle-même, et d'en faire mieux comprendre l'esprit et l'importance. Mais ceci sera bien mieux apprécié, lorsque tous

les détails d'analyse auront été exposés et que nous serons en mesure d'appuyer sur un imposant faisceau de preuves cette vérité qui, jusques-là, pourrait n'être considérée par le lecteur que comme une simple assertion. C'est donc dans l'épilogue qui termine le livre que nous nous expliquerons sur ce sujet.

(Ces divers entretiens ont été l'objet de lectures faites dans les réunions de quinzaine de la Société scientifique d'Etudes psychologiques.)

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME.

Comment on doit le comprendre, l'interroger et l'étudier.

PREMIER ENTRETIEN.

EXPOSÉ DES PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Mesdames, Messieurs,

C'est le propre de l'humanité d'être fortement attirée par l'extraordinaire. Soyez certains que, tant qu'un phénomène conservera pour nous le cachet séduisant du merveilleux, il aura le don de nous occuper, de nous agiter, de nous captiver. Ce n'est pas un mal, car ce désir de connaître est le commencement de la science. Mais cela ne suffit pas, et, s'il est très-agréable de satisfaire la curiosité dans ses débuts, il est encore plus utile de l'interroger dans ses conséquences. Malheureusement la curiosité est une souveraine qui se blase rapidement. Tant que sa compagne, la raison, n'est que saisie, étonnée, elle conserve sur nous tout son empire ; mais aussitôt que la cause, jusqu'alors inconnue, des faits qui nous ont frappés commence à poindre, aussitôt que la possibilité d'une explication naturelle de ces faits, sans même que nous puissions la comprendre entièrement, se montre à l'horizon, l'idée de l'extraordinaire s'effaçant, le rôle de la curiosité s'amoindrit et finit par s'éteindre ; la capricieuse fée replie alors sa tente et s'empresse de la porter ailleurs.

A quel degré notre curiosité ne s'est-elle pas élevée, lorsque nous est arrivée la simple annonce du Phonographe, de cet instrument qui enregistre la voix humaine, qui la conserve et peut nous la faire entendre, même après la mort de celui qui l'a émise. Or, il a suffi de quelques mots d'explication générale sur les agencements producteurs du phénomène pour refroidir cet entraînement des premières heures, et plus l'explication se complètera dans les détails, plus sera considérable la suppression qu'elle introduira de la part du merveilleux dans son domaine, plus aussi s'épaissira le voile de l'oubli autour de ses manifestations. La plus grande félicité pour l'homme, sachez-le bien, n'est jamais celle qu'il possède, ce sera toujours celle qu'il espère. Et cela parce que la première a plus ou moins subi les mécomptes de la réalité, tandis que la seconde, tant qu'elle se maintient à l'état d'espérance, conserve intacts les prestigieux mirages de toutes ses illusions. Et il n'est pas possible qu'il en soit autrement ; car, réfléchissez-y, plus nous serions satisfaits du présent, moins nous aurions intérêt à nous occuper de l'avenir. Nous ne serions donc plus des êtres à nature progressive, ce qui constitue notre plus beau privilége. Pour en revenir au Phonographe, si une application inattendue, extraordinaire de cet instrument venait à se produire, le réveil se ferait autour de lui et il persisterait tant que la raison ne viendrait pas révéler le pourquoi des nouveaux faits observés.

Oh ! que ceux-là connaissaient bien l'humanité qui, voulant s'en faire les dominateurs, se sont appliqués à inventer le mystérieux et se sont encore plus évertués à ne pas l'expliquer. Devant la surprise de certaines apparences habilement choisies, savoir maintenir la raison de l'homme en un perpétuel échec, tel est le secret des puis-

sances de tout ordre qui aspirent à asservir les peuples.

Cette curiosité que je désignerai volontiers, en empruntant une expression de Fourier, par la dénomination de curiosité papillonne, ne doit pas être absolument combattue, elle a sa valeur. Il est impossible que Dieu ait accordé à l'homme une faculté quelconque qui n'aurait pas sa part d'utilité ; elle est, je le répète, le commencement de la science ; or, il faut bien que dans ce monde toute chose commence. Cette curiosité est donc utile pour nous faire monter les premiers degrés ; mais si elle s'arrête là elle devient funeste, parce que son abstention nous empêche d'arriver aux degrés suivants et que nous sommes ainsi privés d'atteindre les usurpateurs plus égoïstes, mais aussi plus travailleurs et plus habiles, qui se sont emparés du sommet, de les en expulser d'abord, et puis de tendre la main à nos frères faibles et infirmes qui doivent aussi jouir de leur part au droit d'occuper les bonnes places.

Soyons donc curieux, mais en même temps persistants et réfléchis. Ne courons pas inconsidérément après des couleurs et des formes nouvelles pour les voir seulement ; après des senteurs inconnues pour la simple satisfaction de notre odorat ; mais pour connaître leur raison d'être, pour savoir comment elles se produisent, pour apprendre comment elles nous seront utiles ; de sorte qu'après avoir franchi les premières marches, nous pourrons, à l'aide de ces nouvelles connaissances, nous élever de plus en plus dans les sphères supérieures, et arriver ainsi de progrès en progrès à l'affranchissement de toute autre domination que celle de Dieu. Que la curiosité, le plus souvent irréfléchie par elle-même, serve donc à avertir notre raison, c'est là son rôle, et il est utile ; mais que la raison mise en éveil devienne curieuse à

son tour avec le vif désir de sonder et de connaître. Dans ces conditions, la mission de l'homme pourra être bien remplie, car, s'il n'obtient pas le succès pour lui-même, il l'aura rendu plus facile à ses successeurs; dans l'un et dans l'autre cas, il aura contribué par ses efforts à l'avancement de l'humanité, et, parce qu'il est immortel, il aura un jour sa part des profits.

Vous avez bien compris le but de ces observations générales : mettre à la fois en exercice nos sens et notre raison, voilà ce que j'ai voulu dire ; ce n'est qu'à ce prix que la connaissance complète des choses pourra nous être donnée.

Maintenant appliquons plus particulièrement ces pensées aux faits du spiritisme.

A la première annonce qu'une table pouvait, sans cause apparente, prendre un mouvement tournant, tout le monde a été curieux de voir se produire ce singulier effet; puis les tables ont frappé des coups et en ont reçu, puis encore elles se sont soulevées, et la curiosité surexcitée a couru de plus en plus vers ces surprenants phénomènes, assez peu soucieuse des causes, il faut le dire, mais particulièrement intriguée par l'étrangeté des résultats. Cependant quelques esprits plus réfléchis, considérant que tout mouvement suppose nécessairement l'action d'une force, ont été conduits à exprimer l'opinion que ces rotations, ces coups, ces soulèvements devaient être attribués à une puissance dynamique, encore inconnue pour eux, mais dont nous ne devions pas désespérer de connaître un jour la nature et les lois. Cette première intervention de la raison dans l'étude du phénomène, quoique loin d'être complète, puisqu'elle permettait seulement d'entrevoir qu'on était sur la voie d'en connaître la cause, a produit sur la curiosité l'effet d'une première douche, et je n'hésite pas à croire que l'amortissement aurait

été beaucoup plus accentué, si en même temps on avait dit au public que, non-seulement il y avait là une force agissante, mais qu'on avait en outre quelques motifs de soupçonner la nature et l'origine de cette force. Comme cela n'a pas été dit dès l'abord et que le mystère a continué de subsister sur ce point, la curiosité, quoique affaiblie, s'est maintenue.

Cependant de ce qu'on est curieux, il ne s'ensuit pas qu'on le soit toujours exclusivement à la manière papillonne, et il se rencontre de temps en temps des investigateurs qui, après avoir vu, s'efforcent d'analyser, de comprendre, d'expliquer. Les premiers voyants ne vont pas plus loin que la simple mise en train du progrès; les seconds continuent l'œuvre, la développent et quelquefois l'accomplissent tout entière. Mais, on le sait, ils sont en très-petit nombre; combien en effet compte-t-on d'Allan Kardec et de Crookes parmi les partisans de la nouvelle doctrine?

J'ai souvent entendu exprimer le regret que, depuis le temps qu'on expérimente le spiritisme, on n'ait pas obtenu une moisson plus abondante. Mais il faudrait avant tout s'entendre sur ce qu'on appelle expérimenter. Si l'agriculteur croyait avoir rempli sa mission en allant se promener sur son champ et se contentant de le regarder, s'il n'y traçait pas des sillons, si dans ces sillons il ne mettait pas de semence, il ne retirerait pas un seul grain de blé; si même, après ces premières opérations, il ne recouvrait pas cette semence pour la protéger et la faire germer, si ensuite il ne débarrassait pas le sol des mauvaises herbes, il n'aurait que de bien faibles récoltes. Dieu nous a donné tout ce qu'il faut pour produire, mais le résultat ne sera obtenu qu'à la condition que nous nous mettrons courageusement à l'œuvre. Dieu, comme l'insinue un proverbe que vous connaissez tous, a donné l'alouette à

l'homme, mais c'est à celui-ci, s'il veut en profiter, de prendre la peine de la faire cuire.

Or qu'avons-nous fait en matière de spiristisme? Nous nous sommes occupés de satisfaire avant tout une curiosité papillonne, souvent très-insignifiante, fort désireux de voir, assez peu soucieux de réfléchir et de chercher. Plus tard, lorsque la conscience de la communication avec les Esprits nous a été acquise, combien n'y en a-t-il pas parmi nous qui ne les ont questionnés que pour s'informer de ce qui pouvait les concerner directement, soit quant aux choses, soit quant aux personnes? Or, ce n'est pas là ce que j'appelle expérimenter, ce n'est pas là travailler pour l'avancement de la doctrine, ce n'est pas chercher à connaître les vérités générales intéressant l'humanité tout entière. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les découvertes se fassent attendre; agir ainsi, c'est exploiter le spiritisme pour des profits ou des satisfactions individuels. Prenez-y garde, c'est là pratiquer l'égoïsme. Or Dieu ne saurait encourager un tel vice, et ce ne peut-être pour de si petites choses qu'il a permis à notre siècle d'entrer en possession des phénomènes révélateurs. Ne croyez pas toutefois qu'armé d'un rigorisme exagéré, je veuille m'insurger d'une manière absolue contre toute communication ayant pour objet une utilité purement personnelle; Dieu n'a pas défendu à l'homme de travailler pour lui-même, il le lui a au contraire prescrit; mais il faut que la communication ait surtout en vue d'obtenir l'aide dans le travail et non la suppression de celui-ci; alors elle pourra rendre nos efforts plus productifs, notre récompense plus abondante, ce qui nous permettra un plus fréquent et un plus ample exercice de la charité. Dieu ne nous interdit pas non plus de prier les Esprits que nous avons connus de se communiquer à nous dans l'intérêt de notre individualité et de la leur, car ils peuvent, d'un

côté, nous aider à nous perfectionner, et, de l'autre, nous pouvons apprendre d'eux ce que nous devons faire pour abréger leurs souffrances et hâter leur avancement; opérer ainsi, c'est travailler à un acte de charité mutuelle. Mais gardons-nous d'abuser de ces moyens et surtout d'aller au-delà; de courir, par exemple, après la découverte de trésors, après les échéances de certaines successions, après la possession d'inventions industrielles, après la connaissance des secrets de famille, en un mot, après tout ce que notre conscience doit réprouver comme illégitime. Ce serait là non-seulement perdre du temps, mais encore pratiquer le mal; ce serait vouloir rabaisser la justice de Dieu au niveau de nos indignes convoitises.

Reconnaissons donc que la voie de la curiosité proprement dite, insignifiante le plus souvent, malsaine quelquefois, rarement utile, a été, sauf des exceptions peu nombreuses, la seule expérimentée; on s'est à peine occupé d'entrer dans celle des recherches sérieuses et d'intérêt général. Aussi des phénomènes très-remarquables, très-dignes de toute notre attention, sont-ils restés improductifs, et les vérités scientifiques et morales qu'ils récèlent dans leur sein ne sont-elles pas encore sorties de leur période d'incubation. Cessez donc de vous étonner de cet état de stationnement qui vous afflige. Dieu ne vous apportera pas, qu'on me passe l'expression, la pâtée toute faite, vous avez assez de force pour la préparer vous-mêmes. Avez-vous donc oublié qu'on ne peut avancer qu'en raison de la vitesse qu'on imprime soi même à sa marche; que, pour arriver à un but, il faut d'abord s'en être proposé un, et qu'en second lieu il faut avoir beaucoup réfléchi sur l'efficacité de la direction qu'on se propose de suivre pour l'atteindre.

Je sais, et je dois vous le dire, que ce n'est pas là

chose facile, mais où serait notre mérite si nous n'avions pas d'efforts à faire? Or, c'est précisément parce que les obstacles sont sérieux, qu'ils sont de plusieurs sortes, que nous ne devons pas nous attarder à les contempler sans chercher à les abattre. Appliquons-nous d'abord à en connaître la nature, ensuite à en déterminer le nombre; nous serons ainsi éclairés sur la direction que nous devons imprimer à nos recherches. Ces premières investigations sont longues et difficiles; elles ne se complèteront certainement qu'avec le temps, parce qu'en général on n'improvise pas un programme définitif d'études se rattachant à des sujets parmi lesquels il s'en trouve tant d'inconnus. En cette matière, à mesure qu'on marche, une question en amène une autre; c'est dans la solution de la première qu'on trouve l'énoncé de la seconde, et ainsi de suite; de même que la réalisation d'un progrès antérieur fait naître le desideratum du progrès qui doit le suivre, et auquel on ne pensait pas d'abord. Vous le voyez, nous sommes encore pauvres en moyens d'action ; aussi vous ne devez pas craindre que je surcharge votre attention de nombreux détails, je le voudrais que je ne le pourrais pas; plus tard sans doute nous posséderons plus de richesses.

Je ne vous entretiendrai aujourd'hui que d'un seul objet préliminaire, mais important, déjà signalé plusieurs fois, sur lequel il semblerait qu'il est par conséquent inutile de revenir, et cela serait vrai si nous conservions toujours la trace fidèle de ce qui nous a été enseigné, si même quelquefois nous n'en perdions pas tout à fait le souvenir, si enfin ceux qui ne font que débuter n'avaient pas besoin d'apprendre et d'être prémunis contre quelques illusions.

Or, voici le sujet sur lequel je veux appeler vos réflexions.

Notre but essentiel en nous mettant en rapport avec le monde des esprits est de le faire avec l'intention sérieuse de recevoir d'eux des enseignements. Or, qu'elle pourra être la nature de ces enseignements? Elle dépendra évidemment et ne pourra dépendre que de la nature même de ceux qui les donnent; notre premier devoir est donc de nous faire une idée aussi exacte que possible du monde des Esprits, de connaître sa composition, de nous éclairer sur ce qu'il renferme de bon et de mauvais, de nous renseigner sur ce que l'on peut y trouver d'ignorance ou d'instruction. C'est ainsi que, lorsque sur cette terre nous voulons entrer en relation avec un peuple, nous avons tout intérêt, soit quant aux moyens à mettre en œuvre, soit quant aux résultats à espérer, à être fixés sur les mœurs, les habitudes, la constitution de ce peuple.

Qu'une remarque préalable me soit permise à ce sujet. Une tendance assez générale chez l'homme est de subir cette sorte d'influence, beaucoup plus inconsciente que raisonnée, que le mot Esprit fait d'abord naître en nous. Ce mot est quelque peu fascinateur pour l'humanité, assez bon nombre de légendes nous le prouvent, et il semble qu'avoir affaire avec les êtres qu'on appelle ainsi, c'est se mettre en relation avec des individualités qu'on considère, sans trop savoir pourquoi, comme devant exercer une certaine autorité sur nous, ne serait-ce que celle qui s'impose naturellement à l'homme mis en présence de l'inconnu, de cette puissance qui n'a souvent prise sur lui que parce qu'elle reste cachée. Du plus au moins, nous avons tous éprouvé cette première impression. Pour ma part, j'avoue humblement que, pas plus que les autres, je n'ai échappé dans mes débuts à ces impulsions : je croyais consulter des oracles.

Eh bien! il faut que cette sorte d'effarement cesse. Si nous continuons à ignorer ce que peu-

vent être les Esprits dans leur forme, puisqu'ils ne se montrent pas, nous devons chercher à acquérir des notions précises sur leur valeur intellectuelle et morale : or ceci nous le pouvons, puisqu'ils parlent. Et croyez bien qu'en suivant cette voie, j'en ai l'expérience, nous verrons les bonnes influences grandir de tout ce qui aura diminué dans les mauvaises. Ne perdons pas de vue que ce ne sont pas seulement les conseils et les excitations humaines qui, dans ce monde, sont la cause de certains désastres matériels et moraux, des Esprits aussi ont souvent pris une part active dans ces ruines ; il est donc nécessaire d'aviser.

Combien ne voyons-nous pas encore de personnes qui, dans une discussion, poussées dans leur dernier retranchement, pensent clore le débat en disant : les Esprits l'ont déclaré. Certes, de prime-abord, je ne m'inscrirai jamais en faux contre une telle assertion, car il est peu charitable et il est très-malséant, je le dis avec intention, de présupposer la mauvaise foi ; la fraude gratuitement admise et affirmée peut n'être que de la calomnie, c'est-à-dire la plus honteuse et la plus détestable passion humaine. Mais, tenant pour authentique la déclaration spirite mise en avant, je serai parfaitement en droit de rechercher quelle en peut être la valeur, de faire usage de ma raison pour la scruter, pour savoir si je peux l'accepter comme une vérité, ou si je dois la rejeter comme une erreur ; puis, ce premier examen achevé, de faire intervenir mon libre arbitre dans toute l'étendue de ses priviléges. Demander un conseil, ce n'est pas prendre d'avance l'engagement de s'y soumettre comme à une injonction, et, pour ne pas froisser la vanité de celui qui le donne, il ne faut pas aller jusqu'à anéantir la liberté de celui qui le reçoit.

Recherchons donc ensemble ce qui doit se trouver dans le monde des Esprits.

Si nous pouvons avec quelque vérité dire de l'individu : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », nous pouvons, avec non moins de vérité, dire des réunions d'hommes, des sociétés qu'ils forment entre eux : « Dis-moi comment tu te recrutes, je te dirai ce que tu peux produire. » Or, comment se recrute le monde des Esprits? Il se recrute des habitants de notre terre et de ceux des autres mondes supérieurs et inférieurs que la mort vient frapper. Mais la mort, vous le savez tous, n'est pas autre chose qu'un acte de simple séparation des deux principes spirituel et corporel, n'apportant rien, n'enlevant rien ni à l'un ni à l'autre, se bornant à les isoler, après quoi chacun subit les conséquences de sa nouvelle destination conformément aux lois établies par le créateur.

La destinée du corps, nous la connaissons tous : nous savons qu'elle consiste en une série de décompositions ayant pour résultat de rendre au réservoir commun, à la terre, tout ce que ce corps renfermait de matière au moment de la mort, sans un atome de plus ou de moins.

Quant à la destinée de l'âme, nous ne sommes pas édifiés sur les détails qu'elle suit dans sa marche, mais nous savons que, quelle que soit cette marche, elle se fera toujours en raison de l'état où se trouvait l'âme au moment de la séparation, sans un vice, sans une vertu de plus ou de moins; cette séparation, nous l'avons dit, n'ajoutant et ne retranchant rien à l'état intellectuel et moral de l'âme.

Mais ce que nous pouvons conjecturer à bon droit, ce me semble, c'est que le corps n'existant plus, toutes les appétences de l'âme qui s'y rapportent seront amorties et ne pourront guère figurer dans celle-ci que comme souvenir. Cependant, on est autorisé à penser que ces mêmes appétences reparaîtront à certains degrés lorsque, dans quel-

ques circonstances exceptionnelles, l'âme, se refaisant homme, pour ainsi dire, se mettra en communication plus ou moins intime avec des organes corporels et se trouvera alors soumise à leur influence, ainsi qu'il arrive dans les incarnations momentanées.

Nous avons eu dernièrement ici même une preuve des plus remarquables de ce que je viens de vous dire et il importe de ne pas la laisser passer inaperçue, parce qu'elle montre que certaines choses, insignifiantes en apparence, peuvent utilement servir de confirmation à des points de doctrine.

Dans le compte rendu si imagé de M. Chaigneau, si exactement photographié, vous avez pu en juger, et je saisis cette occasion de l'en remercier au nom de tous, le sieur Pierre-Claude Cadet, dit Têtard, ex-quartier-maître à bord du Vampire, interrogé, pendant son incarnation momentanée, sur ce qui se passe dans le monde d'où il vient, nous apprend qu'on s'y occupe peu de boire et de manger, attendu qu'on n'a pas de ventre. Mais à peine ledit Têtard se trouve-t-il en relation avec une bouche, un estomac, des organes corporels, et, notez-le bien, quoiqu'il sache que ce ne sont pas ceux qu'il a eu jadis, qu'il s'empresse, sous la dénomination de pruneau, de demander une chique; on lui donne un bout de cigare, et, comme ce n'est pas du tabac de matelot, il le trouve médiocre et déclare que ça ne vaut pas la corde. Puis il s'informe s'il n'y a pas à boire céans, et comme on n'a que du vin à lui offrir : ce n'est pas bien raide ça, dit-il; c'est égal, il est bon, ce vin-là, mais ça pique pas assez; un second verre, s'il vous plaît, à votre santé, capitaine; encore un, trinquons. Vous voyez, mesdames et messieurs, comme le naturel est revenu au galop.

C'est que la nature est toujours une et toujours

la même, et que là où des rapports interrompus se rétablissent entre ce qui est esprit et ce qui est corps, là, dis-je, doivent se retrouver les sentiments passionnels que Dieu a établis en concordance directe entre les âmes et les agents organiques. Aux mêmes origines, aux mêmes causes, aux juxtapositions homologues répondront nécessairement les mêmes effets.

N'assistons-nous pas ici au spectacle de la vraie réincarnation d'un esprit, spectacle qui, non-seulement évoque en nous la pensée d'une vie antérieure, mais encore nous donne la reproduction fidèle du mode suivant lequel s'est accompli l'exercice de cette vie. Rien ne nous manque, pas même cette phase de la rigidité cadavérique qui suit le dégagement de l'âme et qui est représentée ici par la catalepsie du sujet; car un corps dont l'âme se dégage assez pour faire place à un autre doit nécessairement passer à travers les épreuves du phénomène de la mort.

Si je n'étais retenu par mon programme, j'aurais d'autres réflexions à vous présenter, car nous touchons ici au principe de la réincarnation qui est contesté par quelques-uns, et à celui qui a pour objet l'état dans lequel doivent se trouver les âmes après qu'elles ont quitté la vie terrestre. Constatons toutefois qu'en ce qui concerne le matérialisme, il doit désormais sortir de ses retranchements purement et gratuitement dogmatiques; il doit, lui qui ne reconnaît pas la survivance des individualités après la mort, accepter à l'avenir le combat sur le terrain positiviste des faits, et il ne suffit pas qu'il les nie, il faut qu'il démontre comment et pourquoi ils sont faux. S'il ne sait pas s'y résoudre, il prouvera une fois de plus que nous sommes autorisés à ne reconnaître en lui que l'obstination du parti-pris. Dans un autre entretien, nous pourrons revenir sur toutes ces choses.

Ce qu'il nous est encore permis de croire, c'est que l'âme, dépouillée des entraves du corps, devra nécessairement jouir à un plus haut degré des facultés auxquelles ces entraves imposaient des limites pendant la vie, et qu'ainsi la locomotion, la vision acquerront un plus grand développement; cette extension de la puissance virtuelle de l'âme nous permet de comprendre en principe l'existence occulte, il est vrai, mais certaine de moyens à l'aide desquels les âmes peuvent entrer en communication avec nous; point capital en spiritisme, et dont nous constatons ainsi, dans l'ordre physique tout au moins, le point de départ et les possibilités.

De ces diverses considérations, si je ne me trompe, nous sommes en droit de conclure que, sauf les contingents fournis par les globes inférieurs ou supérieurs au nôtre, c'est de nous-mêmes, de nos individualités propres, plus ou moins parfaites, telles qu'elles se trouvaient au moment où la mort les a surprises, que se compose le monde des Esprits, et que celui-ci est, par conséquent, une image très-fidèle du tableau terrestre lui-même, avec ses vices, ses vertus, ses passions, sa science et ses erreurs; seulement le cadre se sera plus ou moins élargi pour donner place aux natures inférieures ou supérieures à celles de notre terre.

Or, s'il en est ainsi, ne comprenez-vous pas dans quelle erreur nous tomberions si nous nous croyons obligés d'accepter comme article de foi tout ce que les Esprits nous disent; si nous nous laissions aller à cette idée qu'ils ne sauraient nous tromper, et que nous devons admettre sans discussion tout ce qu'ils nous communiquent; êtres animiques comme nous, quelquefois puissants, mais souvent très-faibles, très-instruits ou très-ignorants, d'une haute moralité ou d'une insigne

dépravation, leurs communications pourront être, tantôt ou souverainement instructives, ou incolores, ou profondément erronées. Dans leur monde, comme dans le nôtre, le bien coudoie le mal. Si nous ne voulons pas être surpris, nous devons nous tenir constamment en garde, c'est-à-dire nous défendre des illusions dont la paresse aime tant à se nourrir, et avoir toujours en main l'arme de la raison qui nous force à combattre, il est vrai, mais qui peut seule assurer le triomphe de la vérité.

Je sais que ces instructions ont été déjà données, et par des personnes autrement autorisées que je ne peux l'être. Je sais que l'on me criera de bien des côtés que tout cela est connu depuis longtemps. En théorie, je n'en disconviens pas, à la condition toutefois de ne l'avoir pas oubliée; mais, dans la pratique, les témoignages sont loin d'être aussi concluants. Ces recommandations, je le crois, sont entrées dans les oreilles plus encore qu'elles n'ont pénétré dans les cœurs. Je n'en veux d'autres preuves que les plaintes fréquentes qui, comme je le disais tout à l'heure, s'élèvent contre la lenteur des progrès que fait, quant aux principes, la doctrine spirite. D'où peuvent provenir, ajouterai-je, certaines divisions entre quelques groupes, sinon qu'on est plus complaisamment porté à croire aux dires des Esprits qu'à les discuter, soit qu'on redoute le travail, soit qu'on trouve dans ces dires une communion d'idées avec des opinions préconçues, car si la doctrine spirite, plus que tout autre, a la vertu d'améliorer l'homme, elle n'a pas la puissance de le tranformer tout d'un coup.

Sachons donc bien, quand nous nous adressons aux Esprits, que nous sommes dans une position tout à fait analogue à celle que nous prenons sur terre lorsque nous consultons nos semblables, et que, suivant la nature de l'individualité consultée,

nous pouvons être ou très-bien ou très-mal renseignés. A cet égard, il n'existe pas de différence entre l'un et l'autre cas. Il n'est pas un de nous qui ne puisse avoir affaire avec un Esprit qui certainement ne le vaut pas, soit en moralité, soit en intelligence, et comprenons ainsi combien nous avons le droit de n'accepter qu'à bon escient les enseignements scientifiques et moraux de quelque part qu'ils viennent.

Mais alors, pourrait-on dire, à quoi bon les communications avec les Esprits ? A cette question la réponse est facile. Ces communications servent d'abord à donner satisfaction aux impérieux sentiments de charité et d'amour qui nous ont unis à ceux que la mort nous a enlevés, sentiments qui ont été une des plus douces jouissances de notre âme, que la mort ravive souvent plutôt qu'elle ne les éteint et qui se continuent ainsi au-delà du tombeau ; sentiments dont la privation serait terrible, dont la possession est le plus efficace, le plus consolant contre-poids à nos douleurs terrestres, car ils nous permettent de continuer à vivre avec ceux par lesquels nous avons été heureux et qui, par voie de retour, reçoivent de ces mêmes communications un supplément de félicité. Et, parce qu'il n'est pas un seul de nous qui ne puisse mériter de jouir d'un tel privilége, comment pourrait-on ne pas reconnaître aux rapports d'outre-tombe le caractère d'un bienfait universel.

Remarquons, en second lieu, quoi qu'en disent des moralistes chagrins, qui semblent se complaire dans le pessimisme, et ne regardent l'humanité qu'à travers des verres enfumés, remarquons, dis-je, qu'en résumé, sur cette terre, le bien l'emporte sur le mal, et la preuve, c'est que nous progressons. Or, puisque la balance du compte de toutes nos pensées, de tous nos actes se solde par le progrès, il est impossible que la somme du bien

ne l'emporte pas sur celle du mal. Eh bien! à cet avoir terrestre progressif, que nous nous donnons ici-bas à nous-mêmes, vient nécessairement s'ajouter, à l'aide des communications, tout le contingent de celui que peuvent verser chez nous les coopérations spirites. Le monde des Esprits étant, en effet, moralement et intellectuellement constitué comme nous le sommes nous-mêmes, doit faire un travail dont les résultats marchent dans le même sens que les nôtres, c'est-à-dire dans celui du progrès. De sorte que, sans le spiritisme, nous n'aurions que le progrès d'en bas ; avec le spiritisme, nous y ajoutons celui d'en haut.

Remarquons, enfin, que certaines circonstances, qui n'existent pas chez nous et qui n'appartiennent qu'au monde spirituel, donnent à celui-ci un remarquable développement de facultés pour le bien. Si, en effet, comme nous l'avons dit, la majorité du monde des Esprits se compose d'intelligences et de moralités semblables aux nôtres, il contient, en outre, ces individualités exceptionnelles, puissantes et supérieures qui sont venues dans le temps faire leur apprentissage sur la terre, mais qui n'y restent pas, parce que leur épuration commencée parmi nous a fini par arriver à des degrés dont nous ne saurions plus avoir une idée ici-bas. Or, ce que les rapports ultra-mondains peuvent nous permettre d'espérer, c'est d'avoir la chance de recevoir de ces Esprits d'élite des communications qui, au moment voulu, imprimeront à notre savoir et à nos mœurs une impulsion inespérée.

Mais pour obtenir ces grands résultats, il faut cesser de s'occuper de petite choses. Espérez-vous que des intelligences supérieures pourront être attirées vers des âmes qui ne songent qu'à des minuties ? Est-ce que vous n'êtes pas vous-même ici-bas répulsifs à une telle manière d'agir ? Est-ce que

plus les choses dont vous vous occupez sont sérieuses, plus vous ne vous appliquez pas à tenir à distance les bavards, les oisifs, les persifleurs, l'entière cohorte, en un mot, de ceux qu'à tel ou tel autre titre nous appelons les fâcheux ? Si nous voulons jouir du privilége d'entrer dans la société des grands Esprits, dépouillons le terre-à-terre avec lequel nous serions déplacés chez eux, supprimons le clinquant des inutilités, appliquons-nous à faire grand nous-mêmes. Si la réussite n'est pas complète, que du moins la tendance se développe et s'étale au grand jour ; il est possible que, malgré nos premiers efforts, le savoir de l'Esprit supérieur ne s'infuse pas tout de suite en nous, mais certainement sa charité nous viendra en aide et nous soutiendra dans la voie du progrès. Par ce moyen, les préparations du sol sur lequel doit un jour descendre la vérité se feront plus nombreuses et plus fécondes et nous avancerons l'heure de la délivrance.

Ces considérations nous paraissent aussi très-propres à servir de réponse à ceux qui se plaignent du petit nombre de médiums. A considérer la nature et la valeur des expériences auxquelles on soumet ceux-ci trop souvent, nous en avons suffisamment. Je craindrais même qu'eu égard à l'état actuel des tendances, l'augmentation du nombre des médiums ne fit que favoriser celle des abus. Dépouillons-nous de cet excès de légèreté qui nous est trop habituel, devenons un peu plus sérieux, soyons plus souvent animés du désir de nous améliorer et les médiums ne nous feront pas défaut. Pour tant de futilités auxquelles on les emploie, il y en a assez. Nous tomberions peut-être dans la débauche si leur nombre était plus considérable. Car, ne perdez pas de vue qu'un médium étant donné, ce n'est pas seulement le spirite, c'est tout le monde qui a le droit de s'en servir ; or, tout le

monde, c'est beaucoup de passions, et souvent très-déréglées, de sorte que si la porte était trop grande ouverte, il serait à craindre que, sans donner guère plus d'accès au bien, elle facilitât beaucoup chez nous l'introduction des mauvais génies.

Enfin, n'espérez pas que des révélations importantes vous soient faites avant qu'un nombre suffisant d'intelligences ait été mis en état de les bien comprendre. A quoi pourraient-elles servir, en effet, dans de telles conditions? Elles pourraient bien physiquement et moralement créer des martyrs, elles seraient impuissantes à faire des prosélytes, puisque les germes d'où ceux-ci doivent éclore n'existeraient pas. Les impatients auront beau récriminer, ils ne parviendront jamais à supprimer l'action du temps. Si donc nous voulons hâter le progrès, préparons les terrains qui doivent d'abord le faire naître, puis le développer, enfin le recevoir dans sa diffusion, et Dieu récompensera nos efforts. L'homme qui laisse venir l'arbre à sa guise, sans l'aider, sans le protéger, ne doit s'attendre qu'à avoir des fruits tardifs et peu savoureux ; mais celui qui sait lui donner une bonne exposition, lui procurer des abris, diriger ses rameaux, élaguer l'inutile et ne pas refuser le nécessaire, celui-là jouira plus tôt et mieux que les autres. Allons de temps en temps faire un pèlerinage aux espaliers de Montreuil et de Fontainebleau : nous trouverons à la fois dans ces promenades l'hygiène du corps et celle de l'âme, car le spectacle des progrès qu'à force de soins et de travail nous parvenons à imprimer à la vie végétale, est une visible et fidèle image de ceux dont il nous est permis de doter un jour la vie de l'humanité.

Dans un prochain entretien, nous nous proposons de donner des applications des principes que nous venons de développer, et d'analyser en détail quelques communications. Nous espérons, à l'aide

de ce supplément d'études, mettre dans tout son jour la nécessité de n'accepter les avis des Esprits que sous le contrôle de la raison.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

ANALYSE DE LA COMMUNICATION DU LIVRE DES ESPRITS SUR LES PROPRIÉTÉS DE LA MATIÈRE.

Mesdames, Messieurs,

Dans notre dernier entretien, je me suis efforcé de vous prémunir contre cette idée préconçue et assez généralement accréditée que les Esprits étaient des êtres quelque peu fatidiques, des sortes d'oracles. Sans méconnaître que, parmi eux, il y en a qui sont d'une nature très-supérieure, d'une intelligence remarquable, d'une haute moralité, et que ceux-ci peuvent par conséquent nous être d'un grand secours par leurs communications, j'ai insisté sur ce point que la majorité, se recrutant de nous-mêmes après notre mort, devait être une image assez fidèle de la majorité terrestre, et contenir par cela même des méchants, des ignorants, des fous, avec un nombre assez clair-semé de bons et de sages.

S'il en est ainsi, nous devons nous attendre à retrouver dans les rapports avec les Esprits tout ce que nous constatons dans nos relations avec nos semblables. Or, parmi ceux-ci, quels sont les plus remuants? Quels sont ceux qui, prompts à profiter de nos faiblesses, sont les plus actifs à nous circonvenir, à nous subjuguer, à nous exploiter? Les mauvais sans contredit. Quant aux bons, s'ils viennent à nous, c'est pour nous donner de salu-

taires conseils, pour nous soutenir dans nos peines, pour nous améliorer, pour nous entourer de leur charité. Malheureusement, si les premiers ont de trop faciles et de trop nombreux succès, les seconds n'on ont que de rares et souvent incomplets. Or, ne réaliserions-nous pas un grand bien si nous parvenions à changer ces proportions? Voilà ce qu'il faut essayer.

Ainsi prévenus, que les hommes de bonne volonté comprennent que la communication, soit avec les vivants, soit avec les morts, ce n'est pas la soumission qui accepte sans réfléchir, c'est la lutte; non pas cette lutte aveuglément entreprise pour le plaisir de la révolte, mais celle qui, sans parti-pris d'aucune espèce, ne veut combattre qu'avec l'arme de la rationalité. Dans ces conditions, soyons convaincus que les mauvais génies, voyant qu'ils ne sauraient avoir facilement prise sur nous s'éloigneront de plus en plus et finiront par succomber, ce qui sera un grand bien; tandis que les bons, qui occupent sur leur terrain une position supérieure, nous domineront, ce qui sera un bien plus grand encore. Leur domination en effet ne nous imposera d'autres chaînes que celles des vérités scientifiques et morales; or, ce ne sont pas là les chaînes de la défaite, ce sont des guides qui nous dirigeront dans la voie du progrès. Un plan de résistance ainsi combiné, quelle que soit la nature de la force que nous aurons en face de nous, ne peut évidemment nous attribuer que des profits, il n'y a donc aucun péril à le suivre.

Après ce résumé, et avant d'aller plus loin, qu'une observation incidente, mais nécessaire, me soit permise. Dans le sujet que je traite, et quelques personnes m'ont paru s'être méprises à cet égard, mon but n'est pas de prouver l'existence des Esprits, mais seulement de dire à ceux qui croient à cette existence comment il me semble qu'on doit

se mettre en rapport avec eux, quelles sont les conditions auxquelles nous devons chercher à satisfaire pour retirer de leurs communications des résultats utiles. Au reste, puisque cette question de l'existence des Esprits vient de se trouver sous ma plume, laissez-moi vous dire en passant, que là où vous serez en contact avec une âme opposante, mais qui consent à descendre avec bonne foi dans sa conscience, vous n'échouerez jamais complétement. Peut-être ne réussirez-vous pas du premier coup à la convaincre, mais vous pourrez tout au moins espérer de faire disparaître la négation absolue. Que si ces deux conditions de bonne foi et de conscience vous manquent, la tâche devient presque impossible. Ne faut-il pas en effet une base à tout raisonnement? Or, si vous prenez votre point d'appui sur l'immortalité de l'âme, beaucoup plus facilement admise que l'existence des Esprits, on vous dira qu'elle n'est pas prouvée ; si alors vous remontez à l'existence de Dieu, croyance plus généralement adoptée que les précédentes, on vous demandera s'il est vrai que Dieu existe. Parvenu à ce point, quel autre appel pourriez-vous faire que celui de ce sens intime que nous nommons conscience? Mais ici il est prudent de s'arrêter et d'attendre, car celui qui déclare qu'il ne croit pas en Dieu, emporté par le torrent de la négation, pourrait en venir à vous demander s'il existe bien une conscience en lui, et comme dans ces circonstances la réponse la plus polie que vous pourriez lui faire serait de lui dire qu'en vérité vous n'en savez rien, vous voyez qu'il sera toujours plus charitable de clore le débat. Cependant ne désespérez pas et revenez de temps en temps à la charge, car si dans toute discussion, il y a des paroles dites et par conséquent connues, qu'on le veuille ou qu'on ne veuille pas, il y a aussi les aveux intérieurs secrets qui peuvent très-utilement collaborer avec vous.

De même que dans la vie végétale, c'est dans l'ombre que naissent et se développent les racines de la plante; de même, dans la vie de l'homme, c'est dans les profondeurs de la conscience que s'élaborent, souvent à son insu, les bases de toutes les croyances.

Mais revenons à notre sujet. Il est donc bien entendu que ce n'est pas des preuves de l'existence des Esprits qu'il est ici question, qu'il s'agit seulement des conditions dans lesquelles nous devons nous placer pour entrer utilement en rapport avec eux. Et comme généralement la majorité des Esprits d'en haut ne vaut ni plus ni moins que celle des Esprits d'en bas, vous en conclurez que mes observations peuvent également s'appliquer aux uns et aux autres.

Mais il ne suffit pas de poser des principes quelque rationnels qu'ils puissent paraître. Pour bien convaincre, il est très utile de s'appuyer sur des exemples. Je sais que l'exemple ne crée pas le principe, mais il en facilite singulièrement l'application, chose d'autant plus nécessaire que le sujet dont on s'occupe entre davantage dans le domaine de la pratique. De plus, l'exemple indique tantôt quelques restrictions qui ont pu nous échapper, tantôt certaines extensions qui avaient d'abord passé inaperçues. De même, dans l'ordre physique, les verres optiques ne créent pas la vision, mais ils lui viennent grandement en aide, fixent quelques-unes de ses irrésolutions et contribuent puissamment à en développer les facultés et à en augmenter les richesses.

Faisons donc maintenant des applications, c'est-à-dire passons en revue quelques réponses des esprits, analysons-les, et vous serez convaincus, je l'espère, que je n'ai rien exagéré.

Une des communications les plus vraies, les plus remarquables que je connaisse est celle qui, dans

le livre des Esprits, sert de préambule au développement de ce titre : *Propriétés de la matière.*

Je pose d'abord la question :

« La pondérabilité est-elle une propriété essentielle de la matière ? »

Voici maintenant la réponse :

« De la matière telle que vous l'entendez, oui ;
« mais non de la matière considérée comme fluide
« universel. La matière éthérée et subtile qui forme
« ce fluide est impondérable, et elle n'en est pas
« moins le principe de votre matière pesante. »

Au premier abord, ce sujet ne pourra vous paraître qu'abstrait et fatigant. Ce n'est pas en effet dans une prairie émaillée de fleurs que je vais vous conduire ; c'est plutôt dans une forêt dont la traversée aura ses labeurs, mais armez-vous de patience et de bonne volonté, et quand l'ombre du bois aura enfin disparu, vous serez dédommagés, je l'espère, par la splendeur des horizons qui viendront charmer vos regards.

Cette communication nous dit beaucoup de choses ; autant il y a de mots, autant, pour ainsi dire, nous y trouvons d'instructions ; vous allez en juger.

Elle nous rappelle d'abord l'existence d'un fluide éthéré universel, existence signalée à Newton, mais que le grand géomètre anglais n'a pas voulu reconnaître et qui constitue un fait aujourd'hui irrévocablement acquis à la science.

Elle affirme, en second lieu, l'impondérabilité du fluide : fait encore scientifiquement constaté ; nous savons en effet que c'est à l'action du fluide éthéré que nous devons attribuer les phénomènes physiques appelés lumineux, calorifiques, électriques, magnétiques. Or, un corps chargé d'éther qui devient ainsi éclairé, chauffé, électrisé, magnétisé, ne pèse pas plus que s'il ne l'était pas ; donc l'éther,

qui détermine toutes ces manifestations dans les corps, n'est pas pondérable.

On me fera peut-être observer que tout ceci est connu. Je n'en disconviens pas; mais cela prouve tout au moins que l'Esprit qui répond y voit clair, qu'il ne ment pas, qu'il ne cherche pas à nous tromper, ce qui, veuillez le croire, n'est pas la règle générale.

Mais si ces premiers faits sont connus et acceptés depuis longtemps, voici une assertion qui est loin de courir les rues.

« Le fluide éthéré est impondérable pour vous et n'en est pas moins le principe de votre matière pesante. »

J'ai rencontré plusieurs personnes qui n'étaient disposées à voir dans ce passage qu'une contradiction, qui se refusaient à comprendre que ce qui ne pèse pas puisse produire de la pesanteur. J'aurais pu demander à ces personnes si elles s'étaient jamais enquises d'où provenait en principe cette propriété qu'on a appelée pesanteur; car comment pourrait-on nier avec autorité l'origine annoncée d'une propriété, alors qu'on ne lui connaît encore aucune filiation avec une quelconque des forces de la nature. Mais la demande eût été inutile, car le grand esprit de Newton, qui a si remarquablement étudié et établi les lois suivant lesquelles se manifeste ce phénomène, a humblement déclaré lui-même qu'il en ignorait les origines; qu'à cet égard, il s'était borné d'abord à attribuer gratuitement à la matière, ensuite, pour la commodité du langage, à désigner par un nom une propriété parfaitement appréciée quant à ses effets, mais complétement inconnue quant au principe immédiat duquel elle peut dériver. Nous ne savons donc rien à cet égard. Or ne sachant pas, nous ne sommes pas plus autorisés à nier qu'à affirmer. Le seul droit qui nous reste, c'est celui de chercher et d'étudier, avec le

devoir de démontrer quand nous croirons avoir trouvé.

Ce qui au premier abord nous embarrasse en ceci, ce qui peut très-facilement, j'en conviens, provoquer chez nous l'hésitation, c'est que nous ne nous accoutumons pas assez à l'idée que la nature même d'une substance, agissant comme cause, peut être très-différente de celle des effets qu'elle est susceptible de produire. Là est tout le mystère, et ce mystère qui a pour point de départ une opposition apparente dans les mots, opposition que, sans nous en douter, nous étendons à la pensée, s'explique, s'efface et s'évapore quand on le soumet au creuset de la raison. Pour aucun de vous, certes, un violon ne sera jamais considéré comme constituant par lui-même une œuvre musicale quelconque : c'est un simple assemblage de bois et de cordes, et cependant, de ces cordes mises en vibration, s'échapperont en souffles mélodieux les chants inspirés d'Euterpe. Est-ce que la poudre, qui produit si facilement les effets de l'inflammabilité, est une flamme ? Est-ce que l'alcool a besoin d'être ivre lui-même pour provoquer l'ivresse ? Une page d'écriture, qui consiste en diverses formes noires tracées sur un fond clair, n'est certes pas une pensée par elle-même, puisque les illettrés ne peuvent y en trouver, et cependant n'en fait-elle pas toujours naître chez ceux qui savent lire? Enfin, ma voix qui vous parle en ce moment, et qui n'est qu'un ensemble de phénomènes purement physiques, ne produit-elle pas en vous, permettez-moi du moins de l'espérer, des effets intellectuels ? Tous ces exemples, à supposer qu'ils ne vous convainquent pas immédiatement, sont du moins de nature à vous faire réfléchir qu'il se pourrait bien, à tout prendre, que l'éther non pesant fut la cause de la pesanteur.

Quant au fond même de cette partie de la com

munication, son importance est incontestable en matière spirite; car il est le point de départ de cette science des actions fluidiques encore peu avancée, mais qui, j'en suis convaincu, projetera les plus vives clartés sur les perspectives de l'avenir. Laissez-moi donc, puisque l'occasion s'en présente, vous dire quelques mots d'initiation sur un sujet qui ne peut pas, qui ne doit pas rester étranger à notre doctrine.

En 1853, parut un grand ouvrage, intitulé: *Du problème général de la philosophie naturelle.* L'auteur M. de Boucheporn, illustre ingénieur, mort trop jeune, non pas pour sa gloire, il en a assez recueilli, mais pour la science, avait antérieurement publié un autre ouvrage sur la formation de la terre et sur ses révolutions. Ces deux grandes productions sont le plus magnifique commentaire que je connaisse sur les lois de la création. Or, lorsqu'il y a dix-huit mois environ, je fus entraîné à m'occuper plus que je ne l'avais fait jusqu'alors d'études spiritualistes, mon étonnement fut des plus grands en retrouvant dans le livre d'Allan-Kardec l'énoncé même des théorêmes sur le fluide éthéré que M. de Boucheporn avait si admirablement traités et démontrés. Je reviendrai tout à l'heure sur cette remarquable coïncidence.

Quant à présent, constatons que ce n'est pas au seul point de vue philosophique que le sujet a été étudié: c'est avec toute la rigueur des exigences mathémathiques, dynamiques et astronomiques que la solution a été obtenue. J'ajouterai même, en ce qui concerne plus particulièrement l'astronomie, que cette solution a été l'occasion d'un progrès aussi réel qu'inattendu, puisqu'elle a révélé pour les corps célestes des lois inconnues à Newton et à ses successeurs, lois que l'expérience et le calcul ont complétement vérifiées.

Il est vrai que les académies ne se sont pas en-

core prononcées, mais cela n'a rien qui doive nous surprendre, car il n'y a qu'un peu plus d'un quart de siècle qu'a paru l'ouvrage dans lequel tous ces faits sont expliqués et démontrés. Or, en matière de progrès académique, nous ne sommes pas accoutumés à voir courir à la vapeur les personnes qui veulent bien consentir à avancer. Peut-être dans un autre quart de siècle la vérité commencera-t-elle à se faire jour au palais de l'Institut. Ajoutons d'ailleurs que, dans la docte assemblée, on n'a pas encore nié, ce qui est quelque chose ; qu'on a encore moins critiqué, ce qui est beaucoup. Mais autour de l'œuvre on a maintenu une abstention complète, un silence absolu, un voile habilement tissé de matières réfractaires à tout rayonnement. Est-ce à un sentiment de peur, à un sentiment de dédain qu'on a obéi? Je ne sais ; mais quel qu'il soit, nous pouvons dire qu'un tel refus de s'éclairer est un acte flagrant d'égoïsme et contre l'auteur et contre l'humanité.

Ici se place une question de dates qu'il ne nous est pas permis d'omettre. Il est certain que si la parole spirite avait précédé celle de M. de Bouchepорn, elle revêtirait un haut degré d'autorité. Mais la vérité est que le livre des Esprits a parlé le second, deux ans plus tard, puisque sa première édition est de 1855. On pourra donc prétendre, et l'on n'a pas manqué de me le dire bien souvent, que, dans ce livre, l'intelligence qui a parlé, que ce soit celle de l'homme ou celle de l'Esprit, n'a fait que reproduire les résultats d'une théorie déjà connue. Néanmoins une part de mérite nous reste, et elle n'est pas sans importance, surtout en présence de l'abstention générale. Car ce qu'il importe ici de noter, c'est qu'en dehors de l'ouvrage original le livre des Esprits est la première et est restée la seule publication qui ait produit et nettement affirmé pour son compte cette grande vérité que

c'est l'éther non pesant qui est le principe de la pesanteur. Si donc Allan-Kardec n'a pas jeté la balle, il a pris l'initiative de la saisir au bond. Et pourquoi donc cette initiative vous a-t-elle manqué à vous tous auteurs et directeurs de journaux, de revues et de livres ? Ne serait-ce pas parce que vos souffles inspirateurs et appréciateurs de la vérité vous viennent de régions autres que celles où le spiritisme va chercher les siens ? Il me semble, Mesdames et Messieurs, que ceci ne peut-être qu'une bonne note pour notre doctrine.

De tout ce que vous venez d'entendre, il résulte évidemment que la communication qui nous occupe nous met en présence d'un Esprit supérieur, car non-seulement il a énoncé des faits que la science admet depuis longtemps, mais encore il en a affirmé d'autres dont jusqu'à ce jour elle a dédaigné de s'occuper, et dont pour moi la vérité est mathématiquement établie. Or, quand on se trouve face à face avec un document revêtu à un si haut degré de tous les caractères de grandes vérités, il ne faut pas se borner à en considérer quelques détails, il faut s'efforcer de les voir tous, car chacun recèle sa richesse.

Permettez-moi à ce sujet une petite digression. Lorsqu'un beau diamant vient briller à nos yeux ne nous contentons pas de jeter sur lui un coup d'œil rapide et d'ensemble, expérimentons en détail chacune de ses facettes ; nous ne serons que plus convaincus de sa valeur, si nous reconnaissons qu'il n'en est pas une qui ne jouisse d'un égal et magnifique éclat. Vous comprenez, ai-je besoin de le dire, lorsque je parle de valeur, que ce n'est pas au point de vue humain, terrestre et vénal que je l'envisage ici, mais au point de vue supérieur de la puissance créatrice à laquelle nous ne devons pas cesser de tout rapporter. Dans cet ordre d'idées, je vous rappellerai que la chimie

nous enseigne que la substance, l'atome du diamant ne sont pas autre chose que la substance, l'atome du charbon, sans plus ni moins. Admirez donc comment, en partant d'un corps sombre, noir, opaque, salissant, assez peu aggloméré pour abandonner une partie de sa substance au moindre contact, comment, dis-je, cette puissance est parvenue à produire ce qu'il y a de plus net, de plus dur, de moins divisible, de plus translucide, de plus éclatant ; vous pourrez ainsi vous faire une idée du degré auquel s'élève la science de Dieu lorsqu'il s'agit de purifier la matière, sans en changer la constitution moléculaire, et peut-être, à l'aide de cette analogie, pourrez-vous mieux entrer dans la conception de l'étendue des pouvoirs qui résident en Dieu, lorsqu'il s'agit de purifier les âmes sans en changer l'individualité.

Revenant maintenant à la communication dont nous faisons l'analyse, il me reste un point sur lequel il est nécessaire que j'appelle vos réflexions.

L'Esprit révélateur a dit : « De la matière telle « que vous l'entendez, oui ; mais non de la ma- « tière considérée comme fluide universel. »

Il doit donc y avoir deux manières d'envisager la matière : celle qui nous est habituelle, qui se rapporte à cette matière que nous pouvons voir et toucher, matière plus ou moins concrétée, solide ou liquide et quelquefois gazeuse, mais qui, même dans cet état, est susceptible d'affecter notre toucher, quand ce ne serait que par les souffles qu'elle peut nous faire sentir à la surface du corps ; de celle-ci nous savons beaucoup de choses. Puis, vient le second point de vue consistant à considérer la matière comme fluide universel. A cet égard tout ne nous est pas complétement inconnu. Nous savons en effet que c'est en vertu de l'état de fluidité de l'éther que nous percevons la lumière et la chaleur solaires, nous pouvons

ajouter que c'est à ce même état que se rapporte la production de l'électricité et du magnétisme terrestre. Mais nous avons encore à faire de nombreuses et importantes conquêtes. Quant à moi, je crois fermement que c'est là que nous trouverons un jour la clef des phénomènes fluidiques inséparables des actes spirituels. Je crois que l'éther, qui nous a fait connaître quelques-uns de ses secrets, mais qui est loin de nous les avoir tous révélés, est cette mine féconde par laquelle, à force de travail, nous serons un jour en possession de toutes les richesses spirituelles, aujourd'hui seulement entrevues. S'il en est ainsi, vous devez comprendre toute l'importance qui s'attache à l'étude de cette science nouvelle que j'appellerai volontiers fluidique.

Ne vous semble-t-il pas, dans tous les cas, que la distinction établie dans la communication entre les deux sortes de matières est un avis qui a eu pour objet de donner une direction à nos recherches futures. Elle nous apprend en effet qu'il faut y introduire deux classifications distinctes, jusqu'alors ignorées, classifications auxquelles nous ne saurions refuser le caractère d'être, non-seulement utiles, mais indispensables, puisque l'une des matières nous est signalée comme étant pesante dans chacune de ses circonscriptions, l'autre comme ne l'étant pas dans son universalité.

Toutes ces choses que je viens de vous dire sur les transformations successives à l'aide desquelles la matière peut acquérir des degrés de purification de plus en plus élevés ne semblent-elles pas vous conduire par la voie d'une facile et naturelle analogie à penser qu'il doit en exister de semblables dans le domaine spirituel ? Est-ce que, dans celui-ci, nous ne rencontrons pas des esprits que nous avons été instinctivement entraînés à appeler les uns lourds et opaques, les autres subtils et épurés.

Or, cette analogie, croyez-le, grandira de jour en jour. Comment pourrait-il en être autrement, alors que vous proclamez tous qu'à mesure que l'âme spirituelle s'élève, son enveloppe matérielle périspritale se purifie. Vous voyez donc que le principe d'analogie dont je parle est immanent dans vos consciences. A cet égard, je ne vous apporte rien de nouveau, je ne fais que rappeler ; ce que je vous dis, vous le saviez déjà, le souffle était dans vos cœurs comme il est dans le mien. Mais où ce souffle, qui n'est aujourd'hui qu'inspirateur, doit-il nous conduire, au point de vue des explications futures, des connaissances que nous avons à acquérir ? Question difficile en sa solution, mais fort simple en son énoncé. Or, cet énoncé le voici :

« Quelle peut-être la nature des relations entre « l'âme et son enveloppe à l'aide desquelles il nous « sera permis de comprendre qu'à mesure que les « âmes grandissent par leur travail intellectuel et « moral, ce travail réagit sur leurs enveloppes « pour les faire grandir d'autant en purification « matérielle ? »

Le jour où le mot de cette énigme sera trouvé, et je crois que la science fluidique peut seule nous le donner, de grandes lumières viendront éclairer cet immense inconnu sous lequel se dérobe la conception de ce que peuvent être la nature, l'état physique, les fonctions spirituelles, les actes des vies futures. Voilà ce que je viens livrer à vos méditations ; voilà des sujets de communications dignes à la fois et des esprits supérieurs et des hommes qui se sont voués au culte de la vérité.

J'ai déjà beaucoup parlé, Mesdames et Messieurs, et cependant il me reste encore quelque chose à vous dire. C'est que lorsqu'on se trouve en présence d'une révélation d'ordre très supérieur, il n'est pas un seul mot qui n'apporte son enseignement. Dail-

leurs vous ne perdrez pas de vue que le caractère d'une telle révélation n'est pas de supprimer le travail pour l'homme, mais de lui montrer des voies dans lesquelles il pourrait se mouvoir et trouver un aide efficace dans ses études. C'est ensuite à nous de déterminer la voie que nous devons préférer, d'apprécier la nature des secours sur lesquels nous pouvons compter. Or, tout cela ne peut se faire que par un premier travail d'études et de réflexions qui, en un sujet si important, ne saurait être exprimé en quelques lignes surtout quand on ne se borne pas à prendre quelques notes pour soi-même, et qu'on a un vif désir qu'elles puissent être utiles au plus grand nombre. Ces considérations trouveront grâce auprès de vous et me feront sans-doute pardonner la longueur de mon récit.

Vous avez pu remarquer que la communication dit que la matière non pesante est celle que nous devons considérer comme fluide universel. C'est sur ce mot *universel* que je désire maintenant vous présenter quelques observations.

La première pensée que ce mot fait naître en nous c'est que les espaces libres qui séparent entre eux tous les corps célestes et terrestres, et que l'on a considérés d'abord et longtemps comme vides, sont occupés par la matière éthérée. Ce fait est désormais consacré. Ce que nous savons aujourd'hui du phénomène de la vision nous force d'admettre que partout où nous voyons un corps dans l'espace, quelque éloigné qu'il puisse être, se trouve de la matière éthérée, contiguë à ce corps et se prolongeant sans discontinuité de lui à nous. Cette première marche de l'échelle de l'universalité est donc franchie; mais il y en a d'autres, et il faut essayer de continuer notre ascension.

Cette universalité du fluide ne prendrait-elle pas en effet un plus grand et très-instructif dévelop-

pement si l'éther, déjà répandu dans les espaces libres, pénétrait en outre dans l'intérieur de tous les corps, en vertu de sa grande fluidité même et à l'aide de leurs pores, auxquels Dieu, qui ne fait jamais rien d'inutile, doit bien certainement avoir confié quelque mission. Or, ceci n'est pas une vaine supposition, et ce fait de la pénétration des corps par l'éther est parfaitement et matériellement démontré lorsque les corps sont translucides. Puisque en effet leur interposition n'empêche pas la faculté de voir, c'est évidemment parce que l'éther, indispensable pour toute vision, existe et continue de vibrer en eux; sans cela tout mouvement vibratoire s'arrêterait à leur rencontre et nous cesserions de voir. Il est vrai qu'on serait porté à conclure de là que, quand les corps sont opaques, l'éther ne les traverse pas, mais cette conclusion serait prématurée. Pour la lumière, comme pour le son, il faut, pour que nos organes deviennent perceptifs, que le nombre des vibrations par seconde des fluides excitateurs atteigne une certaine limite. Au-dessous de cette limite, bien que des vibrations continuent d'exister, nos organes sont tellement constitués, que les actions qui peuvent s'exercer sur eux cessent d'être sensibles pour nous; l'éther existerait donc également dans les corps opaques; seulement il y éprouverait une gêne amortissante qui ferait descendre le nombre des vibrations lumineuses au-dessous de la limite où toute vision devient impossible. Au reste, pour mettre le fait hors de doute, disons, sans autres commentaires d'ailleurs, que les phénomènes calorifiques, qui eux aussi sont exclusivement dus à l'éther, prouvent surabondamment, par les effets de condensation ou de dilatation qu'ils produisent sur tous les corps sans exception, qu'il n'en est pas un qui ne soit imprégné d'éther.

Mais nous pouvons aller plus loin dans cette

conception d'universalité attribuée à l'éther. Vous répugnerait-il beaucoup, Mesdames et Messieurs, d'admettre que cette universalité, que jusqu'ici nous venons de reconnaître s'exercer par l'occupation générale de tous les espaces, soit libres, soit déjà possédés par les corps, que cette universalité, dis-je, s'amplifie, se généralise, se complète par l'idée que non-seulement l'éther est partout au point de vue de l'espace, mais qu'encore il est partout au point de vue de la composition même de toute matière? C'est-à-dire qu'il n'existerait qu'un seul principe matériel pour tous les corps, lequel ne serait autre chose que la substance même de l'éther, l'atome éthéré.

Ce ne saurait être ici le lieu de vous expliquer comment cet atome, en s'accolant avec d'autres semblables à lui, formerait des groupes moléculaires par deux, trois, quatre et plus; comment les distances, entre ces groupes tantôt identiques, tantôt différents, pourraient varier de manière à correspondre par leurs si nombreuses combinaisons à toutes les diversités des corps existants; ce serait détailler la science et je dois rester ici dans la généralité de la conception.

Mais ce dont je veux surtout pénétrer vos esprits, c'est qu'en acceptant cette manière de voir, vous ne devez pas craindre de vous aventurer dans le domaine de l'excentricité, dans les régions irréfléchies des divagations. Vous vous trouverez, au contraire, en fort bonne compagnie, en complète communion d'idées avec les savants les plus compétents, avec les plus illustres chimistes, en tête desquels nous devons placer M. Dumas, qui ne se contente pas de voir les faits scientifiques dans leurs simples apparences et dans leur isolement, mais qui sait aussi les étudier dans les relations mutuelles et philosophiques qu'ils doivent avoir entre eux. Or, non-seulement aucun fait connu ne

dément l'idée que je viens de rappeler, mais, au contraire, c'est à la suite d'un grand nombre d'inductions scientifiques que cette idée a pris naissance, qu'elle a grandi, que tous les jours elle continue de se développer; et alors vous comprendrez avec quelle puissance de vérité, nous pouvons dire du fluide éthéré qu'il est souverainement universel, et parce que sa substance occupe tous les espaces, et parce qu'elle compose toutes les matières.

Ces diverses conceptions dont je viens de faire passer le tableau sous vos yeux, la communication actuelle les signale et les autorise; vous pouvez juger d'après cela combien elle est d'accord et avec la science déjà acquise et avec les conjectures les mieux justifiées de la science à poursuivre et à compléter. Elle revêt ainsi le caractère éminent de toute bonne communication qui doit consister d'abord à confirmer les principes acquis, et puis, quant aux principes futurs, non pas à nous donner les vérités toutes créées, mais à nous indiquer des bases rationnelles sur lesquelles nous devons nous appuyer pour que, notre travail aidant, nous parvenions un jour à les découvrir et à les formuler.

La nature de mon sujet ne m'a pas permis, Mesdames et Messieurs, alors même que cela eût été dans mes facultés, d'entourer mon discours des fleurs d'une rhétorique qui séduit qui captive et récrée; malgré mes efforts pour adoucir les formes quelquefois raboteuses de la dialectique, malgré mon désir de substituer un peu de clarté à certains troubles inhérents à la technicité des termes, vous devez être fatigués. Puisse du moins votre esprit être dédommagé par tout ce qu'il y a de pénétrant et de magnifique dans la conclusion. N'admirerez-vous pas avec moi cette action créatrice qui, en descendant à la limite du possible, avec une seule substance, a rempli tous les espaces et composé

toute chose matérielle grande ou petite; qui de l'unité a fait sortir l'infinie diversité avec tous ses prestiges, avec toutes ses providences pour les êtres créés. Et si j'ajoute que l'unité se trouve dans le spirituel, comme elle existe dans le matériel; que, d'un autre côté, dans les actions qui régissent l'un et l'autre de ces principes et qui règlent les rapports qu'ils ont entre eux, règne aussi une loi unique de transmission, celle des vibrations et des mouvements fluidiques, ne resterez-vous pas confondus devant cette immense puissance qui a su allier tant de profusion et de richesses dans les effets, avec tant de simplicité et d'économie dans les causes? Mais un mot suffit à tout expliquer: cette puissance est celle de Dieu.

Ne terminons pas cet entretien sans rendre un hommage bien mérité à l'auteur du livre des Esprits. De deux choses l'une: ou cet ouvrage, comme le prétendent quelques-uns, est un exposé des pensées personnelles de l'auteur, ou il est véritablement un recueil de communications spirites. Dans le premier cas, il contient tant de vraies et profondes conceptions sur les sujets les plus importants et les plus variés qu'on ne saurait assez admirer le génie qui a su les faire siennes, soit qu'il les ait trouvées dans le souffle des temps modernes, soit qu'elles lui aient été apportées par celui des temps anciens. Vous avez pu en juger par le nombre et la richesse des résultats qui, sur un seul point, viennent de passer sous vos yeux. Dans le second cas, la puissance d'intuition d'Allan Kardec pourrait y perdre, mais quelle profondeur de discernement, que d'études, que de dévouement, que d'amour pour ses semblables n'a-t-il pas fallu mettre en œuvre pour distinguer et séparer le bien et le mal dans les nombreux documents qu'il a dû consulter et approfondir! Enfin, quel esprit d'ordre, quelle puissance de jugement

n'a-t-il pas dû déployer, alors que rien encore n'avait été fait dans ce genre, pour recueillir et classer dans son livre, non pas toutes les vérités sans doute, car il ne peut pas y avoir d'œuvre parfaite dans un monde où le progrès se poursuit toujours, mais pour en produire un si grand nombre qui, en même temps qu'elles satisfont nos consciences, sont et seront de plus en plus le code consolateur de l'humanité!

Et, après tout, que m'importe que l'esprit qui me parle vienne d'outre-tombe ou réside ici-bas : ce n'en est pas moins une intelligence supérieure qui m'instruit. Est-ce que l'objet essentiel du spiritisme n'est pas précisément de faire grandir les âmes terrestres? Si ce n'était pas cela, je ne lui reconnaîtrais plus d'utilité. Ne croyez donc pas, adversaires trop obstinés, que je me considérerai comme battu parce que vous aurez la prétention d'affirmer que c'est l'homme et non un Esprit qui se fait entendre. Qu'en pouvez-vous savoir? N'est-ce pas à Dieu seul qu'appartient le choix et surtout ce qu'il y a de secret dans les moyens, et je vous dirai que plus la parole du vivant, pénétré de la doctrine et inspiré de son souffle, aura de profondeur et d'éclat, plus se montreront grands et utiles les résultats que cette doctrine aspire à léguer à l'humanité.

La seule chose, si non vraie, qui peut se flatter de posséder la vérité en ce sujet, du moins apparente que nous devrions en conclure vous et moi, c'est que les intermédiaires seraient de moins en moins nécessaires. Ah! s'il pouvait en être ainsi, il n'est pas un de nous qui songeât à s'en plaindre; car cela prouverait que, par nous-mêmes, nous marchons à grands pas dans cette voie qui réalise les espérances, que nos énergies acquises pour le bien sont de plus en plus productives, que l'impulsion personnelle de l'homme vers le progrès

est devenue plus facile, qu'enfin le succès tant désiré nous arrive, précurseur des triomphes qui un jour, n'en doutez pas, viendront couronner nos efforts.

TROISIÈME ENTRETIEN.

ANALYSE D'UNE COMMUNICATION DU DOCTEUR LAPOMMERAIE [1] SUR LA PEINE DE MORT ET SUR DIVERS PRINCIPES DE SPIRITUALISME.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans un premier entretien, j'ai exposé les principes qui doivent nous diriger dans nos communications avec les Esprits, pour retirer de ces communications la plus grande somme d'utilité possible. Puis, dans un second entretien, je me suis proposé de vous convaincre par des exemples, par l'analyse de quelques révélations, les unes bonnes, les autres mauvaises, qu'en suivant la marche indiquée, nous pouvions parvenir, soit à étendre considérablement le nombre et la force des vérités qu'il nous importe de connaître, soit à constater l'inanité de certains prétendus oracles, le peu de fonds qui se trouve dans leurs paroles, tantôt prétentieuses, tantôt erronées.

Cette dernière partie de mon programme n'a pu être complétement remplie. La première application que j'ai traitée, la communication qui, dans le livre des Esprits, concerne les propriétés de la matière a été, vous avez pu en juger, si remar-

(1) Lapommeraie, convaincu du crime d'empoisonnement, a été condamné à la peine de mort, et l'a subie à Paris.

quable, si riche en enseignements supérieurs, que les développements qu'elle a exigés ont occupé toute la séance. Maintenant, après avoir fait cette première épreuve sur le bon, passons au médiocre et au mauvais; nous n'aurons malheureusement que trop de facilité à choisir.

Vous avez pu voir, dans le numéro de mars 1878 de la *Revue Spirite*, une révélation d'un homme que les doctrines matérialistes, il le dit lui-même, ont conduit à l'échafaud, du docteur Lapommeraie. Cette révélation a reçu dans la *Revue* le titre mal sonnant, pour mes oreilles du moins, de : *Un argument contre la peine de mort.* Je ne veux pas ici traiter ce sujet dont l'importance n'est contestée par personne, mais qui ne rentre pas dans mon programme actuel ; nous pourrons y revenir plus tard. Mais, en dehors de toute question de principe, un plaidoyer en faveur de l'abolition de la peine mort prononcé par un assassin, encore imbu, vous en aurez la preuve tout à l'heure, du levain des passions terrestres, un tel plaidoyer, dis-je, ne vous paraîtra-t-il pas au premier abord comme entaché d'une telle dose d'intérêt personnel qu'il vous sera difficile de ne pas le considérer tout au moins comme suspect; je ne veux pas aller au-delà de ce terme dans mes appréciations. Voilà pourquoi j'aurais mieux aimé que la communication fût simplement présentée comme réflexions sur, que comme argument contre la peine de mort.

Ah! si cette communication émanait non du meurtrier, mais de la victime, ce ne sont plus des paroles intéressées que nous pourrions y supposer, mais un immense élan de charité exprimé sous l'inspiration du souffle divin, bien plus fait peut-être que toute la dialectique des raisonnements terrestres pour nous solliciter vers la voie d'une atténuation dans la peine qui ne serait plus pous-

sée jusqu'à sa dernière limite. Et qu'on ne pense pas que ce que je signale ici serait tellement beau qu'autant vaudrait demander l'impossible ; je vais vous citer un exemple devant lequel tous les doutes disparaîtront. A ce sujet, il me sera d'autant plus permis d'appeler votre attention sur une seconde communication, que je ne sortirai pas de mon programme en en disant quelques mots ; l'examen de celle-ci, comme celui de tout autre que je pourrais faire, rentre évidemment dans le cadre des présentes recherches ; vous aurez ainsi deux études au lieu d'une seule. Il est d'ailleurs bon, il ne peut être que très-utile de revenir sur les communications déjà faites, car une première audition, une première lecture sont rarement suffisantes pour nous permettre d'y découvrir tout ce que nous pouvons y trouver de profitable.

Je veux parler de la récente et momentanée incarnation de cette malheureuse victime que Billoir, dont vous connaissez tous la sombre histoire, a mise à mort. Cette femme, humble et suppliante, est venue nous dire, les larmes dans la voix : que Billoir n'est pas un mauvais cœur, qu'elle avait sa grande part de culpabilité dans l'attentat, que si elle ne s'était pas mise dans un déplorable état d'ivresse, Billoir ne se serait pas emporté au point de devenir assassin, que ce n'était pas à des instincts de férocité qu'il avait obéi en faisant subir à son corps les affreuses mutilations que vous savez, qu'il avait uniquement cédé à la crainte que le crime fût découvert, à la nécessité d'en faire disparaître les traces ; qu'aujourd'hui, il était dans la confusion de ce qu'il avait fait ; qu'elle avait pu se convaincre, elle, qui ne l'a pas abandonné un instant et avant et après le supplice, que la honte et le remords l'obsédaient, que les instincts du bien ne s'étaient pas complétement éloignés de cette âme, que nous pouvions les faire revivre avec plus de

force et que c'est par la prière que ce résultat serait obtenu. Aussi, nous disait-elle, priez, priez tous, et il sera soulagé, et je m'en retournerai consolée. Dans ce moment, nos âmes, profondément émues, pénétrées par cette humilité profonde, par cet humble aveu des fautes commises, par ce chaleureux appel à la miséricorde s'élevèrent vers Dieu et prièrent. Et, quoique la victime n'eût pas dit un mot ni contre la société, ni contre la peine de mort, et précisément parce que sa parole avait été toute de charité, il n'est pas un de nous qui, devenu plus charitable à son tour, s'il eût été appelé dans ce moment à émettre un avis, n'eût voté contre l'échafaud. Voilà les grands arguments qui triompheront des dernières résistances. Ce n'est pas par les récriminations intéressées des assassins, c'est par la suppliante charité des victimes que la société proclamera un jour que nous devons laisser la mort accomplir sa marche naturelle.

Abordons maintenant la communication annoncée.

« Lorsque, dit Lapommeraie, les juges, les jurés « ont condamné un criminel et lui ont fait couper « le cou, ils se croient à tout jamais débarrassés « de lui; eh bien! ils se trompent. »

Assurément ce n'est pas d'un sentiment de soumission, de mansuétude que ce début est empreint; l'emploi très-prémédité de cette expression vulgaire et trop imagée : Couper le cou, est le signe manifeste d'une parole irritée, plus entraînée à maudire qu'à regretter sa faute; la suite ne le prouvera que trop.

Comment, en effet, Lapommeraie justifie-t-il son assertion? Le voici :

« Ce criminel reviendra, et il reviendra plus « mauvais qu'il est parti; avec les mêmes pen- « chants et probablement avec les mêmes vices; « capable par conséquent, si le milieu est le même,

« de recommencer ce qu'il a fait. Les forces qui « l'ont fait voleur et assassin étant données, les « mêmes circonstances le feront de nouveau voleur « et assassin. »

Certes, si tout cela était vrai, Lapommeraie ne serait que trop autorisé à crier à ses juges qu'ils se trompent, qu'ils cèdent au plus déplorable des aveuglements. Heureusement ce sont là des hypothèses gratuites que font naître en lui le dépit de la défaite et qu'envenime le souffle de l'irritation, car il est encore sous la domination des passions qui l'ont tant agité ici-bas. Notre doctrine, à nous, nous apprend que les âmes peuvent être mauvaises, très-mauvaises, à un moment donné, mais qu'elles ne descendent pas de plus en plus l'échelle du mal, et la raison nous dit qu'on ne pourrait admettre la thèse contraire sans méconnaître la bonté, la justice de Dieu, sans se méprendre sur ses desseins.

On pourrait être porté à croire au premier abord que, dans un drame d'assassinat, la perversité a grandi du début à la fin ; or, le plus souvent, presque toujours, au moment où le bras fait une victime, l'assassin n'obéit plus à l'impulsion si puissante d'une préméditation bien arrêtée, mais à une impulsion déjà amoindrie, qui toutefois conserve malheureusement assez de force pour le pousser à l'accomplissement des dernières péripéties du crime. Mais, je le répète, il y a eu détente, et la preuve c'est que le remords, qui certes n'est pas une aggravation de perversité, est la suite presque constante et souvent très-immédiate de l'acte par lequel on s'est fait meurtrier. Le moment suprême de cette crise, que nous appelons la perversité, c'est celui où le projet conçu d'un crime, s'enracinant profondément dans l'âme, celle-ci recherche, discute et arrête les combinaisons qui doivent en assurer l'exécution. C'est alors que se

produit la période aiguë du mal ; à partir de ce moment, celui-ci ne grandit plus, il ne peut même plus grandir, puisque sa conception a été acquise et qu'elle l'a été entière et complète ; or, que pourrait être le point culminant du mal, si ce n'était sa perpétration ainsi établie. S'il fallait entendre les choses autrement, si la perversité ne cessait pas d'augmenter, il faudrait nécessairement que tous les desseins criminels, une fois conçus, fussent mis à exécution ; or, Dieu merci, telle n'est pas la règle.

Il n'est pas un de nous qui sans doute n'ait commis quelque faute, mais il n'en est pas un non plus qui ne puisse se rendre ce bon témoignage que, parmi les mauvaises inspirations qui ont pu venir solliciter son âme, il a su en réprimer un grand nombre et cela prouve que non-seulement nous ne rétrogradons pas, mais que souvent nous nous améliorons.

Remarquez, en second lieu, que Lapommeraie est obligé d'admettre que le milieu dans lequel il rentrera sera le même que celui dans lequel il aura vécu, c'est-à-dire que nous serons restés cinquante, cent ans et plus dans la stagnation intellectuelle et morale, que nous n'aurons rien appris, rien oublié, que nous aurons été condamnés au supplice de l'immobilité, supposition gratuite que condamne l'expérience de tous les jours.

En résumé, pouvez-vous concevoir un Dieu bon et qui s'acharnerait à soumettre l'être qu'il a créé, son enfant, à d'incessantes épreuves dont le résultat serait de le rendre de plus en plus mauvais ; un Dieu juste qui semblerait prendre plaisir à nous entourer sur cette terre, nous, ses enfants aussi, d'âmes de plus en plus perverses ; un Dieu prévoyant et sage voulant le progrès, et qui cependant permettrait la rétrogradation qui en est l'incontestable antithèse. Non, vos consciences répon-

dent à l'unisson que de telles anomalies son impossibles.

Ici se place une observation explicative qu'il importe de ne pas passer sous silence. Quand nous disons que l'âme ne rétrograde pas, on se ferait une idée très-inexacte de notre pensée, si l'on entendait par là que nous prétendons que, depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, nous ne cessons de progresser ; il n'est pas un de vous qui n'ait l'expérience du contraire. Pour dissiper toute incertitude à cet égard, laissez-moi recourir à une comparaison.

Dans nos rivières, sous l'influence des agents météorologiques, tantôt favorables, tantôt désastreux, il se produit, à des intervalles plus ou moins rapprochés, des alternances de hausse et de baisse. Or, vous savez bien que vous vous tromperiez si vous vouliez prendre l'une ou l'autre de ces fluctuations pour la mesure réelle de la puissance hydraulique de la rivière, vous vous exposeriez à compter tantôt trop, tantôt pas assez. Mais si vous faites la balance entre les niveaux élevés et les niveaux bas qui se sont succédé pendant un intervalle de temps suffisamment prolongé pour avoir permis à toutes les circonstances d'écoulement de se produire, vous obtiendrez un niveau moyen que vous pourrez prendre comme régulateur de cette mesure que vous cherchez, et du degré d'utilité qu'elle représente.

De même, dans cette rivière qu'on appelle le cours de la vie, sous le souffle des passions bonnes ou mauvaises qui l'influencent à tout instant, il se produit aussi des intumescences et des abaissements. Mais l'on conçoit que, toute compensation faite de ce qu'ont pu être en plus ou en moins ces fluctuations depuis la naissance jusqu'à la mort, on arrive pour chaque existence à l'établissement d'un état moyen très-propre à nous permettre

d'apprécier l'importance, moyenne aussi, de ce que cette existence a pu produire pendant son passage sur la terre, pendant sa période d'incarnation.

Eh bien ! c'est cet état moyen, constitutif, au point de vue du mal et du bien, de la valeur de l'âme, qui, d'une incarnation à l'autre, ne rétrograde pas, qui progresse toujours, bien que, dans le cours de chaque vie, il ait pu survenir de fort grandes défaillances. Celles-ci pourront retarder l'avancement, mais, ventilées avec les bonnes œuvres, elles n'auront pas la puissance de faire descendre l'âme jusqu'à la rétrogradation. C'est dans ce sens qu'il faut entendre que les assertions de Lapommeraie sur le retour des criminels parmi nous, si affirmatives dans la forme, sont inexactes. Vous savez d'ailleurs que quand une âme revient subir une nouvelle épreuve sur cette terre, c'est que le repentir l'a poussée à demander ce retour ; or, le repentir n'est-ce pas le vice qui s'éloigne pour faire place à la vertu, n'est-ce pas le gage le plus efficace des améliorations qui se préparent ? S'il ne fallait voir en ceci que de pures illusions, au lieu d'un retour suivi de déchéance, n'eût-il pas mieux valu que Dieu laissât l'âme en stagnation là où elle était ?

Concluons donc que ce ne sont pas les juges qui se trompent, sur ce point du moins, c'est Lapommeraie. Au surplus, l'invective ainsi adressée est gratuite, car ni jurés, ni juges, n'ont pour mission de discuter sur le côté social des arrêts qu'ils prononcent. Les premiers sont uniquement interrogés sur des faits, et ce n'est que sur les circonstances de ces faits que leur conscience répond ; les seconds sont chargés d'appliquer une loi qu'ils ne font pas, qui au contraire les oblige, et c'est aussi avec leur conscience qu'ils font cette application. Il n'existe donc pas ici, il ne peut pas exister de

question philosophique à débattre, et s'il y a matière à reproche, ce n'est pas aux juges, c'est à la société qu'il faut l'adresser. Nous examinerons tout à l'heure ce côté de la question.

Au reste, lorsqu'on se jette de parti-pris dans la voie de l'exagération, et ceci s'applique aux grandes choses comme aux plus petites, il est fort difficile de pouvoir logiquement s'y maintenir jusqu'au bout ; le paradoxe est quelquefois percé à jour par un démenti qu'on se donne à soi-même, et c'est ici le cas.

Examinons en effet ce qu'a été Lapommeraie pendant sa vie, recherchons ce qu'il est aujourd'hui, et voyons s'il a rétrogradé ou progressé.

Pendant sa vie, Lapommeraie a été matérialiste, non seulement il le dit, il s'en accuse. Ecoutez sa parole si catégorique en sa mordante âpreté :

« Et moi aussi j'ai cru que tout était fini par la « mort. La mort, me disais-je, c'est le néant. Puis« que la vie est si courte, faisons-la bonne : jouis« sons ! Pour jouir de la vie, il faut de l'argent ; je « n'en ai pas, je m'en procurerai à tout prix, je « ferai des victimes ! qui le saura ? Les morts ne « parlent point. .. Mais l'honneur, la vertu, l'hu« manité ? — Chimères ! Après moi la fin du « monde.... On sait où cela m'a conduit. »

Si vous ignoriez, Mesdames et Messieurs, comment doivent se formuler les conséquences les plus immédiates, les résultantes fatales du matérialisme, vous en avez ici un spécimen des plus tristes, il faut le dire, mais en même temps des plus saisissants, car le cynisme de la parole s'y élève à la hauteur des immortalités de la doctrine.

Voilà ce que fut Lapommeraie pendant sa vie, voyons ce qu'il est maintenant. C'est encore lui qui va nous l'apprendre :

« Le néant, dit-il, n'existe pas. Rien de ce qui « est ne peut être anéanti, et il est au moins aussi

« impossible de détruire la personnalité humaine,
« qui est la réalité par excellence, que d'anéantir
« un atome de matière.

« Je puis vous affirmer, en ce qui me concerne,
« que je n'ai jamais été plus vivant que depuis que
« j'ai été séparé de mon corps matériel, instru-
« ment nécessaire, de rapport avec le milieu terres-
« tre, mais inutile à la vie spirituelle, quand l'âme,
« par la dissolution de l'organisme, se trouve
« transportée dans un autre milieu. »

Quelle différence de pensées, Mesdames et Messieurs ! Ne dirait-on pas que c'est un sage qui vient nous instruire et nous prémunir contre les égarements de cette funeste science du néant, et en même temps ne remarquez-vous pas ce changement dans la forme du langage, dans le ton mesuré de l'expression. Au lieu de cette parole violente, irritée, trop pittoresque, ce sont des instructions douces, calmes, sincèrement affirmatives. C'est que les aveuglements de la haine se sont un instant dissipés pour faire place à un profond sentiment de la vérité s'exprimant, même à notre insu, avec des accents sympathiques, interprètes habituels d'une foi qui ne demande qu'à se répandre.

Nous pouvons donc conclure à coup sûr que le souffle du spiritualisme et de l'immortalité a remplacé aujourd'hui chez Lapommeraie celui du matérialisme et du néant. Ce n'est pas là rétrograder, et il est consolant pour nous tous de penser que Lapommeraie, en affirmant le contraire, a eu le bonheur de se tromper.

De la discussion qui précède nous pouvons déduire cette conséquence secondaire que nous nous exposerions à apprécier fort mal une communication, si nous nous bornions à n'en considérer que quelques fragments, ainsi qu'on ne le fait que trop d'habitude ; il faut tout voir, car de très-grandes vérités peuvent s'y trouver mêlées à

beaucoup d'erreurs; les unes s'imposant d'elles-mêmes par leur irrésistible puissance, les autres inspirées par ce lointain écho des souvenances humaines qui, après la mort, retentit dans les âmes dont le rachat n'est pas encore complet. Nous venons d'en voir un remarquable exemple dans cette transition qui a conduit Lapommeraie du principe du néant à celui de l'immortalité de l'âme, le premier rappelant les ombres de la terre dont il n'est pas tout à fait dépouillé, le second les lumières du ciel qu'il commence à entrevoir et qu'il impose à notre raison avec une incontestable autorité.

Dans ce dernier ordre d'idées, je ne saurais assez appeler votre attention sur le passage suivant de la communication, relatif à la justice de Dieu et au mode si merveilleusement providentiel suivant lequel ses arrêts s'exécutent. Voici comment s'exprime Lapommeraie sur cette délicate et importante question :

« Dieu, dit-il, c'est la raison éternelle s'exerçant « par les lois immuables de l'ordre universel. « Dieu, c'est la justice suprême rendant ses arrêts « par la logique même des choses.

« Sans doute, devant la justice divine, comme « devant la justice humaine, tout homme est res- « ponsable de ses actes, mais il est son propre jus- « ticier. C'est lui qui fait son sort en devenant sans « cesse ce qu'il a mérité d'être, en faisant lui- « même son être futur, à l'aide des éléments du « milieu qu'il traverse. »

Il est impossible de trouver une plus admirable expression que celle-ci de ce qu'est la justice de Dieu, d'en donner une définition plus exacte et plus complète, car rien n'y manque; et, en l'étudiant avec quelques détails, nous y trouverons une remarquable confirmation de la vérité des conceptions auxquelles nous avons été conduit dans

notre dernier entretien sur les relations, encore inconnues quant à leur essence, mais qui doivent exister en principe entre l'âme et la matière périspritale qui l'entoure.

Je vais essayer de vous donner quelques explications sur cet ordre de considérations.

Vous comprenez sans peine que l'homme terrestre, dont les connaissances sont si limitées, qui ne possède pas le privilége de lire dans les profondeurs de la pensée humaine lorsqu'il a à juger un de ses semblables, est obligé de le faire comparaître devant lui, de l'interroger pour tâcher de découvrir, soit dans le jeu de sa physionomie, soit dans ses paroles, ce qui peut ou a pu exister dans son cœur; qu'il doit faire appel aux témoignages humains, procéder à l'examen détaillé de toutes les circonstances du fait incriminé, qu'enfin, parce qu'il n'est pas infaillible, il est nécessaire, comme compensation des erreurs possibles pour un seul, qu'il soit aidé par la collaboration de plusieurs. Tels sont en effet le mode d'agir et la composition de nos tribunaux. C'est sans doute par analogie avec ce qui se passe ici-bas, qu'on a pu nous dire et que beaucoup ont pu se figurer que Dieu devait avoir aussi son tribunal et qu'assis sur son trône il nous faisait comparaître devant lui pour nous juger. Mais à quoi tout cela peut-il être nécessaire pour celui qui a tout vu et qui sait tout; ne serait-ce pas méconnaître et rabaisser la puissance souveraine que de lui imposer l'assujettissement de tous ces détails? Mais alors, dira-t-on, comment nos actions sont-elles récompensées ou punies? Elles le sont par nous-mêmes, ainsi que nous l'a dit avec raison Lapommeraie, par l'homme qui est son propre justicier, par les conséquences directes, nécessaires, inévitables de ces mêmes actions.

Si vous voulez bien un instant descendre avec moi dans les considérations de l'ordre matériel,

vous allez comprendre tout ce qu'il y a d'admirable dans cette justice divine n'ayant d'autre agent d'exécution que nous-mêmes, que notre libre arbitre, cette éminente faculté qui nous a été dévolue pour nous permettre de nous engager en toute liberté dans la direction qu'il nous aura convenu de suivre, mais sous la réserve, d'ailleurs très-naturelle, de nous trouver en compagnie, soit des jouissances, soit des peines, hôtes habituels, nécessaires, préexistants de la direction quelle qu'elle soit dont la clef du libre arbitre nous a ouvert la porte.

Constatons maintenant, par quelques exemples, ce qu'il y a de vrai dans ces considérations qui se rapportent à notre corps.

Lorsque, emportés par le péché de la gourmandise, vous mangez au-delà de la quotité nécessaire, ne croyez pas que Dieu va immédiatement intervenir pour vous châtier. Tout a été organisé par lui de telle sorte que la punition préparée d'avance, pour le cas où elle devient nécessaire, arrive d'elle-même au moment voulu, et vous aurez pour châtiment les souffrances rétroactives de l'organe qu'il vous a plu de surmener. Lorsque vous aurez abusé de la boisson, Dieu n'interviendra pas davantage, mais vous serez consécutivement et inévitablement en proie aux folies de l'ivresse qui trop souvent attirent la mort. Les excès de la luxure, qui ont pour conséquence fatale la dégénérescence physique et morale de l'être, vous imposeront cet affreux supplice qui s'empare de l'âme lorsqu'elle sent qu'à tout instant, et de plus en plus, ses facultés vivantes les plus heureuses et les plus nécesaires s'épuisent et s'éteignent dans leurs manifestations. Enfin, s'il vous convient de méconnaître la loi du travail, si vous voulez vous endormir dans les séductions si trompeuses de la paresse, ce n'est pas le sommeil que vous trouve-

rez, ce seront les cauchemars et les angoisses de la misère, conséquences naturelles des actions offensives, corporelles ou extérieures, que vous aurez laissé imprudemment grandir autour de vous, et dont par le travail vous auriez pu corriger les excès.

Telle est la loi : simple dans ses moyens, intelligente dans ses combinaisons, éminemment sage et juste dans son principe comme dans ses conséquences. Telle est cette justice divine qui, dans l'ordre de faits dont je viens de m'occuper, dit au libre arbitre : Fais ce que tu voudras, mais ne perds pas de vue qu'en le faisant tout est organisé de manière que tu te puniras ou te recompenseras toi-même. Aussi la conscience humaine a-t-elle pu proclamer avec une grande vérité que l'on est toujours puni par où l'on a péché.

Eh bien ! pourquoi ce qui nous paraît si admirable pour les affaires du corps, n'existerait-il pas aussi pour celles de l'âme ? Dieu, en nous permettant de comprendre qu'il ne pourrait être que bon et heureux que les choses fussent ainsi combinées, en nous donnant l'intuition qu'une telle organisation de la justice ne peut que satisfaire les instincts et la raison de la créature, ne semble-t-il pas nous dire que cette croyance, qui nous paraît si sage, est aussi la vraie, et qu'en l'acceptant nous marchons certainement selon ses vues.

Tâchons d'élucider cette question.

Vous avez pu remarquer que la catégorie de faits que je viens de passer en revue est tout à fait spéciale. Elle se rapporte exclusivement aux actes de l'homme qui n'intéressent que son propre corps, et aux circonstances diverses dans lesquelles, par suite de ces actes, ce corps peut se trouver placé, soit par rapport au milieu qu'il occupe, soit par rapport à la nature même de son organisme. En un mot, il ne s'agit ici que de l'indivi-

dualité humaine proprement dite et de ses punitions ou récompenses purement terrestres. Vous avez vu comment, dans ce cas, les rouages organiques, mis en mouvement par les actes mêmes, deviennent les exécuteurs naturels et infaillibles de la justice divine.

Mais il y a cette autre catégorie de faits, autrement importante, qui, à peu près insignifiante pour le corps de l'individu, exerce une influence souvent terrible, quelquefois bienfaisante sur la situation matérielle, morale et intellectuelle de ceux qui vivent autour de nous ; il y a, d'un côté, le vol, le mensonge, l'orgueil, l'injustice, la calomnie, l'excitation au vice, au crime même ; en un mot, cette trop nombreuse cohorte de passions par lesquelles l'homme met en œuvre ses énergies au détriment de ses semblables. Il y a, d'un autre côté, les baumes salutaires de la justice, du pardon, de l'amour, de la charité qui consolent et rassérènent ceux qui souffrent. Ici ce n'est pas sur le corps qui n'est que très-indirectement en jeu, et qui d'ailleurs est destiné à disparaître, que se feront sentir les effets mérités des punitions ou des récompenses; c'est à l'âme qui a voulu ou frapper le prochain du fléau des afflictions, ou répandre sur lui le bienfait des encouragements et des secours ; c'est à l'âme, dis-je, que les effets de ces actes divers doivent être directement adressés.

Quelle sera la nature de ces punitions et de ces récompenses? Je l'ignore ; c'est le secret de Dieu, et je ne cherche pas ici à le pénétrer. Mais la créature humaine étant donnée, par quelle suite de rouages et de combinaisons, en partant de l'acte même et de l'acte seul, arriverai-je, inévitablement, par la seule intervention de la logique des choses, à ce mystérieux dénouement qui doit donner à l'âme ou une couronne de fleurs ou une

couronne d'épines? Voilà ce que nous allons chercher à pénétrer.

Mais avant d'entrer dans le fond de la discussion, une observation préalable est nécessaire. Lorsqu'on cherche à se rendre compte d'un fait qui, quel qu'il soit, s'offre à nous comme une conséquence d'autres faits précédemment existants, il faut d'abord être bien fixé sur les conditions d'existence de ces faits générateurs, du système d'organisation qui les régit, de leur constitution propre, et puis voir comment les autres faits, considérés comme dérivant de ceux-ci, se rattachent rationnellement à cette constitution d'origine. Si l'on opérait autrement, si lorsqu'un fait nouveau se présente, au lieu de chercher à le rattacher à ceux qui le précèdent, on se bornait à créer, pour expliquer, soit sa nature, soit son intervention, de nouvelles hypothèses, de nouveaux systèmes, nous perdrions toute notion d'unité logique, nous n'obéirions qu'au caprice et nous ne récolterions que de l'incohérence. Le bon chasseur, vous le savez, ne doit pas courir deux lièvres à la fois.

Cela posé, de quoi s'agit-il ici? de savoir quelles sont pour l'âme les conséquences de ses actes, et comment ces conséquences se réaliseront. Voyons donc, avant tout, à l'aide de quelles combinaisons constitutionnelles et primordiales se fait la perpétration de ces actes. Une fois cette base bien établie, il faudra laisser la logique marcher toute seule et nous verrons où elle nous conduira.

Or, dans notre doctrine, nous croyons que l'âme est un principe d'action immatériel par lui-même, doué de la faculté de produire et des effets physiques et des effets intelligents; nous croyons que cette âme, soit libre, soit unie à un corps, possède une enveloppe périspritale matérielle et fluidique, susceptible de recevoir, suivant les circonstances, des degrés variés de densité; nous croyons

encore qu'à mesure que l'âme accomplit des actes d'une nature plus perfectionnée, cette enveloppe se purifie, se subtilise, qu'elle devient de moin en moins dense. De là résulte cette conséquence essentielle, ainsi que je l'ai rappelé dans le précédent entretien, qu'il doit exister entre l'âme et son enveloppe des relations en vertu desquelles, à mesure que les âmes grandissent par leur travail intellectuel et moral, ce travail réagit sur leurs enveloppes pour les faire grandir d'autant en purification matérielle.

Telles sont les bases sur lesquelles je vais m'appuyer. Pour ceux qui ne les acceptent pas, je n'aurai rien dit. Pour les autres, si je parviens à leur présenter des conclusions qu'ils jugent acceptables, non-seulement ils auront la satisfaction d'avoir fait un pas en avant, mais plus ces conclusions leur paraîtront admissibles, plus par voie de retour, se confirmera en eux la confiance qu'ils doivent avoir dans les principes desquels elles découlent. S'il en est ainsi, la doctrine n'aura pu que s'enraciner plus profondément dans leur cœur.

Je ne saurais vous dire ce que sont ces relations en vertu desquelles le perfectionnement de l'âme est intimement lié à la purification de la substance périspritale, il s'agit ici d'un moyen dont Dieu s'est servi, de l'exercice direct de sa puissance. Or, cette puissance, nous pouvons bien en avoir une idée par les effets, nous ne la connaissons pas dans ses causes premières. Mais, quoique ignorants des procédés mis en œuvre, nous pouvons d'autant moins douter de l'existence de ces relations et de l'utilité des résultats auxquelles elles peuvent donner lieu que l'homme, dans la mesure de ses facultés, est parvenu à en reproduire de remarquables spécimens. Si vous entrez dans le cabinet du physicien, de l'astronome, du chimiste, entre autres appareils, vous pourrez en voir un consistant

en une feuille de papier, s'enroulant d'un mouvement uniforme autour d'un cylindre, et sur lequel un crayon s'appuie et trace sans interruption une ligne plus ou moins accidentée dans sa forme. Ces sortes de machines sont ce qu'on appelle des appareils enregistreurs, et qu'enregistrent-ils? les uns, les hausses ou les baisses successives de la colonne, soit barométrique, soit thermométrique; les autres, les directions ou les intensités du vent, et ainsi de suite. De sorte que le savant n'a nullement besoin d'assister, pour les connaître, à toutes les phases par lesquelles passent ces actions atmosphériques. Après avoir monté le mécanisme, il peut s'absenter trois, quatre, cinq heures, et, à son retour, un simple coup d'œil jeté sur le papier enregistreur lui donnera la connaissance exacte de ce qui s'est produit à un instant quel qu'il soit de la période de son absence. Nos montres ordinaires sont encore des appareils de même sorte dans lesquels la marche des aiguilles, depuis le moment du remontage, est constamment en correspondance proportionnelle avec l'état de détente du ressort moteur. Vous êtes donc bien fixés sur ce principe de l'enregistrement; dans les exemples que je viens de citer, l'opération s'exécute par l'inscription d'une ligne géométrique sur un papier, par le mouvement des aiguilles sur un cadran. Mais, dans l'appareil animique, c'est par les variations de densité du fluide périsprital qu'elle se pratique; ce moyen est moins facile à saisir, à coup sûr, quoique, à vrai dire, la science des corps fluidiques n'est pas tout à fait impropre à nous en donner des exemples, mais, sans insister sur ce point, tout le monde conviendra qu'une difficulté même très-grande pour l'homme, lorsqu'il s'agit de concevoir et de découvrir une combinaison qui n'a rien d'irrationnel en principe, ne saurait jamais être considérée comme une impossibilité pour la puissance de Dieu.

Vous remarquerez maintenant que le perfectionnement de l'âme, d'une part ; la purification de son enveloppe, d'autre part, marchant proportionnellement l'un à l'autre, nous sommes autorisé à dire qu'au point de vue de leur progrès respectif, l'état de l'un est la représentation exacte de l'état de l'autre, et que, pour juger ce qu'est l'âme, nous n'avons qu'à nous enquérir de ce qu'est le périsprit. Or, c'est là un grand secours pour nos conceptions, car tandis que nous ne savons rien, nous ne pouvons rien affirmer de ce qu'est l'essence de l'âme ; nous pouvons savoir quelque chose du périsprit qui est matériel et fluidique, de certaines lois auxquelles en vertu de cette double qualité il doit obéir, quand ce ne serait que par analogie avec celles qui régissent les fluides terrestres, et enfin, par suite de l'inséparabilité reconnue de l'âme et du périsprit, nous pouvons affirmer que la place de l'âme sera certainement celle qu'il nous sera permis d'assigner au périsprit.

Ce premier point établi, et l'âme après la mort devant habiter quelque part, nous sommes naturellement portés à admettre que c'est la nature même de ce séjour, dans lequel elle trouvera plus ou moins de jouissances, qui constituera la peine ou la récompense qu'elle aura méritée. Lorsque ici-bas nous sentons le besoin de nous soulager de nos fatigues, nous allons vers ces contrées heureuses où la vie végétale, toujours si belle, est plus luxuriante et plus variée, où les souffles de l'air sont plus doux et plus purs, où le soleil est plus éclatant, le ciel plus bleu, où la pensée ravie se plaît à errer à travers les merveilles du beau. Lorsque, au contraire, dans nos pérégrinations, nous abordons ces régions désolées où les productions minérales règnent en souveraines, mornes et sans vie, où bruissent constamment les tempêtes, où le ciel revêt les voiles les plus sombres, où le soleil

est invisible, nous nous sentons oppressés sous les lourdes étreintes de ces atmosphères qui n'engendrent que les tristesses profondes, qui sont la négation de toute idée de bonheur. Et si, à ce contingent des effets physiques, vous ajoutez le spectacle des manifestations intellectuelles et morales assez rares sur terre, mais qui doivent abonder dans certains séjours de l'espace, vous concevrez les différences qui peuvent caractériser les demeures où l'âme pourra être appelée après la mort. D'ailleurs, par suite de cette concordance, de cette proportionnalité que constate la doctrine entre les perfectionnements animiques et les purifications matérielles fluidiques, vous ne ferez pas difficulté d'admettre que plus le milieu qui constitue ces demeures sera pur, plus aussi les jouissances qui leur sont inhérentes seront multipliées; de là, enfin, cette conséquence que l'âme devra aller dans le milieu qui sera le plus en rapport, disons mieux, qui sera identique avec le milieu même de son enveloppe, représentant indélébile du propre état de cette âme.

Parvenu à ce point, que nous reste-t-il à savoir? Si l'âme d'elle-même, par la force des choses, sans aucune intervention directe ou indirecte, se rendra précisément dans ce milieu, ne pouvant manquer d'y aller, comme aussi ne pouvant s'élever au-dessus de lui. S'il en est réellement ainsi, si toutes ces choses s'exécutent comme nous venons de le dire, vous voyez que la justice divine se sera accomplie d'elle-même, par l'inévitable logique de l'ordre que Dieu a établi dans la création; vous voyez enfin que si le libre arbitre tient d'une main les clefs de toutes les indépendances, il tient en même temps de l'autre main la balance de toutes les justices.

Et maintenant la conclusion ne peut se faire attendre. Mais, pour vous faire mieux compren-

dre ce qui va se passer, permettez-moi de vous dire quelques mots d'un phénomène terrestre dont il vous sera très-facile de saisir et d'apprécier toutes les circonstances.

Vous avez tous vu le ballon captif de l'Exposition. Supposez un instant qu'après l'avoir maintenu à l'aide du câble à une certaine hauteur, ce câble vient à être subitement rompu, et voyons ce qui va se produire. Trois circonstances pourront se présenter : si le ballon est gonflé avec de l'acide carbonique ou tout autre gaz plus lourd, plus dense que l'air, le ballon descendra infailliblement, et restera fixé sans retour à la surface du sol ; s'il contient un gaz d'une densité égale à celle même de la couche atmosphérique qui l'entoure, il restera immobile. Ce ne serait qu'à l'aide d'un effort exercé, soit en dessus, soit en dessous, qu'on l'en ferait sortir, mais aussitôt que cet effort cesserait, l'appareil reprendrait sa position primitive. Enfin, si le ballon est rempli d'un gaz moins dense que l'air, comme l'hydrogène, il s'élèvera, traversant, comme on sait, des milieux atmosphériques de plus en plus légers, jusqu'à ce qu'il ait atteint une couche de densité égale à la sienne, et il y restera, ne pouvant par lui-même ni se maintenir au-dessous de cette couche, ni s'élever au-dessus. Telle est l'une des lois principales de la dynamique des substances fluidiques, qu'on peut énoncer en disant que toute masse d'une pareille substance, qui ne peut pas se diffuser, ira nécessairement se loger dans la couche ambiante qui a même densité qu'elle. Or cette loi, l'analogie nous porte à la considérer comme applicable à tout fluide matériel, quoique nous ne puissions l'expérimenter directement, surtout si nous ne perdons pas de vue que l'étude des choses créées nous apprend de plus en plus que, autant Dieu a été prodigue dans les effets, autant il a été modéré et économe dans les causes.

Or, le périsprit qui enveloppe l'âme étant une matière gazeuse, douée d'un certain degré de densité, représente un véritable appareil aérostatique. Seulement Dieu a une manière autre que la nôtre de faire des ballons ; il n'a pas besoin d'un tissu protecteur pour contenir le gaz et l'empêcher de se répandre dans celui du dehors et de se confondre avec lui. Pour s'opposer à cette diffusion, il dispose de la force animique qui maintient et conserve autour d'elle cette sphère fluidique dont la densité a été formée par la nature des actes accomplis et qui lui est désormais irrévocablement acquise. En conséquence, lorsque, à la mort, l'âme, abandonnant la terre, entrera dans les régions de l'espace, entraînée par son périsprit conformément à la loi dynamique des fluides, après avoir traversé toutes les couches de densités inférieures à la sienne, elle ira naturellement, par la force même des choses, dans les régions possédant même densité qu'elle, elle s'y arrêtera, et puisque cette densité est la vraie mesure de ses mérites, vous voyez que l'âme se trouvera en effet à la place qu'elle aura méritée, et que tout a été disposé par le créateur pour qu'elle ne puisse pas faire autrement que de recevoir la justice qu'elle se sera préparée à elle-même.

La solution de cet important problème est riche en conséquences, mais je ne ferai que les indiquer. D'abord, elle amplifie, en la mieux précisant, l'idée que nous devons nous faire de la grandeur de Dieu ; ensuite, elle nous permet de remonter à l'origine de cette impression mystérieuse et inévitable que nous appelons conscience ; elle nous fait comprendre pourquoi la lourdeur des remords est en raison de celles des fautes ; pourquoi, lorsqu'ils doivent communiquer avec nous, les Esprits doivent modifier leur enveloppe fluidique ; pourquoi aussi ces communications ne sont pas tou-

jours possibles; elle élucide diverses questions énoncées dans le livre des Esprits, mais qui n'ont encore pu être suffisamment approfondies. Enfin, par le nombre et la grandeur des enseignements qu'elle met à jour, par leur rationnalité dans les détails comme dans l'ensemble, elle ne peut que raffermir en nous le sentiment que les principes de notre doctrine doivent être aussi vrais dans leur origine, qu'ils sont féconds dans leurs conséquences. Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais outre que ce serait long et que nous pourrons d'ailleurs y revenir plus tard, nous ne devons oublier ni les uns ni les autres, que c'est surtout de la communication de Lapommeraie que nous devons nous occuper ici, et j'ai encore à vous faire part de diverses observations qui doivent servir de complément à cette étude; mais comme elles sont assez nombreuses, j'en remets l'exposé au prochain entretien.

QUATRIÈME ENTRETIEN

ANALYSE DE LA COMMUNICATION DU DOCTEUR LAPOMMERAIE. (*Suite.*)

MESDAMES, MESSIEURS,

Après les remarquables passages qui nous ont conduit à approfondir les deux grandes questions de la rétrogradation des âmes et de l'organisation de la justice divine, nous retrouvons la parole sarcastique, encore irritée, presque injurieuse de Lapommeraie.

« La société, dit-il, ne connaît que la loi du « talion, sang pour sang, meurtre pour meurtre. »

L'Esprit qui parle est trop éclairé pour avoir la conviction sincère de cette affirmation; il n'ignore pas que si cette croyance aux nécessités de la loi du talion a été celle des temps anciens, si elle peut de nos jours être celle de quelques intelligences encore trop obscurcies, elle n'est plus celle des esprits avancés qui ont édifié et continuent d'édifier notre législation. Le principe dominant et essentiel de cette législation n'est pas autre que celui de la protection de l'opprimé contre l'opprimant; elle ne frappe pas pour se donner le plaisir de châtier, mais elle châtie, parce qu'elle le croit nécessaire aux besoins de la défense sociale qui sans cela serait tout à fait désarmée.

Il est possible qu'on n'ait pas vu toujours juste, il est très-probable que ce plan de défense doit être reprochable dans quelques-unes de ses par-

ties, la perfection ne s'obtenant jamais qu'après de longs tâtonnements ; mais il faudrait nier l'évidence, pour ne pas reconnaître que ce plan a été l'objet de nombreuses modifications inspirées presque toujours dans le sens de l'atténuation des peines, et non dans celui d'une aggravation de sévérité. L'intervention du jury dans les affaires criminelles, les remaniements successifs de son organisation constamment faits dans un sens favorable à l'inculpé, la faculté de déclaration pour les circonstances atténuantes, les facilités données à la défense, sont des preuves évidentes de ce que je dis ici ; enfin le droit de grâce, que nous voyons s'exercer si fréquemment, ce qui ne pourrait se faire avec tant de libéralité si ce n'était pas toléré et même encouragé par l'opinion publique, prouve sans réplique que le principe de la miséricorde fait d'incontestables progrès dans l'humanité.

Ces progrès peuvent n'être pas assez rapides pour certaines natures un peu promptes à se laisser impressionner, mais si la sentimentalité a ses droits, l'expérience des faits sociaux a aussi les siens, et, tout en versant des pleurs sur le coupable, ce que je suis fort loin d'improuver, il ne faut pas trop facilement se priver des moyens d'empêcher qu'il y ait parmi nous d'innocentes victimes. Je crois que si les natures dont je parle ne voyaient pas les choses de trop loin, si elles se mettaient à l'œuvre, si elles essayaient de lutter contre les difficultés de toutes ces questions, si elles entraient dans un examen approfondi des discussions qu'entraînerait une révision dans un sens radical de notre législation criminelle, je crois, dis-je, que des hésitations aujourd'hui non soupçonnées ne tarderaient pas à assaillir leur esprit. Car, ne nous le dissimulons pas, le problème est difficile, très-difficile, et tant que certaines maximes perverses au premier chef, que je vous signalerai avant de

terminer, n'auront pas diminué d'énergie, la solution à laquelle nous aspirons tous menace de se faire attendre.

Entre temps, Lapommeraie qui, dans la violence de sa fougue, hache un peu les questions et en interrompt volontiers le cours, s'écrie non sans quelque sentiment de satisfaction :

« Les attentats contre la vie et la propriété, les
« maladies contagieuses, les épidémies, les révo-
« lutions, les guerres, les rétrogradations sont
« autant de châtiments qui frappent justement les
« sociétés humaines à cause de leurs vices et de
« leurs iniquités. »

Ne vous semble-t-il pas en vérité entendre les foudres du jésuitisme tâchant de terrifier l'humanité pour l'inviter à venir se ranger sous les abris protecteurs dont il prétend avoir le monopole? Ne dirait-on pas, après avoir lu ce passage, qu'il existe une certaine connexité entre le matérialisme de l'un et les doctrines de l'autre? Connexité dont la formule est fort simple : exploitation de l'humanité. Le premier procédant à la captation par la mort physique, le second par l'oblitération des consciences qui est la mort morale.

Mais quelle était donc, demanderai-je à Lapommeraie, la société qu'il y avait à punir de ses vices et de ses iniquités, lorsque Caïn, le premier assassin, attenta à la vie de son frère? D'ailleurs un tel mode de punition est-il bien exemplaire au point de vue de la raison et surtout de la justice divine! Quant au déluge, pour parler tout de suite de la plus grande des calamités dont la tradition nous ait conservé le souvenir, concevez-vous un Dieu, ayant tant de moyens de frapper subitement ceux qu'il a condamnés, et qui prend plaisir à se donner pendant quarante jours le spectacle désolant des agonies cumulées des corps et des âmes! un Dieu qui est tellement puissant qu'après avoir pris la

résolution de punir la corruption humaine, la laisse subsister six vingt années, c'est l'expression de la Bible, temps nécessaire sans doute à la conception et au perfectionnement de son projet d'extermination ! L'absurde ici le dispute à l'injuste.

Enfin, comme je l'ai déjà fait remarquer, l'exagération du parti-pris n'est pas longtemps soutenable et Lapommeraie, dans cette circonstance, se donne un second démenti.

Comment lui qui a si bien affirmé cette admirable pensée que l'homme est son propre justicier, peut-il maintenant nous représenter Dieu comme amoncelant tous les fléaux, non pas pour punir un coupable, ce qui pourrait être considéré comme une exception, mais des sociétés entières dans leur ensemble, les bons comme les mauvais, mettant ainsi de temps à autre le troupeau humain en coupe réglée, sauf à reprendre ensuite chacun en détail et à le punir de nouveau ? Mais tout cela ne représenterait-il pas une évidente excitation au meurtre, un véritable plaidoyer émané de Dieu même en faveur de la peine de mort, peine qu'il multiplierait à coup sûr dans une bien plus grande proportion et avec infiniment moins de discernement que nous n'avons coutume de le faire nous-mêmes. Vous voyez, Mesdames et Messieurs, combien le parti-pris peut être quelquefois voisin de la démence.

Mais toutes ces calamités que certainement je ne m'explique pas dans ce que leur apparition peut avoir de circonstanciel, soit par rapport aux époques où elles surviennent, soit par rapport aux pays qui en sont frappés, tous ces épouvantails que les astuces de l'ambition et de l'égoïsme font miroiter aux yeux de la crédulité humaine ont, selon moi, un tout autre caractère, et j'y vois moins un châtiment pour les faits du passé social qu'un avertissement pour les améliorations de l'avenir. D'ail-

leurs, si j'exprime cette pensée, c'est que j'en vois la pratique dans la main de Dieu même. Vous savez qu'aux époques les plus reculées, dans les temps antihumanitaires, notre globe a été le théâtre des plus effrayants cataclysmes, des perturbations les plus profondes, les plus énergiques, les plus universelles, changeant à plusieurs reprises la place des pôles et des équateurs, abaissant les montagnes et soulevant les vallées. Certainement, on ne pourra pas nous dire qu'il s'agissait alors de punir les sociétés de leurs vices et de leurs iniquités, puisqu'il n'y avait pas de sociétés, à moins qu'il fût question de celles des molusques et des lézards; il y a donc eu autre chose. Or, sans entrer dans des détails qui ne sauraient intervenir ici, je vous dirai en deux mots que, des études géologiques faites, il résulte que le but poursuivi a toujours été de conserver ce qui avait été fait de bon pendant la période, désormais épuisée, qui avait précédé la catastrophe, et de faire en même temps servir celle-ci à établir un autre ordre de choses destiné à la fois et à créer du nouveau et à perfectionner ce qui était encore imparfait. En un mot, Dieu, qui a fait le progrès à l'aide de ce que nous appelons cataclysme, veut aussi qu'à l'aide de ce que nous appelons des fléaux, l'homme apprenne à progresser, et, en vous donnant cette affirmation, je ne crois pas me tromper, tant, pour un mal passager, il y a d'éternels bienfaits dans les conséquences.

Pensez-vous que ces attentats contre la vie et la propriété, dont Lapommeraie semble prendre plaisir à nous menacer, ne nous feront pas enfin comprendre la nécessité de combattre et d'éteindre les funestes doctrines qui en sont la cause principale? Pensez-vous que les guerres incessantes et cruelles, incapables à rien prouver par elles-mêmes en matière de justice, puisque, suivant une trop célè-

bre parole, elles donnent à la force la puissance d'opprimer le droit; que ces guerres, ordonnées par quelques-uns, et souvent par un seul, n'éclaireront pas un jour les peuples et ne leur démontreront pas la nécessité de n'avoir d'autres dominateurs qu'eux-mêmes? Au reste, jamais à aucune époque autant qu'à la nôtre, et pour notre pays surtout, les améliorations obtenues à la suite de la guerre n'ont été si promptes et si fécondes; nous avons eu des désastres sans doute, la leçon était à ce prix. Mais comparez aujourd'hui l'Allemagne victorieuse à la France vaincue, qui oserait dire que la France n'a pas grandi? Qui de vous n'espère qu'elle grandira encore, et d'autant plus rapidement, qu'elle saura mieux se garder de s'imposer un maître. L'inondation qui ravage nos contrées et entraîne sans profit à la mer d'admirables richesses fertilisantes, finira par nous convaincre que notre régime hydraulique doit être remanié, que nous devons nous appliquer à recueillir sur nos terres nos limons perdus, ce qui est possible; que l'excès, si nuisible pour nos vallées, des eaux doit être conservé dans les montagnes pour corriger les sécheresses de l'été, ce qui est encore très-possible. Enfin, il n'a fallu rien moins que l'invasion et l'invasion très-persistante du phylloxera pour amener la réalisation de cet utile canal destiné à déverser les eaux du Rhône sur de malheureux départements qui ont toujours eu soif.

Je n'insiste pas, vous avez compris toute ma pensée.

Lapommeraie, devenu pédagogue, nous dit ensuite :

« Voulez-vous tarir la source des crimes indivi-
« duels! Faites disparaître ces crimes sociaux qui
« s'appellent : l'ignorance, la misère, la prostitu-
« tion; remplacez vos prisons et vos bagnes par
« des maisons de santé et de refuge. Les mé-

« chants sont des malades, traitez-les comme tels. »

Les conseils qui ont pour but de nous corriger sont sans doute bons à entendre ; mais comme la plus petite indication du moyen à mettre en œuvre pour obtenir cette correction me serait préférable, et que je suis tenté, dans les circonstances semblables, de m'écrier avec le coq de notre fabuliste :

Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire.

Il faut faire disparaître ceci, il faut faire disparaître cela, nous répète-t-on sans cesse, quand le mal est fait. Que j'aimerais mieux, au lieu de ces discours dont depuis longtemps nous connaissons tous les types, qu'on me dit une fois pour toutes comment je dois m'y prendre pour que ces longs chapelets de ceci et de cela disparussent en effet, et qu'à de fort ennuyeuses homélies, qui nous font piétiner sur place, nous pussions substituer une bonne panacée qui nous permettrait de mettre une jambe devant l'autre. Finissons-en de cette philanthropie de paroles avec laquelle on cherche trop souvent à s'ériger un orgueilleux piédestal. Entrons enfin dans la philanthropie des réalités et de l'action qui sera utile à tous. Quand une personne, quand une société souffre, croyez qu'un bon guérisseur vaudra mieux que cent bavards ; d'autant plus que presque toujours ce sont ceux qui officiellement parlent d'améliorer qui, privativement, apportent à la société les plus grands obstacles à l'amélioration. Assez, assez de discours, répéterai-je encore une fois, ce sont des moyens qu'il nous faut, et pour les trouver taisez-vous et étudiez.

Lapommeraie en terminant rentre dans le vif de la question de la peine de mort.

« En tuant le méchant, dit-il, vous l'avez empêché de rentrer dans l'ordre. La mort ne pourrait

lui en fournir les moyens. La vie aurait pu le faire en lui laissant le temps de se repentir, de réparer le mal qu'il a fait, d'expier le passé et de refaire son être moral. »

Toutes ces assertions ne présentent que des vérités hypothétiques et relatives au point de vue auquel on se place. Il est certain par exemple que, sur le terrain du matérialisme, la mort ne peut fournir au coupable les moyens de rentrer dans l'ordre, puisque la mort, c'est le néant; mais cela étant, si nous laissons la vie au criminel qui est matérialiste, ne le perdez pas de vue; pour refaire, comme le dit Lapommeraie, son être moral, cet être ainsi refait, qui sait que quoi qu'il fasse il n'a pas à redouter l'échafaud, que pourra-t-il être sinon une nouvelle édition de la morale du matérialisme, et tout ne porte-t-il pas à croire que la possibilité du repentir, qu'on réclame pour lui, ne sera pas autre chose que la possibilité de la récidive!

J'y ai beaucoup réfléchi, Mesdames et Messieurs, et je trouve qu'il y a là pour la société de cruelles perplexités. Est-elle suffisamment préparée aujourd'hui pour être certaine qu'en épargnant la vie d'un criminel elle parviendra en effet à l'améliorer, malgré sa profonde perversité, et qu'elle ne compromettra pas d'autres existences très-injustement sacrifiées et qu'il est de son devoir de protéger? Terrible interrogation dont la réponse touche aux plus graves questions des responsabilités humaines. Au reste, en se maintenant toujours sur le terrain du matérialisme, je n'entrevois qu'assez obscurément la grande nécessité d'avoir temporairement cherché, au risque de réussir ou de ne pas réussir, à améliorer un être qui, à la suite d'une courte traversée, doit rentrer dans l'éternité du néant. Des efforts, et des efforts d'autant plus grands que ceux pour lesquels on les fait sont plus pervers, entrepris pour un but dont l'impor-

tance actuelle est assez douteuse, et dont l'importance future est complétement nulle, de ces efforts, dis-je, je n'en ai qu'une très-imparfaite conception; et s'il n'y avait pour l'abolition de la peine de mort que les demandes des matérialistes, ne pouvant leur attribuer d'autre objet que les considérations de la vie terrestre sur laquelle ils versent des maximes détestables, et rien au-delà, je les tiendrais en forte suspicion, et je craindrais fort en adoucissant les peines, de donner de grandes facilités aux immoralités de tout ordre.

Les choses changent du tout au tout lorsqu'on se pose sur le terrain du spiritualisme, parce qu'alors nous sommes en présence d'une individualité qui ne doit pas finir, pour laquelle nous concevons que la possession d'une situation heureuse, et de plus en plus heureuse, est un besoin des plus impérieux, pour laquelle la charité nous fait un devoir d'obtenir la réalisation la plus prompte possible de ce bonheur. Je conçois alors combien nous devons nous tenir en garde contre toute mesure sociale qui priverait brutalement et brusquement la créature des moyens que son séjour sur la terre lui donne pour s'améliorer, peu importe d'ailleurs qu'elle soit matérialiste ou ne le soit pas, car, à notre point de vue, nous savons, nous, que le néant n'existe pas plus pour les unes que pour les autres; et encore, pour le spiritualiste, la mort n'est-elle pas un empêchement absolu pour le retour au bien, Lapommeraie, lui-même, n'en est-il pas la preuve. Or, interrompre une mission d'ordre supérieur est une chose des plus graves; cette considération est de nature à rendre le droit qu'on s'arroge sur la vie plus que douteux, et, pour ma part, je professe que ma conviction est que, dans ce droit que la société s'est attribué, il y a une fâcheuse usurpation. Cette usurpation je n'essaierai pas de la justifier, et elle est injustifiable en principe, mais son

introduction dans la société ne peut que trop s'expliquer par les dures nécessités qu'ont fait naître les provocatrices doctrines du matérialisme.

Le matérialisme en effet nous enlace dans d'inextricables étreintes. Car, d'une part, il autorise tous les vices et conduit par suite à tous les crimes, d'autre part, celui qui l'accepte redoute forcément la mort plus que tout autre, et dès lors cette peine devient, à son égard, le frein le plus efficace. Le matérialiste, en effet, qui, par ses vices et ses crimes, peut se procurer une vie de sensualité, objet de tous ses rêves, a tout à perdre dans une transition qui, en échange de la satisfaction de toutes ses convoitises, n'a à lui offrir que le néant. Et la preuve, selon moi, qu'il en est ainsi, quoique quelques-uns puissent penser autrement, c'est ce cachet de forfanterie qu'il essaye de se donner sur les tréteaux de l'échafaud; forfanterie qui cherche à dissimuler les angoisses de la pensée intérieure sous les dehors d'une suprême tentative de représailles, d'un dernier acte de haine, de vengeance et d'orgueil contre cette société qui lui a infligé le châtiment qu'il redoute le plus. Je donne mes raisons, sans me dissimuler d'ailleurs, je le répète, que d'autres pourront avoir une opinion contraire à la mienne. Ceux à qui leurs doctrines permettent de ne pas craindre la mort, n'usent pas de bravades; lorsqu'ils se trouvent en face d'elle, méritée ou non, ils se contentent de l'envisager avec le sentiment de la résignation. A ce point de vue, je crois que la mesure qui supprime la publicité des exécutions constitue un véritable progrès, surtout par l'absence des affiliés qui ne pourront plus voir et auxquels le criminel ne pourra plus montrer comment on doit se tenir sur l'échafaud; car parmi ces gens-là aussi : noblesse oblige.

En attendant, comme je le disais tout à l'heure, le matérialisme impose à la société les plus terri-

bles nécessités et il serait injuste, dans la question qui nous occupe, de porter un jugement de réprobation contre elle sans en tenir compte. Et remarquez comme, dans cette même question, il sait habilement nous accaparer, car aucun de nous n'ignore que son but à lui, qui ne croit qu'au néant, en demandant l'abolition de la peine de mort, est des plus pervers et que, s'il obtenait satisfaction, il ne ferait que multiplier ses victimes ; mais il sait fort bien de son côté, que nos doctrines nous obligent sur ce point de faire cause commune avec lui, il sait qu'en ce sujet il nous est impossible de séparer la justice de notre but humanitaire, de la criminalité du but terrestre qui seul le fait agir. Vous voyez comme les circonstances peuvent quelquefois donner aux astuces du machiavélisme un irrésistible et fatal ascendant.

Et cependant je vous dirai ne perdons pas espoir, les fléaux ne sont pas éternels ; mais plaignons la société à laquelle le matérialisme impose de sanglantes représailles et tirons de tout ce qui précède cette conclusion qu'un de nos plus impérieux devoirs est de combattre cette doctrine, le plus redoutable ennemi de toute société, l'infatigable artisan de toutes ses plaies.

Tant que le matérialisme conservera ses énergies, le corps social se considérera de son côté, je le crains, comme autorisé à maintenir la peine de mort ; mais du jour où le matérialisme commencera à désarmer, l'échafaud aura disparu. Aussi vous répéterai-je toujours : lutte incessante contre le matérialisme.

La communication de Lapommeraie se termine par ces mots : reproduisant l'idée de la rétrogradation des âmes que nous avons vu figurer au début :

« On est mort Lacenaire, on renaît Tropmann. »
Telles sont les étrennes qu'il nous promet.

En littérature pittoresque, ceci s'appelle un trait, ce trait porte-t-il juste ? Lapommeraie l'affirme. Quant à moi, je ne me reconnais pas assez compétent en matière de perversité pour apprécier de ces deux criminels lequel est le plus aimable. Mais sans m'appesantir sur une question qui probablement n'a pour vous que de médiocres attraits, je vous satisferai mieux en disant :

Lapommeraie est mort matérialiste, il reviendra spiritualiste, car il l'est déjà.

Soyons heureux, Mesdames et Messieurs, de pouvoir, en terminant, nous reposer sur cette consolante pensée, et prenons-la comme l'expression de nos vœux pour l'état futur de celui qui, dans son passé, fut une des plus tristes victimes du matérialisme.

CINQUIÈME ENTRETIEN

ANALYSE D'UNE COMMUNICATION SUR L'EXISTENCE DE JÉSUS.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans la séance du 22 novembre 1878, un des assistants déclara qu'il mettait en doute la personnalité du Christ, qu'il ne croyait pas à son existence. Il ne s'expliqua pas d'ailleurs sur la doctrine même ; mais, sans développer les motifs de ses convictions, il se borna à la négation de ce fait historique, généralement admis, que Jésus-Christ a réellement existé.

Dans la même séance, un des médiums présents reçut une communication sur ce sujet. C'est de cette communication que je me propose de vous entretenir.

Je dois d'abord dire que cette déclaration négative, jetée à l'improviste sur l'assemblée, me surprit d'autant plus, qu'elle ne me parut se rattacher par aucun point de contact avec la discussion qui l'avait précédée et qui avait pour objet essentiel, si je ne me trompe, les divers degrés de puissance possédés par certains médiums guérisseurs.

J'ajouterai que je n'ai pu me rendre compte de l'importance qui pouvait s'attacher à l'existence ou à la non existence d'une personnalité, alors que n'était pas mise en question l'œuvre essentielle qu'on lui a attribuée, et pour laquelle on a cru devoir lui faire une place à part dans l'humanité,

c'est-à-dire l'apport d'un enseignement dont aucun, je crois, à l'exception toutefois des matérialistes, ne se refuse à reconnaître, et la gandeur intrinsèque et la haute autorité dans le monde. En fait d'existence, ne vous semble-t-il pas que c'est moins ici celle de la personne que celle de la chose qui doit nous intéresser? Certainement, il n'est pas un de vous qui, dans l'attente de nouvelles concernant un être chéri habitant au-delà des mers, se préoccupât beaucoup de connaître le nom et l'individualité du navire porteur de la dépêche si désirée ; il faudra bien toujours qu'il y en ait un, n'est-il pas vrai ? l'essentiel donc est d'être en possession de la précieuse feuille de papier sur laquelle se trouve inscrite l'expression de ces chères pensées qui doivent confondre l'amour de l'un avec l'amour de l'autre.

On pourrait donc croire, à la suite de ces réflexions, que le sujet dont il s'agit n'a qu'une médiocre importance, et, si la communication dont je parle avait été conforme à la croyance générale, je n'aurais pas cherché à me préoccuper plus longtemps de la question. Mais, à mon grand étonnement, il n'en a pas été ainsi.

Cela m'a d'autant plus surpris que le médium qui a reçu la communication est ordinairement fort bien traité. Il est vrai, comme nous le fait observer Horace, qu'il arrive quelque fois à cet excellent Homère lui-même de sommeiller. J'aime à conclure de là qu'il est des somnolences qui peuvent faire espérer à notre médium de glorieux réveils.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, la réponse communiquée nie à son tour l'existence de Jésus-Christ, et elle cherche à justifier son opinion par des arguments. Quelques uns de ceux-ci, vous le reconnaîtrez sans hésiter, sont sans valeur. Mais il en est d'autres qui pourraient exercer sur certains

esprits des influences fâcheuses, et, à ce point de vue, j'ai cru devoir me mettre en quête. Ce sont les résultats auxquels m'ont conduit ces recherches, que je viens vous faire connaître.

Remarquons d'abord que le début de la communication est tout au moins fort singulier :

« Beaucoup de personnes, dit l'Esprit, se sont
« passionnées pour ou contre la personnalité du
« Christ ; mais personne n'a remarqué, ou du moins
« on a oublié de le dire, que ceux-là mêmes qui
« admettent la personnalité du Christ, ceux-là lui
« retirent entièrement son caractère tout de mira-
« cles depuis le commencement de sa vie jusqu'à
« sa mort. »

Si j'ai rapporté cette première partie de la communication, quoi qu'elle soit très-accessoire, je dirai même inutile au sujet principal, c'est qu'elle caractérise très-nettement, dès le début, la nature, le degré de force, ou plutôt de faiblesse du communiquant. Or, c'est là une connaissance préalable importante à acquérir dans cette sorte d'études ; parce qu'elle est très-propre à nous donner une première et utile intuition sur la valeur de ce qui va nous être annoncé et sur la direction qu'il convient d'imprimer à nos recherches.

Dans ce passage, la question de ce qui a existé est complétement mise de côté. On dit seulement quel caractère attribuent à cette existence les personnes qui l'admettent. Mais l'appréciation de l'Esprit sur ce point est très-erronée, car ce n'est pas la totalité de ceux-là qui refuse entièrement, comme il le dit, le caractère miraculeux. Il y en a sans doute qui pensent ainsi, mais il en est au contraire beaucoup d'autres qui acceptent le miracle d'un bout à l'autre, depuis la naissance jusqu'à la mort, d'autres enfin qui se bornent à poser des réserves. Sur ce point là, l'Esprit se montre donc mal informé, et il ne l'est pas mieux lorsqu'il prétend

que l'attention n'a jamais été éveillée sur cet ordre de considérations. Nous avons certes un assez bon nombre d'ouvrages de controverses qui prouvent le contraire. De tout cela résulte pour moi l'opinion que nous avons à faire avec un Esprit et peu instruit et peu réfléchi.

Passons maintenant à l'argumentation. Dans un premier ordre de preuves, l'Esprit s'exprime ainsi :

« Je doute facilement de ce que nous ne pouvons « prouver ; s'il y en a qui croient à la venue du « Christ, nous leur dirons simplement où en est « la preuve ? quelle est l'imprimerie, qui n'existait « pas à cette époque, qui vous a apporté ces « preuves ? »

A son simple énoncé, vous l'avez tous compris, ce mode de raisonnement est détestable. S'il pouvait être accepté, l'histoire n'existerait pour nous que depuis 500 ans au plus avant notre époque ; elle serait donc très-peu féconde, et encore faudrait-il défalquer tout ce qui, quoique imprimé, n'est pas vrai. Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point. Mais la faiblesse de cet argument nous confirme dans l'opinion déjà émise que l'Esprit avec lequel nous avons affaire ici est d'ordre très-inférieur, au point de vue intellectuel, bien entendu.

Occupons-nous enfin de l'argument que l'Esprit nous paraît considérer comme le plus puissant :

« Nous demanderons, dit-il, comment les histo- « riens ont fait naître le Christ ? Quelle mère ils « lui ont donné ? Quelle a été sa vie et sa mort ? « A cela il nous sera bien facile de répondre que, « bien avant la venue de Jésus-Christ, un autre « homme s'est présenté sous le nom de Kristna, et les « mêmes phénomènes lui ont été attribués. Est-il « possible que pareils faits se reproduisent à des « intervalles éloignés ? Non la raison humaine se

« refuse à accepter de pareilles choses ; elle ne le « peut, les mêmes phénomènes ne peuvent ainsi « se reproduire. »

Telle est l'objection. Elle pourra paraître spécieuse au premier abord, mais ne préjugeons rien ; réfléchissons, pesons, nous déciderons après.

Je pourrais faire observer à l'Esprit, en me servant de son argumentation même, que puisque l'absence d'imprimerie du temps du Christ l'autorise, dit-il, à mettre en doute l'existence de ce dernier, il me semple que, de mon côté, je serais en droit de lui dire que son Kristna doit être une pure invention, puisque aucune imprimerie n'existait à l'époque où l'on a prétendu qu'il vivait ; de sorte que, son existence étant au même titre non moins problématique que celle du Christ, il ne reste absolument rien du second argument.

Mais ce n'est pas pour se donner la stérile satisfaction d'avoir raison d'un adversaire mal habile, c'est pour s'éclairer soi et les autres qu'il faut étudier les questions, et comme je ne crois pas, pour ma part, qu'en ce qui concerne l'authenticité des faits du passé, l'imprimerie soit la seule pierre de touche qu'on puisse invoquer ; comme à cet égard il y a une foule d'autres témoignages matériels, intellectuels et moraux auxquels notre raison peut et doit recourir pour se former une conviction, je me garderai bien de faire usage pour mon compte d'un genre de preuve que je réprouve chez les autres ; j'accepterai donc que Kristna a vécu, et je vais raisonner dans cette hypothèse. Mais, vous le voyez, de ces observations tout au moins ressort une fois encore la faiblesse intellectuelle déjà constatée du communiquant.

Une première observation se présente fort simple en apparence, et cependant très-féconde en conséquences. Elle consiste à remarquer que le mot Jésus-Christ est double. Il se compose d'abord de Jésus, en

second lieu de Christ. Ce fait constaté, on est naturellement porté à se demander d'où peut provenir cette double appellation. Eh bien, en partant de ce point, et par une suite de déductions que je vous indiquerai tout à l'heure, j'ai été conduit à substituer à la question qui nous occupe deux autres question que je transcris ci-dessous et que je fais suivre des réponses que j'ai cru devoir leur attribuer :

A-t-il existé il y a bientôt dix-neuf siècles un personnage portant le nom de Christ ? Non.

A-t-il existé à la même époque un personnage portant le nom de Jésus ? Oui.

Quelque contradictoire que ceci puisse vous paraître, presque tout est là.

Et d'abord, pour amortir cette première impression de contradiction que vous avez pu éprouver, laissez-moi à mon tour vous questionner deux fois.

Si je vous demandais s'il a existé à Rome un souverain s'appelant Empereur, vous me répondriez : non.

Si ensuite je demandais s'il a existé à Rome un souverain s'appelant Auguste, ou Tibère, ou Néron, vous répondriez certainement : oui.

Or, mon premier couple de questions n'est pas plus embarrassant que le second, et pourquoi cela ? parce que le mot Christ pas plus que celui Empereur ne sont des noms propres. Ce sont des désignations de qualité, de dignité, de caractère, et de même que, dans toutes les nations de la terre, et depuis de longs siècles, les hommes qui ont la qualité d'être chefs des nations sont appelés Empereurs ou Rois, de même ceux que les peuples ont considérés comme revêtus du caractère d'envoyés divins, ayant pour mission d'enseigner les lois morales qui doivent nous diriger dans la conduite de la vie, de même, dis-je, ces hommes ont pu être dé-

signés, sauf quelques variantes qu'explique la différence des temps et des lieux, par le mot Christ, qui ne veut pas dire autre chose que : celui qui a reçu l'onction, celui qui est sacré. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que plusieurs révélateurs aient reçu une dénomination n'ayant aucun rapport avec leur individualité propre, mais qui devait leur être commune, parce qu'elle désignait une mission ayant même caractère.

Aussi ne vous paraîtra-t-il pas extraordinaire que les croyants à la parole de Jésus se soient appelés Chrétiens ; car ce qu'ils avaient essentiellement en vue, c'était de suivre dans toute sa vérité, dans toute sa pureté la morale de celui qui ne s'appelait pas Christ, mais qui fut Christ. Quant à ceux qui ont eu d'autres idées, d'autres convictions, d'autres pratiques surtout sur cette morale que, pour leur usage du moins, ils ne tenaient pas à conserver intacte, et qu'ils ont altérée, ils n'avaient certes pas le droit de s'appeler chrétiens ; mais, pour mieux dissimuler et réaliser leurs desseins et avec une incontestable habileté, il faut le reconnaître, ceux-là se sont appelés Jésuites.

En résumé, de même que beaucoup de personnages revêtus de la souveraineté terrestre ont été appelés Rois ou Empereurs, de même tous ceux qui, aux yeux des hommes, ont été considérés comme des envoyés divins ont pu recevoir le nom de Christ purement désignatif de la mission qu'ils venaient remplir. Cette similitude d'appellation n'a donc rien que de très-naturel, et l'on s'explique, par l'analogie des fonctions remplies, la reproduction du même mot à des intervalles de temps qui ont pu être très-longs.

Vous voyez par ce qui précède, que toutes les conséquences qu'on voudrait tirer de la dénomination de Christ ne sauraient dans ce débat avoir aucune valeur ; et cependant c'est peut-être cette

ressemblance de mots qui a le plus fortement impressionné certaines imaginations.

Restent maintenant les inductions relatives à la similitude des circonstances qui concernent la naissance, les actes, la vie de celui qui, très-anciennement, s'appela Kristna, et de celui qui, plus récemment, a été qualifié Christ.

Portons tout de suite les choses au pire, et admettons qu'en ce qui concerne Jésus tout ce qui a été dit à ce sujet ait été faux. En bonne logique, la seule conclusion qu'il vous sera permis d'en tirer, c'est qu'on s'est trompé ou qu'on a voulu nous tromper sur la nature de ces circonstances. Mais ce serait aller bien vite et bien loin que d'en déduire immédiatement, et sans autre examen, que Jésus n'a pas existé. Il a pu vivre dans des conditions corporelles et matérielles autres que celles qu'on nous a dites, voilà la seule affirmation que cette attribution frauduleuse pourrait autoriser. Elle ne touche en aucune façon au fait même de l'existence, elle est seulement restrictive. quant au mode d'ailleurs purement corporel et extérieur de cette existence; la question intellectuelle et morale restant intacte.

Cela posé, il ne me paraît nullement difficile d'admettre, une fois la mission divine bien reconnue chez Jésus, que non-seulement on lui ait appliqué la dénomination spécifique qui a caractérisé une mission analogue chez un autre, mais que de plus, poussé par l'analogie, on ait été porté à généraliser cette première idée en la faisant suivre, comme un complément naturel, de l'application à sa vie des circonstances de la vie de son prédécesseur, missionnaire divin ainsi que lui. La passion pour le merveilleux chez l'homme étant donnée, plus les circonstances en question auront paru extraordinaires, moins on aura hésité à les faire revivre. Il n'y a rien, ce me semble, que de

très-humain dans cette manière de voir. Certes la reproduction réelle, naturelle, effective sur deux individus de faits aussi singuliers serait fort de nature à nous étonner, mais du moment où il est très-possible de l'admettre comme purement attributive au second de ce qui a concerné le premier, je n'y vois plus qu'un nouveau témoignage de cette tendance qu'a toujours eue l'humanité de courir après tout ce qu'elle a considéré comme surnaturel et de s'y fortement attacher. Quant à moi, plus la similitude des mots et des faits sera grande et complète, plus je serai porté à n'y voir qu'une simple reproduction faite par les hommes du passé sur le présent, et, comme cette reproduction ne s'expliquerait pas s'il n'avait pas existé une personnalité à laquelle elle serait applicable ; loin de voir dans ces faits une cause de négation, j'y trouverais plutôt un motif d'affirmer la certitude de cette existence qu'on a voulu mettre en doute.

Au reste, nous avons un exemple chez nous, au centre de Paris, de cette tendance de l'humanité à revêtir le présent des caractères du passé, et à nous représenter par la similitude des choses la similitude des situations. Jetez les yeux sur la colonne de la place Vendôme, non, comme le dit un chant populaire, pour vous proclamer fier d'être Français, mais pour y voir le plus luxuriant anachronisme de temps, de mœurs et de climat qu'on puisse imaginer. Au lieu de la redingote grise et du tricorne traditionnels, qui sont de notre époque, et dont nous avions d'abord adopté la vérité, vous pourrez contempler avec la couronne de feuilles des triomphateurs, le costume de la tyrannie romaine ; et cela parce que Napoléon, sous le nom d'empereur, a exercé la souveraine puissance, comme dans l'ancienne Rome l'ont fait certains personnages qui, pour le dire en passant, ont été fort rarement dignes de notre admiration. Voilà,

Mesdames et Messieurs, comment on monumente l'histoire et comment on peut, dans vingt ou trente siècles, léguer de graves soucis aux futures Académies des Inscriptions et Belles-Lettres.

En résumé, ou les faits sont vrais, et par cela même la réalité de l'existence de celui auquel on les applique est avérée, ou ils sont faux, et dans ce cas la seule conclusion permise, ce n'est pas que l'existence n'a pas eu lieu, mais qu'elle s'est produite dans des circonstances autres que celles qu'on nous a dites.

Arrêtons-nous un instant sur cet ordre d'idées et nous allons voir que, même en dehors de toute considération puisée dans la tendance de l'humanité au merveilleux, la situation des choses s'est trouvée telle, en ce qui concerne les Apôtres de Jésus, que cette similitude si parfaite de circonstances ne pouvait manquer de se produire, sinon dans la réalité des faits, du moins dans la composition des récits historiques destinés par eux à propager la doctrine.

Ce qu'il y a de très-singulier dans tout ceci, c'est que cette reproduction de la vie de Kristna par les actes de celle de Jésus, qui a été indiquée en détail dans un ouvrage récent, cette reproduction, dis-je, a conduit à deux conclusions de nature très-opposée. La première s'annonçant comme la négation absolue de l'existence de Jésus ; la seconde au contraire, au point de vue de certains aperçus à la fois philosophiques et historiques, affirmant l'indispensable nécessité de cette existence. Donnons quelques explications sur ces deux manières de voir si opposées l'une à l'autre quoique dérivant du même point de départ.

Les uns s'appuyant uniquement sur le fait brut de la similitude des actes considérés intrinsèquement, et ne pouvant admettre que les mêmes choses aient été si identiquement effectives pour Jésus,

sans consulter les antécédents historiques de ces actes, sans avoir aucun égard à l'intervention postérieure des hommes qui en ont fait les récits, sans se rendre aucun compte de ce que peuvent être et de ce que sont les tendances de l'humanité en matière de merveilleux, de ce qu'inspirent quelquefois les passions terrestres à ceux qui écrivent l'histoire, les uns, dis-je, et notre Esprit communicateur est de ce nombre, se refusent à croire que des circonstances aussi exceptionnelles, aussi extraordinaires, aussi invraisemblables que celles dont il est ici question, se soient identiquement reproduites deux fois, dans des conditions d'une aussi parfaite similitude.

Sur ce point je suis tout à fait d'accord avec eux, et je me montrerai d'autant plus disposé à m'étonner du fait d'une telle répétition qu'il y a déjà bien assez d'improbabilités à ce que de pareilles circonstances aient pu exister même une seule fois. Aussi ne devrez-vous être nullement surpris de rencontrer des personnes qui les nient aussi bien pour Kristna que pour Jésus, et il est évident que, pour ces personnes, dont le nombre n'est pas petit, veuillez le croire, l'argument dont il est ici question n'a plus aucune valeur ultérieure, puisque les seules bases sur lesquelles il s'appuie sont contestées pour l'un comme pour l'autre des révélateurs, et que d'ailleurs ces bases ne sont nullement tributaires de la raison, mais de la foi seulement.

Non, sachons-le bien, ce n'est pas d'une invraisemblance ajoutée à une autre que nous pouvons espérer de faire naître la vérité. Abandonnons donc les fictions, pénétrons dans le domaine du possible, et si nous ne pouvons y trouver complétement le certain, tâchons du moins d'en rapporter ce qu'il y a de plus probable ; c'est ce que nous nous proposons de développer dans une prochaine lecture.

SIXIÈME ENTRETIEN

ANALYSE D'UNE COMMUNCATION SUR L'EXISTENCE DE JÉSUS (*Suite*).

MESDAMES, MESSIEURS,

Je viens continuer l'exposé de mes observations sur la communication relative à l'existence de Jésus.

C'est une immense question que celle qui se rattache à l'étude complète de tout ce qui concerne le révélateur, et, envisagée dans sa généralité, elle remplirait tout un volume. Car elle devrait traiter non-seulement de cette existence, mais encore de la valeur de la doctrine enseignée, de son essence, soit divine, soit humaine, des interprétations dont elle a pu être l'objet, des religions et des sectes plus ou moins nombreuses auxquelles elle a pu servir de base ou de prétexte. Le cadre dans lequel je suis enfermé est beaucoup plus restreint. Il ne s'agit pas ici de rechercher ce que, dans cette existence ou non-existence, on peut trouver d'appui pour étayer tel ou tel système d'idées qu'on s'est faites sur ce qu'on appelle une religion catholique, protestante, grecque, gallicane, laïque ou toute autre. Ces discussions pourront venir plus tard, et certes je ne les déserterai pas; dans peu de temps vous en aurez la preuve. Mais en ce moment ce n'est pas ici leur place. Ce dont je tiens à m'occuper exclusivement aujourd'hui, et le titre de mon sujet ne peut laisser aucun doute à cet égard, c'est

de l'examen des arguments par lesquels une communication qui nous a été donnée par un Esprit cherche à établir qu'en fait Jésus n'a pas existé. Je ne dois pas, je ne veux pas sortir de là, et croyez que ce n'est pas sans peine, sans beaucoup de travail, qu'en une matière où tant de choses viennent à tout instant se confondre les unes dans les autres, que ce n'est pas sans peine, dis-je, qu'on peut se garer des épisodes et se concentrer dans la spécialité d'un même sujet. C'est chose facile que de se livrer à des digressions, il ne l'est pas autant, à beaucoup près, de savoir s'en défendre. Mais, croyez-en une expérience que mon âge autorise, ce n'est qu'à ce prix qu'on peut espérer de sérieuses acquisitions sur le terrain de l'étude.

D'ailleurs, dans les recherches actuelles, notre but est double, car nous voulons, non-seulement nous éclairer sur le fond même des choses énoncées dans les communications, mais aussi nous fixer sur la situation que nous devons prendre vis-à-vis des communicants, sur l'opinion que nous devons nous faire de leur érudition ou de leur légèreté, de leur valeur intellectuelle et morale, et, si nous ne procédons pas sérieusement à cet examen, nous courons grand risque de n'être que des dupes. Voilà ce que nous ne devons cesser d'avoir présent à l'esprit.

A ce double point de vue, je vous ai fait voir dès le début que l'Esprit communicateur est peu instruit et peu réfléchi; vous avez remarqué la faiblesse de son argumentation lorsqu'il s'appuie sur l'absence de l'imprimerie à l'époque où vivait Jésus; j'ai cherché à vous convaincre que la similitude des dénominations de Kristna et de Christ n'implique en rien la non existence de Jésus, elle s'explique par l'identité des deux missions. Enfin je vous ai dit que l'application à Jésus des circonstances qui concernent la naissance, les actes,

la vie de Kristna peut parfaitement se comprendre par cette tendance de l'humanité à entourer volontiers du merveilleux les choses et les personnes qui lui paraissent extraordinaires, tendances que d'ailleurs les habiles ont su exploiter de tout temps, et en tous lieux au profit d'ambitions personnelles.

Après l'exposé de ces idées générales, le moment est venu d'entrer dans l'étude de considérations plus détaillées, plus circonstancielles, plus spécialement applicables au sujet qui nous occupe.

Les conséquences de l'établissement de la religion indoue, comme de la religion chrétienne sont trop frappantes, trop générales, trop universelles et surtout trop doctrinales pour que nous puissions les considérer comme le résultat du hasard ou du caprice des hommes. Elles ont eu certainement une origine intelligente, et, à en juger par la grandeur des effets produits, cette cause a été grande elle-même et puissante. Voilà ce que nous dit d'abord la raison. Remarquons en second lieu, et cette observation est très-importante, que les points de doctrine sur lesquels ces religions s'appuient toutes deux, au point de vue spirituel surtout, sont identiques, savoir : la croyance en un seul Dieu, l'immortalité de l'âme, son essence divine, l'amour du prochain, le libre arbitre, les peines et récompenses après la mort. Telles sont les bases principales de l'une et de l'autre. Par qui ces deux doctrines, qui en réalité n'en font qu'une, ont-elles été introduites parmi les hommes? A cela la tradition répond par Kristna dans l'Inde, par Jésus dans la Judée. Certes la doctrine aurait pu être le résultat de la collaboration de plusieurs hommes et être promulguée par une sorte d'aréopage. J'examinerai plus tard cette hypothèse, et j'espère vous convaincre de l'impossibilité de ce dernier moyen. Mais permettez-moi, pour ne pas briser

l'enchaînement des idées, d'ajourner les thèses incidentes, et traitant les questions à grands traits d'éviter les détours et d'aller droit au but. Vous voudrez donc bien remarquer que ce n'est qu'en admettant l'introduction de la doctrine par un seul que les circonstances extraordinaires de la vie de Kristna, qu'elles soient possibles ou invraisemblables ont pu avoir le privilége de trouver place dans les élaborations de la pensée humaine; car autant elles sont compréhensibles comme voulant conférer des attributions à un seul, autant elles seraient inconcevables si l'on en devait faire l'application à une assemblée qui est toujours multiple. Mais, dira-t-on, quelle nécessité pouvait-il y avoir à introduire ces circonstances? A cela je répondrai qu'au point de vue de la pure logique des choses, la nécessité me paraît nulle. Mais au point de vue de ce besoin impérieux qui a toujours entraîné l'humanité vers le merveilleux, sentiment qui d'ailleurs a pu être exploité par certaines ambitions particulières, cette nécessité me paraît parfaitement explicable. Plus la doctrine a paru surhumaine, divine, plus on a été porté à concéder au révélateur un caractère céleste; et de là à diviniser à la fois le corps et l'esprit, il n'y avait qu'un pas qui devait être bientôt franchi. Or, pour que dans ce corps né d'une femme, car sur ce point le doute n'était pas possible, il n'y eut pas autre chose d'humain que la participation de cette femme, on ne pouvait évidemment recourir qu'à l'hypothèse d'une incarnation divine opérée en elle dans son état de virginité. L'intervention de la femme, étant reconnue inévitable, à quelle autre hypothèse pouvait-on recourir pour exclure plus sûrement l'intervention de l'homme? Tout cela est certainement merveilleux dans son principe, mais, une fois l'idée du merveilleux admise, tout cela en même temps me paraît être d'ordre aussi

logique que possible dans les conséquences et dans les moyens.

Voilà pour ce qui concerne Kristna ; esquissons maintenant, et à grands traits aussi, ce qui concerne Jésus. Rappelons d'abord que les principes spirituels des deux doctrines sont les mêmes. Or sans entrer ici dans la question de savoir si la provenance de ces principes est d'inspiration réellement divine ou simplement humaine, nous pouvons dire que, dans le premier cas, il fallait que les deux doctrines fussent identiques, car la vérité qui vient de Dieu ne peut-être qu'une, si cette provenance de ces principes n'est qu'humaine, sans nier qu'une même pensée puisse germer chez deux personnes différentes, il me semble plus probable d'admettre, eu égard à la nature si étendue, si élevée, si complexe d'un tel sujet qui s'applique à la conduite de la vie entière de l'homme sur la terre et surtout à ses rapports avec le créateur, il me semble, dis-je, presque impossible de ne pas croire que la seconde parole ne peut être que la reproduction de la première. Les circonstances et les faits connus sont-ils d'accord avec cette manière de voir? C'est ce que nous allons examiner.

L'Egypte est très-voisine de la Judée, Jésus a donc pu très-facilement y aller. De plus, la situation géographique de ce pays, limitrophe de l'Asie, a naturellement permis à l'Egypte d'avoir connaissance de la doctrine des Vedas ; car les instructions primitives et fondamentales données aux initiés par les prêtres Egyptiens, celles de ces instructions qui n'étaient pas défigurées pour les besoins intéressés de la propagande populaire, ont de grandes anologies avec les enseignements de l'Inde. Voilà pourquoi l'Egypte, dans l'antiquité, fut le foyer des croyances spiritualistes, foyer auquel vinrent s'échauffer et s'éclairer tant de philo-

sophes grecs, entre autres Platon et Pythagore, et d'où ils rapportèrent sur la divinité des idées bien plus épurées que celles que les superstitions de toute espèce avaient vulgarisées dans leur patrie.

Or, si l'on tient compte de l'esprit si réfléchi, si profondément penseur de Jésus, n'est-on pas porté à croire qu'à l'exemple de tous ces génies qui l'avaient précédé, il a été poussé comme eux vers les lieux où tout indiquait que se trouvaient des sources de grandes vérités, et qu'avant l'époque de sa prédication qui, on le sait, n'a commencé que fort tard, il a pu passer douze ou quinze années d'une vie dans laquelle tout fut précoce, à recevoir dans l'intimité secrète de quelques prêtres égyptiens des leçons de vraie philosophie puisées dans les textes non altérés, leçons qu'il n'aurait certainement pas trouvées dans les synagogues de la Judée dont à plusieurs reprises il a flagellé les membres avec tant de vigueur. Seulement, avec cette puissance de compréhension que possédait Jésus, il a pu facilement et mieux que tout autre, comme il nous le recommande dans une de ses paraboles, séparer le bon grain de l'ivraie, et rapporter en Judée la doctrine primitive bien épurée et si éminente du révélateur indien.

Vous remarquerez que je me borne à poser ici les deux hypothèses qu'on peut faire sur l'essence divine ou humaine de la doctrine, et que je ne cherche pas à résoudre ces questions. Ce pourra être l'objet d'un travail ultérieur. En ce moment je me contente de vous signaler, dans chaque cas, les circonstances qui me paraissent offrir le plus de probabilité pour rendre compréhensible, dans des conditions très-acceptables, selon moi, l'identité morale des deux révélations.

Après la mort de Jésus, les Apôtres chargés de répandre la bonne parole en tous lieux, se sont portés dans diverses directions et ont pu apprendre,

soit en Egypte, soit en Perse, soit ailleurs, s ils ne la savaient pas déjà, la légende de Kristna. Or ils n'ont pas dû tarder à comprendre que non-seulement ils ne venaient rien apprendre de plus que ce que les livres des Védas contenaient, mais qu'en outre ils resteraient certainement inférieurs vis-à-vis des peuples aux prêtres de l'Inde, si leur révélateur quoique appelé fils de Dieu, n'était qu'un homme, tandis que le révélateur indien était Dieu lui-même. Leur secte devenait donc subordonnée et à peu près impuissante, si leur maître n'était pas divinisé. On ne pouvait le faire descendre directement du ciel, puisqu'on savait qu'il était le fils de Marie, comme on savait dans l'Inde que Kristna était né de la vierge Devanaguy. Il n'y avait donc d'autre moyen de divinisation, dans un cas comme dans l'autre, que d'exclure l'intervention de l'homme dans l'acte procréateur et de la remplacer par l'incarnation divine opérée dans le sein d'une vierge. De sorte que si le désir, le besoin du merveilleux a été le promoteur dans l'Inde, la logique seule, mais malheureusement la logique du mensonge, a pu agir en Judée; et, eu égard à la situation telle que l'avait faite la naissance bien connue de Jésus dans le pays, on ne pouvait agir autrement. Voilà, je crois, tout le secret de cette copie exacte, de cette similitude parfaite entre ce qui concerne Kristna et ce qui concerne le Christ. Les principes de la doctrine étant les mêmes, il fallait que les moyens de séduire et de soumettre les hommes fussent aussi les mêmes, sous peine de se montrer inférieur dans le monde, et l'on sait combien l'esprit de secte est réfractaire à toute idée d'infériorité.

Et qu'on ne se recrie pas trop quand je dis ceci, car je pourrais invoquer des tendances encore plus fâcheuses pour corroborer ma pensée. Ne nous figurons pas les apôtres autrement que ce qu'ils

étaient en réalité. Or, ce qu'ils furent ce n'est pas moi qui le suppose, c'est l'Evangile qui le dit. Plusieurs, abstraction même faite de Thomas, ont souvent été incrédules, et Jésus le leur a mainte fois reproché. Souvent aussi ils se sont disputés entre eux sur leur supériorité relative; c'est à cette occasion que Jésus leur infligeant de sévères réprimandes leur a déclaré que, dans le véritable esprit de Dieu, les derniers seraient les premiers; l'un d'eux n'a-t-il pas, sous l'hypocrite apparence du baiser, trahi son maître pour quelques pièces d'argent? Lorsque Jésus annonça qu'il se rendait à Jérusalem, ses disciples, espérant qu'il y allait dans le but de se faire nommer roi des Juifs, s'occupaient déjà de se répartir les plus belles dignités, et Pierre, le chef des Apôtres, n'était pas celui qui montrait le moins d'ardeur. Aussi lorsque le maître déclara qu'il n'allait à Jérusalem que pour y souffrir et y mourir. « A Dieu ne plaise, « lui dit Pierre, en le prenant à part, tout cela ne « vous arrivera point. » Hélas! ne croyez point que c'est par commisération, par charité, que le disciple s'exprime ainsi. Voulez-vous connaître quel était dans ce moment le fond de la pensée de Pierre? Le maître va nous l'apprendre : « Jésus, « se retournant vers Pierre, lui dit : retirez-vous « de moi, Satan; vous m'êtes à scandale, parce « que vous n'avez point de goût pour les choses de « Dieu, mais pour les choses de la terre. » (Mathieu, ch. xvi, v. 22, 23. — Marc, ch. viii, v. 32, 33.) Doit-on s'étonner d'après cela qu'à quelques jours d'intervalle, Pierre toujours imbu de pensées égoïstes et terrestres, et quoiqu'il eut été bien averti, ait trois fois renié son maître. Or ce n'est pas calomnier ceux qui ont menti dans de si solennelles circonstances que de supposer qu'ils ont bien pu mentir encore lorsque le maître n'était plus là. Au reste mes paroles ne s'appuient pas sur

d'autre texte que celui de l'Ecriture, et chacun de vous est en mesure de conclure.

Je pourrais passer en revue d'autres faits de similitude entre ces deux vies de Kristna et de Jésus ; mais il suffit, je crois, de ce que je viens de dire sur la plus remarquable des coïncidences qu'on puisse signaler, pour vous donner l'intelligence de ce principe d'imitation que quelques-uns des premiers historiens chrétiens ont été entraînés à adopter et à suivre pour nous montrer un Christ qui ne le cédât en rien au Kristna de l'Inde. Je ne serais pas même éloigné de penser que le récit de l'adoration des mages ne soit qu'une petite satisfaction de vanité qu'ils se sont donnée, et même un essai de démonstration de supériorité qu'ils ont voulu faire luire aux yeux des peuples. Car ce ne sont pas des rois qui viennent adorer l'enfant ; ce sont des hommes de la caste sacerdotale, des mages, des prêtres, plus compétents que tous autres en matière religieuse, et de plus c'est de l'Orient qu'ils arrivent, de cet Orient qui a déjà reçu sa révélation, mais une révélation qui, par un hommage éclatant, vient s'humilier devant la parole nouvelle, avant même qu'elle ait été annoncée.

Au reste vous remarquerez que, sur quatre évangélistes, un seul, Mathieu parle de cette adoration ; quant à l'incarnation divine, Marc n'en dit rien. Jean dit que le Verbe s'est incarné, mais il est complétement muet sur la question de virginité.

En résumé l'imitation est non-seulement palpable, visible, mais nous voyons en outre comment les doctrines étant exactement les mêmes, elle est devenue nécessaire, forcée, inévitable. Nous voyons de plus que, des deux côtés, les moyens de divinisation ne pouvaient être qu'identiques, or comme cette imitation serait incompréhensible,

s'il n'y avait pas eu une personnalité à laquelle elle put s'appliquer, on voit que, loin de pouvoir être présentée comme une objection contre l'existence de Jésus, elle devient au contraire, quoiqu'il n'y eut pas d'imprimerie à cette époque, et par l'excès même, peut-on dire, de similitude, un argument à peu près irréfutable de cette existence.

Ce seraient donc d'autres motifs qu'il faudrait chercher pour être sérieusement fondé à nier la vie et la mort du révélateur chrétien. Or, la communication n'en donne pas et nous ne pouvons que les attendre.

Mais, d'un autre côté, parmi les preuves propres à nous convaincre de cette existence, il en est qui sont de nature historique et qu'un de nos collègues les plus autorisés en cette matière nous a développés dans la séance même où la négation s'est produite. Il vous a dit ce que l'historien Tacite, presque contemporain des apôtres puisqu'il vivait dans la seconde moitié du premier siècle, raconte de cette secte dont le nom dérive de celui du Christ, de ses nombreux martyrs, de ces corps enduits de matières inflammables éclairant la marche de l'empereur dans Rome. A ce témoignage de Tacite viennent s'ajouter ceux de Pline, qui fut son ami, et de Suétone; notre collègue a aussi appelé votre attention sur les catacombes où sont réunies tant de preuves visiblement commémoratives de cette foi qui ne reculait pas devant la mort, et à laquelle la mort au contraire n'a fait que donner une nouvelle vie. Enfin si le supplice de la croix n'a pas eu lieu, comment expliquerez-vous que l'humanité chrétienne tout entière soit allée chercher le plus ignominieux des emblèmes pour en faire le symbole vénéré de sa croyance, symbole qui n'aurait plus de signification à coup sûr, s'il n'y avait pas eu un crucifié. Vous comprenez que ce n'est pas une leçon détaillée d'histoire que je peux vous

donner ici; mais je devais indiquer les éléments où pourront puiser ceux qui seront désireux de la compléter.

Mais il y a encore une autre nature d'arguments que je ne saurais passer sous silence, car ils s'imposent et me dominent; ce sont ceux dont le souffle partant de la conscience, va chercher et trouver sa sanction dans la raison.

On a pu mettre en doute l'existence de Jésus; mais celle de la doctrine qu'on lui attribue, qu'elle soit de lui oui ou non, est indéniable, car elle est là sous nos yeux et nous pouvons tous les jours en lire et en méditer l'exposé. Il faut incontestablement qu'elle ait eu une origine. Or si l'on se refuse à croire qu'elle vient d'un seul, on devra admettre qu'elle vient de plusieurs; je ne vois pas d'autre hypothèse possible.

C'est en effet ce que dit la communication, et voici comment elle s'exprime à ce sujet :

« Il va sans dire que la religion juive ne pouvait
« peut-être pas être anéantie du coup, mais devait
« pourtant subir un rude choc de la doctrine toute
« de charité, de morale que des esprits, grands
« philosophes,inconnus de notre siècle, en mission
« bien certainement, devaient apporter sur notre
« globe, pour remplacer cette religion toute
« d'égoïsme, de personnalité et de lucre. »

Examinons donc la question à ce point de vue.

Le meilleur moyen de s'éclaircir sur la provenance probable de la doctrine, c'est d'étudier sa nature, et la marche des résultats produits. N'est-ce pas en sachant ce qu'est le fruit que nous saurons de quel arbre il peut provenir? Or la doctrine est une dans son ensemble, comme dans ses détails, d'un bout à l'autre elle est morale pure, excellente; elle professe des principes complétement inconnus aux hommes vivant à l'époque et dans le pays où elle est venue à jour, en contradiction formelle avec

leurs croyances, leurs sentiments et leurs codes; d'où l'on serait autorisé à penser que les philosophes qui l'ont conçue, dit-on, n'étaient pas de race juive. Mais, d'un autre côté, dans les récits qui en ont été faits, il y a une telle multiplicité de circonstances ayant trait à la géographie locale, à l'organisation des pouvoirs dans le pays, à ses mœurs, ses dogmes religieux, ses hiérarchies sacerdotales, ses institutions en un mot, qu'il semble bien difficile d'admettre que les hommes qui ont apporté cette doctrine fussent des étrangers. Mais s'ils sont réellement indigènes, plus ils auront été nombreux, plus difficilement on s'expliquera que, tandis que la doctrine est devenue la règle des autres nations c'est précisément le peuple par lequel elle a été constituée, chez lequel elle a été prêchée, qui s'est refusé et continue de se refuser à en admettre les principes. Au point de vue de la question qui nous occupe, je comprendrais la résistance du peuple juif s'appuyant sur le motif que les signes de la venue d'un Messie étaient nuls. Mais donner pour raison que celui qu'on a prétendu l'être ne l'était pas, n'est-ce pas reconnaître en fait l'existence de Jésus; nouveau témoignage qui vient s'ajouter aux précédents. Enfin, n'est-il pas bien singulier que pas un seul nom des philosophes qui auraient fait partie de cette réunion de réformateurs, que pas un seul des détails qui concernent leur action commune ne soient parvenus jusqu'à nous, et que, dans la tradition, cette multiplicité d'existences se soit fondue en une seule. Vous voyez que s'il est facile de mettre en avant une assertion, il ne l'est pas autant à beaucoup près d'échapper au reproche qu'on a pu se tromper. Malheureusement, dans ce monde, ce ne sont pas les assertions, ce sont les pourquoi justificatifs qui nons manquent.

Envisageant maintenant la question au point de

vue général humanitaire, comment voudrait-on que des hommes qui ont nécessairement entre eux des vues, des idées, des sentiments, des passions différentes aient pu s'entendre pour produire l'unité dans la morale, dans la sagesse, dans la perfection; comment ces hommes, dépouillant subitement leurs anciennes pensées, leurs croyances, leurs préjugés, leurs intérêts, aient pu établir le code moral, sans tache et non révisable, dans ses grands principes, de l'humanité ; voilà, selon moi, où serait le phénomène qu'il faudrait regarder comme irréalisable. Certes, les disciples immédiats de Jésus ne formaient pas une réunion nombreuse, cependant, et quoique instruits et éclairés par la parole du Maître, échos fidèles des divergences qui de tout temps ont existé dans l'humanité, quelques-uns par moments ont été incrédules, d'autres ont été ambitieux, un autre a renié, un autre enfin a trahi. Ainsi à la source même l'accord n'a pu exister.

Dira-t-on maintenant que dans cette réunion d'un certain nombre de personnes, sous l'influence d'inspirations identiques dont d'ailleurs on n'indique pas l'origine, tous se sont trouvés avoir mêmes vues, mêmes idées, mêmes sentiments; je ne vois trop en vérité ce qu'on pourrait y gagner. Car ne serait-ce pas, sous une autre forme, réaliser cette unité de moyens et de but que réclame si impérieusement la nature de la doctrine. Seulement on avouera qu'il est bien difficile de s'expliquer comment on serait assez libéral pour accorder ce privilége d'unité à dix, vingt, trente personnes à la fois sur le même sujet, alors qu'on s'acharne obstinément à refuser l'unité à un seul. A-t-on oublié les controverses de toute sorte qui, pendant plusieurs siècles après la mort de Jésus, n'ont cessé d'agiter les chrétiens. Croyez-moi, évitons d'être savants et supérieurs à ce point, ne forçons point

notre talent ; ce ne sera jamais être rebelle à la raison que de supposer qu'elle doit préférer la plus simple au plus compliqué ; car, plus nous étudions, plus nous acquérons la conviction que la voie la plus simple est toujours celle que Dieu a aimé à suivre.

En résumé :

Parce que l'argument tiré de ce qu'on ne saurait admettre que le même nom et les mêmes faits qui se rapportent à une personne aient pu avec une complète similitude appartenir à une autre, parce que, dis-je, cet argument peut ne porter que sur des attributions faites à tort à certaines personnalités et non sur l'existence de ces personnalités mêmes ;

Parce qu'en effet cette similitude peut s'expliquer par la tendance très-naturelle à l'humanité d'attribuer les mêmes dénominations et les mêmes circonstances aux hommes qui ont eu des missions et des caractères semblables et que dès lors elle n'infirme pas forcément la possibilité de l'existence de Jésus ;

Parce qu'au point de vue de l'histoire il existe des récits, presque contemporains des Apôtres, confirmatifs de cette existence, qu'il en est de même au point de vue des monuments de cette époque qui sont conservés dans Rome ;

Parce que, sans le fait du crucifiement, on ne saurait s'expliquer que la société chrétienne tout entière eut pris la croix pour symbole de ses croyances ;

Parce que l'examen approfondi de la doctrine, en ce qui concerne sa haute moralité, son unité, sa propagation, ses différences avec la loi juive, ne permettent pas à la raison de croire que, dans ces circonstances, elle a pu être l'œuvre d'une réunion d'hommes vivant à cette époque et venus du dedans ou du dehors ;

Parce qu'enfin au point de vue de l'humanité, qui possède la doctrine et à qui on ne peut l'enlever, quoiqu'il arrive, je ne vois aucun motif, aucun but, aucune utilité à nier l'existence de celui qui en est considéré comme l'auteur ;

Je conclus que la négation émise à ce sujet n'est appuyée sur aucun fondement solide, qu'au contraire tout porte à croire qu'elle n'est qu'une erreur, et qu'au point de vue de l'histoire comme à celui de la raison, nous sommes autorisés à considérer l'existence de Jésus comme certaine.

Il serait injuste de clore cette discussion pendant laquelle nous avons eu de nombreuses occasions de signaler l'insuffisance intellectuelle de l'Esprit communicateur, sans louer ce qu'il y a chez lui de bonnes qualités et surtout l'absence de tout orgueil, ce qui, à mes yeux, rachète bien des faiblesses.

Voici comment il s'exprime en terminant :

« Ceci n'est que m'on opinion que vous pouvez « et devez discuter. Nous, Esprits, prenons une « part active à vos travaux qui souvent sont pour « nous d'une grande utilité. »

On ne peut affirmer avec plus de modestie cette solidarité universelle qui lie entre elles toutes les pensées ; on ne peut mieux signaler leurs actions et réactions réciproques se propageant d'un monde à l'autre.

Il pourra vous sembler que la question que je viens de traiter, tout en ayant un incontestable intérêt spécial, n'a aucun rapport avec notre doctrine. Ce serait là une erreur : cette doctrine a au contraire avec le sujet traité des points de contact très-nombreux se rattachant surtout à cette grande figure de Jésus que le sujet en question met en relief et qui de son côté le domine. Pour ne pas interrompre le cours de la discussion, et vous permettre d'en bien saisir l'enchaînement, j'ai dû m'efforcer d'élaguer successivement les impor-

tants épisodes qui se présentaient en grande abondance dans mon discours. Quand le moment sera venu d'y revenir, j'espère vous montrer que nos croyances, qu'on voudrait faire passer pour irréligieuses, trouvent au contraire les plus remarquables, les plus complètes affirmations dans la parole, les actes, la vie de Jésus. Et, si je crois utile de constater ces nombreux et très-intimes rapports qui existent entre ce qu'a dit et fait le Christ et ce que nous croyons, c'est que non-seulement ce sera rétablir la vérité qu'on voudrait dénaturer, ce sera encore combattre des scrupules qui datent de trop loin pour qu'ils puissent disparaître sans lutte, ce sera enfin faire rentrer en possession d'elles-mêmes des consciences dans lesquelles de coupables manœuvres n'ont que trop jeté de mensongères terreurs.

Mais c'est là un sujet qui par son importance et sa spécialité même mérite d'être traité séparément et dont l'exposé sera l'objet d'un livre destiné à faire suite à la présente publication.

SEPTIÈME ENTRETIEN

ÉTUDES SUR LES COMMUNICATIONS RELATIVES A L'ÉTAT CONSTITUTIF GÉNÉRAL DES ESPRITS.

MESDAMES, MESSIEURS,

Parmi les questions dont s'occupe la science spirite, il y en a peu qui présentent plus de difficultés à nos conceptions que celles qui se rattachent à cette substance, appelée Périsprit, et qui, suivant nos croyances, sert d'enveloppe au principe intelligent, à l'âme. En ce qui me concerne, je considère ce sujet comme un des plus dignes de notre attention, comme un de ceux dont nous devons le plus sérieusement nous occuper, sur lequel il importe le plus d'insister dans nos communications avec les êtres extra-mondains, surtout lorsque nous avons des motifs de croire que les révélations qui nous sont faites viennent d'esprits éclairés, instruits, réellement supérieurs. Car, en dehors de ces conditions, plus les sujets mis à l'étude revêtent d'importance, plus nous sommes exposées à n'avoir que des renseignements aussi obscurs qu'inexacts.

Les observations que nous présentons ici doivent paraître d'autant plus fondées que la question du périsprit est très-sommairement traitée dans l'ouvrage d'Allan Kardec. Il n'y est question que de son existence, de sa substance fluidique subissant des modifications obligées quand on passe d'un monde à un autre, mais il n'est rien dit de celles

de ses propriétés qu'il nous importerait le plus de connaître, savoir : la nature et la dynamique de ses fonctions, soit par rapport à l'âme, soit par rapport au corps.

Ayant eu occasion, dans un groupe particulier, de faire une tentative de ce genre, je posai des questions et reçus des réponses. Je ferai connaître dans l'entretien suivant les unes et les autres ; et l'on verra, par la discussion qui les accompagne, dans quelles erreurs nous pourrions tomber, si, comme on le fait que trop souvent, nous accordions une confiance trop absolue aux affirmations d'outre-tombe. Sachons bien que Dieu seul possède le privilége de l'infaillibilité. En dehors de lui, cette science n'appartient pas plus aux Papes qu'aux Esprits,même parmi les meilleurs d'entr'eux. Sans doute ceux de cette dernière catégorie sont intellectuellement et moralement plus avancés que nous, et ils peuvent ainsi nous être d'un grand secours ; mais, comme ils ne savent pas tout, ils sont susceptibles de tomber dans l'erreur et de nous y introduire nous-mêmes ; c'est à nous d'aviser.

Heureusement, plus les esprits sont supérieurs, moins ils sont affirmatifs lorsqu'ils ignorent ; ils ne craignent pas de pratiquer l'abstention, et ils ne font aucune difficulté de reconnaître leur impuissance, soit qu'elle provienne d'eux-mêmes, soit qu'elle doivent être attribuée à cette infériorité de la nature terrestre qui, imposant des limites à notre faculté de concevoir, en impose également à la possibilité qu'ils ont de donner des explications complètes. On trouve maints exemples de ce que nous disons ici dans le livre des Esprits, et c'est précisément parce que ce livre ne craint pas, en s'adressant à nous, de nous faire bien sentir qu'il y a des bornes à notre science d'ici-bas que je le considère comme réellement inspiré pour l'usage de la créa-

ture humaine, comme utilement approprié au faible contingent de ses facultés perceptives.

Mais avant d'entrer dans les détails de la communication dont je viens de parler et d'en apprécier la valeur, il est nécessaire de bien préciser l'état actuel de nos connaissances sur l'état constitutif général des Esprits, nous bornant à ce qu'elles ont de fondamental aujourd'hui, et laissant aux études de l'avenir le soin de les éclairer et de les développer. C'est ce dont je vais m'occuper dans le présent entretien.

Sans être dogmatique, et je me sers à dessein de ce mot parce qu'il m'a été adressé a titre de reproche dans la communication dont je me propose de vous rendre compte, sans être dogmatique, dis-je, il doit être parfaitement permis, ce me semble, de s'appuyer sur un livre qui n'est pas à coup sûr le dernier mot de nos croyances en spiritisme, tous ceux qui admettent le progrès sont d'accord sur ce point, mais qui se présente certainement à nous, par le nombre et l'importance des enseignements qu'il renferme, et pour notre époque, car bien imprudent serait celui qui ne saurait pas faire la part du temps, qui se présente, dis-je, comme la codification la plus acceptable de l'état actuel de nos croyances. Vouloir se passer du livre des Esprits, ne serait-ce pas se priver bénévolement du bénéfice d'une expérience longuement, consciencieusement acquise et de plus en plus acceptée par les savants, par les penseurs les plus sérieux. Ne vouloir aller que de soi-même et par soi seul serait certainement s'affranchir du travers d'être dogmatique au point de vue de ce qu'ont enseigné les autres ; mais ne serait-ce pas, en des sujets encore si peu connus, s'exposer au reproche autrement grave de n'afficher que de très-orgueilleuses prétentions et une suprême intolérance pour ce qui touche à la supériorité qu'on attache à ses propres idées. Qu'aucun de nous

ne se croie omnipotent, et seul apte à comprendre et à révéler au monde les grandes vérités, les grands principes qui le dirigent. Profitons des travaux du passé, ajoutons-y ceux du présent, et laissons à l'avenir le soin d'achever l'œuvre. Chaque pierre apportée à l'édifice a son prix, que ce soit celle de la base, celle du milieu, ou celle du couronnement. Aucune n'est l'édifice tout entier ; chacune, au même titre, est une partie méritoire de l'œuvre. Celui-là seul sera plus grand que les autres qui aura apporté à la construction deux pierres au lieu d'une. Lorsque la fondation existe et qu'elle a été reconnue solide, lorsque le plan paraît conçu de manière à satisfaire aux convenances les plus essentielles, les efforts de chacun doivent s'appliquer à poursuivre l'exécution de ce plan dans son ensemble, sans se départir toutefois de cette sollicitude qui s'évertue à faire marcher de pair et la solidité dans le moment présent, et les améliorations que le temps et la réflexion apportent avec eux. Mais aller sans aucune idée de combinaisons préalables, sans convergences dans les vues, sans la prévision d'un but à atteindre, sans la conception des proportionnalités harmoniques nécessaires, et sous la seule inspiration d'un caprice présomptueux ou fortuit, aller, dis-je, jeter sur le sable et aux incertitudes du hasard des matériaux dont on n'a pas suffisamment combiné d'avance les agencements respectifs et qui pourraient avoir leur utilité ailleurs, c'est donner un double témoignage de stérilité et d'orgueil.

Après ces réflexions qui nous sont surtout inspirées par un ardent désir de voir enfin se réaliser, dans un même champ de travail, la communauté, la solidarité de tous les efforts, abordons les développements que nous avons promis.

D'après les idées généralement admises, ce que nous appelons un Esprit est une dualité.

Cette dualité se compose : Premièrement, d'un être spirituel susceptible de produire des manifestations intelligentes et des effets physiques ; susceptible aussi réciproquement de subir l'influence de pensées et d'actes dont la source lui est étrangère et de nous en donner conscience. A cet élément spirituel, considéré intrinséquement, nous réservons, pour éviter toute confusion, le mot âme, et plus explicitement, puisque, par rapport à nous, cet être agit comme cause, soit directement, soit par voie de répercussion, nous lui attribuerons la dénomination de force animique.

Secondement, d'une enveloppe entourant l'âme, matérielle, fluidique, généralement imperceptible à nos sens, mais que, dans certains cas, il est permis à la force animique de concréter de manière à la rendre visible et même tangible. Cette enveloppe est appelée Périsprit. Ces propriétés du périsprit d'être visible et tangible ont été constatées en fait dans quelques circonstances, mais les lois suivant lesquelles elles se produisent et se manifestent ne nous sont pas connues. C'est là un vaste champ d'études.

Comment l'esprit humain a-t-il été conduit à croire en cette dualité ?

Parce que d'abord, ayant la conscience que des effets se produisent en nous, et qu'ayant reconnu qu'aucune des forces terrestres n'est susceptible de donner naissance à ceux de ces effets qui sont du domaine de l'intelligence, il a bien fallu admettre qu'il y a dans chacun de nous un principe moteur autre que ceux dits terrestres, et c'est ce principe d'activité, en qui résident les facultés intelligentes, que nous nommons force animique.

Quant à l'enveloppe appelée périsprit, comme nous ne pouvons ici bas avoir l'idée d'une force produisant des effets, si elle est dépourvue de toute

attache matérielle, il a fallu encore, pour mettre nos idées en conformité avec tout ce qui se passe dans le monde créé, pour nous montrer en accord avec ses lois constitutives et générales, pour ne pas nous jeter dans le vague et les hypothèses de conceptions variables à l'infini lorsqu'elles se rapportent à des choses qui ne sont conformes à rien de ce qui existe, il a bien fallu, dis-je, analogiquement du moins, mettre en contact avec la force animique l'élément matériel, et, parce que celui-ci est imperceptible à nos sens, nous n'avons pu que lui attribuer une essence gazeuse, fluidique, éminemment subtile.

Certainement, en réfléchissant à tout ce que la science nous a appris des forces, de leur mode d'action, de leurs effets, les conceptions sur lesquelles nous venons de nous expliquer sont éminemment rationnelles en principe. Elles sont une exacte application à l'homme des lois mêmes du monde créé telles qu'elles nous sont connues, et à cet égard elles revêtent incontestablement une certaine autorité; on ne saurait les ranger dans la catégorie des hypothèses gratuites. Mais, il faut le dire, en dehors de ce principe de rationnalité, et en ce qui concerne les détails, presque tout est encore à étudier. Cette étude sera l'œuvre du spiritisme, et j'ai la confiance qu'elle deviendra productive, lorsque nous nous résoudrons à interroger notre doctrine avec intelligence et sincérité, sans parti pris, sans orgueil, avec une complète absence d'intérêt personnel.

Au reste, lorsque nous nous serons expliqué et sur l'élément spirituel et sur son enveloppe, nous présenterons au lecteur quelques observations qui, par leur spécialité, nous paraissent propres à confirmer et à étendre ses convictions sur les nécessités de l'existence du fluide périsprital.

Reprenant maintenant la discussion, la pre-

mière question que nous aurions à traiter est celle qui consisterait à savoir quelle est l'essence du principe spirituel, de la force animique; mais sur ce point nous devons faire l'aveu de notre ignorence, et je ne crois pas qu'en ce qui concerne les essences de cet ordre, les hommes sachent quoique ce soit, même au sujet de toute autre force quelle qu'elle puisse être. Les esprits eux-mêmes, interrogés sur la question de savoir si la force intelligente, la force animique, est ou n'est pas matérielle, sont obligés de nous laisser dans les indéterminations d'une *explication incomplète* :

« Comment, disent-ils, peut-on définir une chose « quand on manque de termes de comparaison, et « avec un langage insuffisant. »

Pour moi, cette première partie de la réponse équivaut à dire que nous avons affaire ici à une cause première, et par conséquent indéfinissable. Car si nous avions à nous exprimer nous-mêmes sur une de ces sortes de causes, que nous serait-il possible de dire, sinon que nous manquons de termes de comparaison qui nous permettent de saisir même la plus petite analogie entre ce que nous cherchons à faire connaître et quoique ce soit de ce qui nous est connu, et que nous ne saurions trouver dans notre langage d'expressions s'appliquant à des choses qui, n'ayant jamais affecté nos sens, n'ayant jamais pu subir l'analyse de notre pensée, ont nécessairement dû rester innommées. L'esprit révélateur est donc bien dans le vrai en confessant son impuissance, dû moins en regard de nos faibles capacités humaines, car peut-être, vis-à-vis d'autres Esprits avancés comme lui, pourrait-il être plus explicite.

Le reste de la réponse ne peut que nous confirmer dans cette manière de voir :

« Immatériel, continue l'Esprit, n'est pas le « mot. Incorporel serait plus exact. Car tu dois

« bien comprendre que l'Esprit étant une créa-
« tion, doit être quelque chose ; c'est une matière
« quintessenciée, mais sans analogue pour vous
« et si éthérée qu'elle ne peut jamais tomber sous
« vos sens. »

Présentons quelques observations sur cette dernière partie de la réponse.

Nous voyons qu'à un point de vue absolu, très-absolu même, nous devons accepter l'idée que la force animique n'est pas immatérielle ; mais à un point de vue relatif, au point de vue de nos matières terrestres nous pouvons dire qu'elle est immatérielle, puisqu'elle ne ressemble à aucune d'elles, que, dans tout ce que nous connaissons de la création, elle est sans analogue pour nous, qu'elle ne peut jamais tomber sous nos sens. Aussi remarquez combien l'Esprit est conséquent avec lui-même, malgré toutes les difficultés de sa situation vis-à-vis de nous, malgré les délicates nuances qui distinguent les termes du langage les uns des autres, lorsqu'il nous dit : « immatériel n'est pas « le mot, incorporel serait plus exact. » Or, pouvons-nous concevoir ici-bas une matière qui n'aurait pas de corps, une matière qui par conséquent n'aurait pas de forme ? Non, ce sont là des conceptions qui nous sont interdites ; et cela par l'irréfutable motif qu'elles sont complétement étrangères aux propriétés des créations qui nous entourent, dans lesquelles nous vivons, par lesquelles seules nous sentons et nous pensons. C'est donc en présence de tout autre chose que notre pensée soucieuse et interrogatrice se trouve ici, et rien de ce qui nous est connu ne peut contribuer à nous donner la plus petite intuition de ce qu'est l'essence animique.

Ne négligeons pas de remarquer à ce sujet combien, lorsque ce sont des Esprits supérieurs qui nous parlent, il y a de rationalité dans les instruc-

tions qu'ils nous communiquent, combien elles sont absentes de contradictions, même alors que l'infériorité de l'entendement humain leur impose l'obligation de rester indéterminées; combien, même dans ce cas, elles sont susceptibles de nous donner d'utiles renseignements, sinon complets, du moins très-instructifs dans ce qu'ils ont de partiel, combien enfin elles peuvent nous ouvrir de nouveaux aperçus.

Permettez-moi de développer cette pensée.

Je vous ai déjà fait remarquer que la communication du livre des Esprits, relative aux propriétés de la matière, nous apprend que, indépendamment de la matière qui nous entoure, qui forme le domaine purement terrestre, et qui est pesante, il existe une autre espèce de matière fluidique, qui au lieu de rester confinée dans notre globe est universellement répandue dans tous les espaces, qui probablement, par les aggrégations diverses de ses atômes est la composante générale de toutes nos matières terrestres et qui a pour caractère essentiellement distinctif de celle-ci de ne pas peser quand elle est dans son état naturel et libre. Eh bien! la communication actuelle, au milieu de tout ce qu'elle a d'indécis, nous enseigne qu'il existe dans la création une troisième espèce de matière, tout-à-fait distincte des deux précédentes, puisque, non-seulement elle n'a pas de poids, mais qu'en outre elle n'est pas susceptible de prendre un corps, de revêtir une forme. C'est celle-ci qui constitue l'essence de l'âme, de la force animique.

Certes, nous ne pouvons nous faire une idée de cette essence, et elle ne saurait prendre place dans nos conceptions en ce qui concerne sa constitution propre. A cet égard nous ne savons rien.

Mais il n'en est pas de même des nécessités rationnelles de son existence, quelqu'inaccessible que soit cette existence, au point de vue de sa figu-

ration, à la perceptibilité humaine. Il n'en est pas de même non plus des remarquables concordances qui existent entre l'un des caractères essentiels des effets intelligents et celui non moins essentiel que les esprits attribuent à la cause qui leur donne naissance. Il n'en est pas de même enfin des enchaînements logiques qui rattachent le signalement de la force animique, tel qu'il est donné par la communication, soit avec le grand principe du maintien perpétuel des individualités, soit avec celui non moins important de leur similaire constitution à l'origine.

C'est-à-dire que, si les esprits sont dans l'impuissance de nous faire connaître tous les inconnus de la cause, ils nous en disent assez pour nous faire apprécier la parfaite harmonie qui existe entre le peu qu'il leur est permis de nous apprendre d'elle, et l'ensemble des effets divers dans lesquels elle intervient. Ils ne révèlent pas tout, mais tout ce qu'ils affirment est d'ordre essentiellement logique par rapport à la constitution des choses créées.

Elucidons par quelques détails explicatifs ce qu'à un premier aperçu on pourrait trouver d'un peu abstrait dans cet exposé.

Nous avons déjà dit, dans ce qui précède, qu'aucune des forces terrestres ne pouvant créer des effets intelligents, nous avons été conduits à attribuer la manifestation de ces effets à un principe complétement différent de tout ce qui nous est connu. Or l'esprit ne vient-il pas remaquablement confirmer cette appréciation de notre conscience en nous disant que ce principe est constitué par une matière spéciale qui ne saurait avoir ni forme, ni corps, et qui, par cela même, est essentiellement distincte de tout ce qui nous est connu ici-bas.

D'un autre côté, ce principe animique, dépourvu de forme et de corps, n'est-il pas aussi en parfait

accord avec le caractère des effets intelligents dont il est le producteur, avec la pensée, qui à son tour ne peut être conçue par nous comme susceptible d'être représentée par une forme corporelle propre; qui, dans l'usage habituel de la vie, n'a d'autres moyens de se manifester qu'à l'aide de signes conventionnels, seuls aptes à nous faire percevoir les phases successives de son développement, soit par la parole, soit par les gestes, soit par l'écriture; qui enfin, au point de vue de son ensemble, de son résumé synthétique, ne saurait nous être révélée que par les images également conventionnelles de l'allégorie.

Remarquons combien ce qui vient d'être exposé se montre d'accord avec les idées qne nous avons de la persistance indéfinie de nos individualités. Car admettre que la matière animique possède une forme à un moment quelconque, ne serait-ce pas insinuer que, comme le font toutes nos matières terrestres, elle pourraient en changer sous l'influence des causes diverses susceptibles d'agir sur elle, et dès lors le cachet de l'individualité ne disparaîtrait-il pas? Et puis, attribuer des formes à la matière animique, n'est-ce pas, pour ainsi dire, nous permettre de croire que ces formes ont pu, dans le temps être, dissemblables pour les diverses individualités; et ne serait-ce pas nous rendre bien difficile la conception qu'à l'origine même de chaque être humain elles ont dû toujours avoir le même type, la même valeur de création? Or il n'y a pas, ce me semble, de condition à remplir plus essentielle que celle-là, car, si elle n'existait pas, nous serions grandement autorisés à douter de la sagesse du souverain maître et de sa justice.

Je sais bien que les ergoteurs obstinés pourront me dire que sans déroger à cette justice, Dieu aurait pu donner à chaque âme la même forme. C'est un moyen, j'en conviens, mais avouons que, s'il

dénote bien cette scolastique d'arguties professée par les hommes qui, ne sachant et ne réfléchissant qu'à demi, sont fort enclins, par cela même, à s'imaginer qu'ils ne peuvent jamais avoir tort, avouons, dis-je, que ce moyen semble bien peu digne de la féconde simplicité de la science de Dieu. Là où la distinction de la forme n'est nullement nécessaire, Dieu, qui ne se complaît pas à courir après les superfétations, se contente très-modestement de ne pas créer de forme. C'est à coup sûr moins compliqué en principe, et ce ne l'est pas moins dans les conséquences. Car créer une forme qui ne peut être utile qu'à la condition de rester immuable pour tous, c'est évidemment introduire un rouage de plus dans la création, puisqu'il faudra faire intervenir les mesures nécessaires pour que cette forme ne varie jamais. O hommes, vous pourrez vous énorgueillir dans la contemplation de vos conceptions compliquées, vous n'approcherez jamais de la sublime naïveté qui caractérise les œuvres de Dieu. Si vous voulez devenir vraiment grands, et surtout vraiment dignes sur cette terre et dans les cieux, soyez simples dans vos conceptions, simples aussi dans vos moralités; et c'est là le vrai sens de la parole du Christ.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure qu'au point de vue de nos matières terrestres, l'essence de l'âme n'ayant rien de commun avec elles, nous sommes autorisés à dire que cette essence est relativement immatérielle; quant au point de vue absolu de ce qui concerne l'état consécutif général de la création, la force animique est matérielle, mais d'une essence spéciale, différente de toute autre, n'ayant ni pesanteur, ni rien de ce qui constitue le corps et la forme, jouissant en tout temps, en tout lieu d'une complète immuabilité. De sorte qu'il ne saurait nous être permis dans nos raisonnements de lui faire applica-

tion d'aucune des propriétés appartenant, soit à la matière terrestre, soit à la matière éthérée universelle; car celle-ci, quoique non pesante, peut prendre un corps et des formes, tandis qu'il est à tout jamais interdit à nos sens d'être directement affectés par l'essence de la force animique.

Mais à quoi bon pourront dire les critiques, trop bien pourvus en présomption de ce qui leur manque en science, à quoi bon cette sorte de matérialité qui n'a rien de commun avec les autres, et qui, par son absence de toutes propriétés à nous connues, semble se poser devant l'humanité comme un mystérieux arcane? Oui, j'en conviens, comme cause c'est un arcane, et il y en a bien d'autres. Est-ce que Dieu, que vous ne repoussez pas sans doute, n'est pas exactement dans le même cas? Mais, considéré dans ses effets, cet arcane de la force animique a bien certainement droit à nos égards, puisqu'il est le producteur de la plus belle œuvre de la création terrestre, la pensée, qu'elle seule est apte à produire; et que, sans sa matérialité spéciale qui doit bien être quelque chose à tout prendre, nous serions obligés de dire que la pensée vient de rien, ce que les matérialistes eux-mêmes n'ont pas osé affirmer. En présence des œuvres de la création, je suis certainement disposé à admettre la légitimité de tous les étonnements; mais pourquoi fermerait-on obstinément les yeux devant la sagesse de leur conception intrinsèque, devant l'éclat de leurs harmonies relatives.

Quant au second élément, le périsprit, qui, avec le précédent, forme la dualité de l'Esprit, nous pourrons être plus bref; parce que, d'une part, sa conception matérielle, que nous pouvons représenter comme une forme gazeuse, est plus simple, parce que, d'autre part, ce qui le concerne est plus accessible à l'expérimentation.

Nous avons déjà fait comprendre la nécessité de cet élément en disant que, analogiquement à ce qui a lieu pour toutes les forces connues, qui ne peuvent produire d'effets tant qu'elles restent isolées de toute attache matérielle, le périsprit est l'élément fluidique matériel qui, mis en rapport avec la force animique, sert à rendre manifestes les effets de celle-ci, et à lui transmettre les impressions du dehors qu'elle a intérêt à connaître.

C'est parce que le périsprit, en général, n'affecte pas nos sens que nous devons lui attribuer l'essence fluidique. Mais cette essence, au dire des Esprits, quoique très-subtile pour nous, est encore fort grossière pour eux, ce qui nous conduit à admettre qu'elle est d'une nature beaucoup plus dense que celle de la matière animique.

Cette conclusion est d'ailleurs confirmée par le fait que, dans certaines circonstances, le périsprit peut devenir visible et tangible, c'est-à-dire qu'il peut prendre un corps et une forme, faculté interdite à la matière constitutive de la force animique.

Enfin, puisque, d'après les enseignements du livre des Esprits, cette enveloppe matérielle gazeuse est puisée dans le fluide universel, il résulte de cette première indication combinée, ainsi que je l'expliquerai plus tard, avec une importante série de considérations sur les propriétés du fluide périsprital lorsqu'il est mis en action, soit par la force animique, soit par les agents extérieurs, il résulte, dis-je, de l'ensemble de ces aperçus que tout nous porte à croire que le fluide périsprital n'est autre chose que l'éther lui-même constitué suivant chaque être et suivant chaque monde à divers degrés de densité.

En résumé, l'existence du périsprit est nécessaire, indispensable au point de vue rationnel, parce qu'il nous est impossible d'avoir conscience d'un effet quel qu'il soit provenant d'une force, s'il

n'existe pas, entre cette force et l'appareil destiné à en recevoir les effets, un intermédiaire matériel. Cette règle étant sans exception pour toutes les forces qui nous sont connues, tout concourt à nous la désigner comme une loi naturelle, à nous déterminer à en faire l'application à la force animique, et par suite à donner à celle-ci une enveloppe matérielle.

Ajoutons que lorsqu'on cherche à se rendre compte des phénomènes de la vie, au point de vue du caractère si remarquable de leur continuelle diversité, on est de plus en plus confirmé dans cette idée que, sur la scène où ils se développent, comprise entre les deux fixités représentées par l'âme dont l'essence ne change jamais et par le corps qui ne se modifie sensiblement qu'avec le temps, que, entre ces deux limites qu'on peut considérer comme constantes et où viennent cependant se succéder des actions et des rapports incessamment diversifiés, on est, dis-je, confirmé dans cette idée qu'il faut bien qu'il y ait de l'une à l'autre quelque chose de variable à chaque instant; sans quoi, tout étant constant, la vie ne pourrait être que l'image de l'éternelle monotonie, et ne se distinguerait plus de l'improductif immobilisme de la matière brute. Voilà pourquoi, entre le corps et l'âme, se trouve une substance qui doit être gazeuse puisque nous ne la voyons pas, éminemment mobile, susceptible de vibrer suivant les rhythmes les plus variés, véritable télégraphe électrique, conducteur, et des volontés qu'il plaît à l'âme d'envoyer au corps, et des avis qu'il est nécessaire que le corps fasse parvenir à l'âme. C'est là le rôle du périsprit. Avec ce rouage, nous comprenons qu'il y aura des explications, et beaucoup d'explications possibles; sans lui, ce n'est plus que la confusion qui règne en souveraine dans notre pensée.

Disons enfin que l'expérimentation vient à son tour nous donner un contingent de preuves peu nombreux encore, il est vrai, mais aussi imposant par la nature supérieure des phénomènes qu'elle a mis à jour que par l'autorité des personnes auxquelles ils ont été révélés et dont l'illustration et l'honnêteté sont le meilleur garant de la réalité des faits.

Lorsqu'en effet il est avéré que, dans certaines circonstances, le périsprit a été rendu visible et tangible, les plus simples rudiments de la sagesse nous font un devoir d'observer tout au moins un peu de circonspection. Se refuser à suivre une voie si raisonnable, se serait volontairement se ranger dans la catégorie de ceux auxquels le Christ a reproché d'avoir des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre; de ceux qui vont plus loin encore, poussant le parti pris jusqu'à déclarer que, même alors qu'ils auraient perçu par les yeux et par les oreilles, ils sauraient conserver assez de bon sens pour affirmer qu'ils n'ont ni vu, ni entendu. C'est ainsi que ces modernes Icare prétendent s'élever jusqu'aux régions que Dieu a réservées aux grands génies de la terre.

Tel est l'exposé de nos connaissances les plus probablement vraies, les plus acceptables quant à présent sur l'état consécutif général des Esprits; toutefois, quelque solides que soient les bases sur lesquelles elles s'appuient, nous ne pouvons considérer ces premières acquisitions que comme le prodrome d'une science encore à l'état naissant, peu productive aujourd'hui, mais qui, étendue et complétée par de sérieuses études, nous permettra d'inscrire de nouvelles pages sur le grand-livre des révélations.

HUITIÈME ENTRETIEN

ANALYSE D'UNE COMMUNICATION SUR LE FLUIDE PÉRISPRITAL.

Mesdames, Messieurs,

C'est sur la question de savoir si le périsprit est constitué par la matière éthérée que j'ai entrepris d'obtenir une communication. J'aurais vivement désiré qu'elle fut sérieuse; et, si elle l'avait été en effet, j'aurais essayé de la conduire aussi loin que possible. Malheureusement, dès le début, je pus m'apercevoir qu'il n'en serait pas ainsi, et, plus les réponses se succédaient, plus je fus confirmé dans la pensée que mes appréhensions étaient parfaitement fondées.

J'avais affaire à un individu du type des faux-savants, type admirablement dépeint par Allan Kardec et dont il ne peut être qu'utile de reproduire ici les appréciations :

« *Esprits faux-savants*. — Leurs connaissances « sont quelquefois assez étendues; mais ils croient « savoir plus qu'ils ne savent en réalité. Ayant « accompli quelques progrès à divers points de « vue, leur langage a un caractère sérieux qui peut « donner le change sur leurs capacités et leurs lu- « mières; mais ce n'est le plus souvent qu'un re- « flet des préjugés et des idées systématiques de la « vie terrestre; c'est un mélange de quelques vé- « rités à côté des erreurs les plus absurdes, au mi- « lieu desquelles percent la présomption, l'orgueil

« la jalousie et l'entêtement dont ils n'ont pu se « dépouiller. »

Si à ces traits on ajoute quelques-uns de ceux qui s'appliquent aux esprits légers, savoir : qu'ils sont malins, inconséquents, moqueurs, qu'ils se mêlent à tout, parlent sur tout, répondent à tout sans se préoccuper de la vérité, on aura une image fidèle de l'Esprit qui va passer sous nos yeux.

Entrons maintenant dans l'analyse détaillée de la communication.

Ma première demande à l'esprit, portant en elle la substance de ce que je voulais savoir, fut la suivante :

« Le périsprit est-il composé du fluide éthéré?

La réponse fut courte, si courte même, eu égard à la gravité du sujet, qu'elle me parut empreinte d'une certaine dose d'ironie ; la voici :

« Il faut d'abord savoir si le périsprit existe. »

Vous voyez qu'en quelques mots l'Esprit mettait tout en question, et je pus prévoir que mon désir de m'éclairer aboutirait à un avortement. Scientifiquement en effet la communication ne nous apprendra rien ; mais, au point de vue des déceptions dont nous pouvons être victimes quand nous faisons du spiritisme sans toute l'attention nécessaire, elle vous paraîtra, je crois, fort instructive.

En présence de cette négation, ou, si l'on veut, du doute qui venait d'être exprimé, ma curiosité se trouvait stimulée, et je priai l'Esprit de s'expliquer catégoriquement sur l'existence ou la non-existence du périsprit. Il me fut répondu :

« Il existe pour nous manifester à vous, mais il « ne nous reste plus après nos manifestations. »

Je fis remarquer que, d'après les théories exposées dans l'ouvrage d'Allan Kardec, je comprenais d'abord la nécessité pour l'Esprit de prendre une enveloppe spéciale lorsqu'il voulait communiquer avec les vivants. En second lieu, que cette néces-

sité n'existant plus quand la communication avait pris fin, j'admettais sans peine que cette spécialisation d'enveloppe cessât; mais que la question était de savoir si, après cela, conformément à la croyance générale, il ne restait pas à l'Esprit une enveloppe autre que la précédente, et qui lui fut propre.

A cette question il fut répondu plus ironiquement encore que la première fois dans les termes suivants :

« Chers amis, rendez-vous bien compte que
« vous devenez tous dogmatiques. »

Ceci n'était en aucune façon une réponse acceptable pour une question très-sérieusement, très-catégoriquement posée. C'était une continuation de raillerie qui d'ailleurs n'expliquait rien. Or, si du côté de l'Esprit il y avait parti pris de se moquer, il fallait qu'il sut que du mien il y avait parti non moins pris de ne pas vouloir être dupe : je répondis donc avec une assez vive impatience que l'Esprit se trompait étrangement; que je n'entendais nullement, sans discussion, sans réflexions préalables me faire l'esclave d'un livre quel qu'il fut; que mon unique but était de m'instruire, et que je priais l'Esprit de procéder à cette instruction s'il en était réellement capable.

Cette admonestation produisit un effet; non pas celui d'amener des explications scientifiques, l'Esprit cherchait toujours à y échapper, et il était évident pour moi qu'il ne voulait ou ne pouvait rien dire de substanciel, mais celui de changer le ton de la conversation qui devint notablement plus honnête. Voici ce qui fut répondu :

« Cher ami, nous sommes tout prêt à te répon-
« dre scientifiquement parlant; si tu veux écouter
« nos nouvelles lumières, nous te faciliterons dans
« les recherches, mais il ne faut pas de routine.
« C'est-à-dire, qu'au furet à mesure que ton esprit

« s'éclairera, tes lumières deviendront de plus en « plus grandes. »

Sauf le mot routine qui, en se reportant aux déclarations que je venais de formuler, continue à être un peu agressif, les termes de la réponse sont convenables ; il y a moins de prétention et plus de douceur dans le langage. Mais ce langage n'est certainement pas celui de la science ; il ne m'apprend absolument rien. Ce sont simples et creuses paroles dont les avocats se servent lorsqu'ils se sentent obligés de parler pour ne rien dire. Quant à la phrase de la fin elle est magnifique. Ecoutez encore une fois : « Au fur et à mesure que « ton esprit s'éclairera, tes lumières deviendront « de plus en plus grandes. » En matière de pléonasme, c'est aussi caractéristique que pyramidal.

Jusqu'ici, vous le voyez, on a parlé, mais les enseignements ont été nuls. On a bien dit que le Périsprit n'existait pas, mais pas un argument n'a été produit pour justifier une doctrine si étrangement contraire à celle généralement admise. Aussi étais-je tenté de renoncer à une poursuite aussi vaine. Je persistai néanmoins, car j'étais quelque peu curieux de connaître la nature des développements qui pourraient être produits lorsqu'enfin, si cela devait arriver, quelques points de doctrine seraient franchement abordés. En conséquence, pour amener plus directement la communication sur ce terrain, je posai la question suivante :

« Y a-t-il un lien qui unit l'Esprit au corps ? »

On répond d'abord :

« Non, pas précisément. » Toujours des réticences ; le ressort, vous le voyez, est dur à la détente. A la demande de développer cette pensée, il est répondu :

« L'esprit progressant sans cesse s'épure lui-« même, et sa matière devient plus pure, de sorte « que les liens se dégagent plus ou moins. »

Nous voici enfin arrivé sur le terrain, sinon des conceptions, du moins des assertions théoriques; aussi commençons-nous à entrer dans le dédale des plus étranges divagations ; vous aller en juger.

Passons sur cette incontestable vérité que l'Esprit, s'épurant lui-même, sa matière devient plus pure, M. de la Palisse n'aurait pas mieux dit. Mais que pouvez-vous penser de cet esprit qui, n'ayant pas d'enveloppe matérielle, ne peut évidemment posséder que sa matière propre, celle de l'âme, laquelle, comme nous l'avons vu, est incorporelle, sans forme, sans faculté de changement et dont cependant on dit que la matière se modifie incessamment, puisque elle devient de plus en plus pure à mesure que l'Esprit progresse? Que pensez-vous encore de ces liens, desquels on ne peut pas dire qu'ils existent précisément, et auxquels cependant on attribue catégoriquement la faculté de se dégager plus ou moins ? De ces liens au sujet desquels on ajoute :

« Pour le lien de l'Esprit au corps, il faut une
« comparaison matérielle : figurez-vous l'éponge
« dans l'eau, et vous aurez l'union du corps et de
« l'Esprit. »

Mais cette comparaison me paraît bien incomplète, car lorsqu'un lien unit deux objets, il faut que l'ensemble se compose de trois choses. Or ici je n'en vois que deux : l'éponge qui est sans doute le corps : et l'eau qui est probablement le lien. Cette eau contiendrait-elle aussi l'Esprit en elle-même? Dans ce cas il serait en vérité difficile de refuser à l'Esprit, à l'âme, une enveloppe. Et puis si l'eau était à la fois et l'Esprit et son propre lien avec le corps, il y aurait double embarras à comprendre comment, d'une part, cette eau qui ne doit pas changer en tant que figurative de l'âme, qui, d'autre part, ne saurait représenter un périsprit qu'on affirme ne pas exister, comment, dis-je, cette

eau devient plus pure à mesure que l'esprit progresse; comment enfin il lui est possible de se dégager plus ou moins, et à diverses reprises, de l'éponge. Ce n'est pas que je me refuse à reconnaître que, sous certaines réserves, il est possible dedéduire de cette comparaison quelques analogies. Mais celles-ci sont présentées dans le débat actuel avec une insuffisance notoire, je dirai même complète, car on leur refuse précisément la seule chose qui pourrait les légitimer, l'existence du périsprit. A cet égard elles sont bien l'image du demi-savant, qui ne sait voir dans les questions que la moitié des données qui y figurent, qui se contente de demi-solutions, qui répète avec aplomb ce qu'il a entendu dire à des personnes autorisées, mais sans se douter que ce qui convient à un cas est souvent fort loin d'être applicable à un autre. La seule chose que le faux savant ne voit jamais à demi ce sont ses orgueilleuses et tenaces prétentions.

Je fis remarquer à l'Esprit que, quelque dogmatique qu'il put me croire. Je trouvais que toutes ces choses étaient bien mieux conçues, bien mieux développées, bien plus convaincantes dans le code de la doctrine. Mais, comme personne ne peut mieux voir et mieux raisonner que le faux savant il me fut répondu que les livres avaient tort, et voici en quels singuliers termes :

« Vous trouverez beaucoup d'erreurs dans les
« livres. Ces livres ont été donnés pour les masses,
« mais il ne faut rien prendre à la lettre. Vous,
« qui êtes plus avancé que beaucoup, il faut que
« la raison vous guide. »

Voilà encore une de ces paroles recueillies dans le monde par les demi-érudits et que, d'un ton doctoral, ils se plaisent à vous retourner avec de nouvelles fleurs d'éloquence; mais tandis que les savants sincères et modestes, qui connaissent le prix de la réflexion et de l'étude, se contentent de

faire remarquer que, dans un ouvrage quelconque, il ne serait pas toujours prudent de prendre tout à la lettre, notre puissant génie, du haut de sa sphère élevée, nous apprend que, dans le code de la doctrine spirite, toute lettre trompe, toute lettre tue. Aussi, ajoute-t-il sentencieusement, il faut que la raison nous guide.

Eh! sans doute, Esprit trop discret et trop réservé à la fois, il faut que la raison soit notre guide, qui pourrait en douter? Mais si les paroles et les conseils, qui certes ne font pas défaut ici, sont bons à entendre, de solides instructions seraient bien plus utiles qui nous apprendraient tout au moins comment nous devons nous y prendre pour éviter de devenir victimes de la lettre. Malheureusement celles-ci, quoique instamment demandées, ne brillent que par leur absence.

Et maintenant que direz-vous de ces livres, remplis d'erreurs, qui ont été donnés pour les masses! Voilà certes un médiocre cadeau fait à l'humanité? Et que voulez-vous donc que les masses, qui n'ont pas suffisamment d'intelligence pour lire entre les lignes, puissent prendre dans ces livres en dehors de la lettre? elles n'y puiseront évidemment que des erreurs. Or, comme ces livres sont l'œuvre des Esprits, ce seraient donc eux qui, volontairement, ou par ignorance, seraient venus nous tromper. Dans ce cas, le communiquant ne sera pas surpris que je n'ajoute qu'une croyance des plus modérées à ses propres paroles.

L'Esprit ajoute :

« Sachez que nous, Esprits, nous sommes encore
« beaucoup plus substils que les fluides qui en-
« vironnent votre terre, donc, pour traverser ces
« fluides, nous empruntons votre matière pour
« arriver jusqu'à vous. »

Certes, je ne fais aucune difficulté d'admettre que les fluides des Esprits sont très-subtils, et

j'accepte d'autant plus volontiers cet aveu qu'il me confirme dans l'opinion de l'existence du périsprit. Car la subtilité, quelque extrême qu'on la suppose, sera toujours quelque chose, tandis que l'absence du périsprit ce n'est rien du tout. On aura beau ergoter sur les mots et torturer les idées, on ne me fera jamais concevoir que l'existence reconnue d'un fluide puisse légitimement être appelée une nullité.

Quant à cette singulière manière de s'expliquer qui consiste à dire que pour traverser un corps plus épais, au lieu de se faire plus aigu et plus pénétrant, il faut au contraire s'épaissir soi-même, elle est bien l'image de la confusion d'idées à la fois fausses et saines dont l'Esprit se fait l'organe peu réfléchi. Que penseriez-vous d'une couturière qui ayant à enfiler un fil très-mince s'amuserait à le doubler, le tripler, le quadrupler, à l'épaissir de plus en plus, pour rendre plus assuré, plus facile, plus commode son passage à travers le trou de l'aiguille. Je ne veux pas dire par là que les Esprits, pour communiquer avec nous, ne doivent pas prendre une enveloppe plus épaisse et sensiblement semblable à la nôtre, il est au contraire nécessaire qu'elle le soit. Notre faux savant, qui a sans doute entendu énoncer cette vérité, ne manque pas d'en faire parade; mais il s'y prend à coup sûr de la manière la plus inhabile; car par les termes qu'il emploie, par la tournure de ses phrases, par l'incorrection manifeste de ses explications, il fait un incohérent mélange de faux et de vrai et nous donne la preuve trop évidente qu'il n'entend absolument rien aux propriétés fluidiques qui sont mises en jeu dans cette circonstance.

Voulant enfin essayer une dernière tentative, et préciser mieux encore le point essentiel du débat, je posai la question suivante :

« Comment, sans périsprit, et sans des périsprits

« variés, pouvons-nous concevoir que les Esprits « possèdent la faculté de se reconnaître, de se dis- « tinguer les uns des autres et par conséquent de « communiquer sûrement entre eux? »

A cette demande il a été répondu comme suit:

« Nous nous reconnaissons dans notre monde, « comme vous dans le vôtre. Ce que vous ne vous « figurez pas c'est que nous ne changeons jamais. « A l'état d'Esprit, en quittant la terre, nous re- « prenons notre ancienne forme. »

Au point de vue de la question posée, tout ce dévergondage de paroles si incohérentes ne nous apprend absolument rien. On peut d'ailleurs ajouter : autant de phrases, autant d'erreurs.

Et d'abord sur la terre nous nous reconnaissons, nous humains, parce que nous avons un corps. Or l'Esprit n'en ayant pas, si on lui refuse un périsprit, il est tout à fait inexact de prétendre que les choses se passent exactement de la même manière dans les deux cas. En outre, faut-il passer notre temps à faire remarquer à l'Esprit que nos corps, quoique semblables quant à l'ensemble du type, se différencient par de nombreux détails qui, en fait, nous rendent les distinctions personnelles on ne peut plus faciles. En vérité, serions-nous tenté de nous écrier : de quelles régions vient donc notre Esprit, pour avoir l'air de ne pas connaître l'évidente vulgarité de toutes ces choses, et a-t-il l'intelligence assez obscurcie pour ne pas comprendre que si, en ce qui concerne la manière de se reconnaître, il devait y avoir similitude entre notre monde et les autres, il faudrait que les êtres qui peuplent ces derniers eussent, non-seulement un périsprit, mais encore des périsprits variés, quant à certains détails.

En second lieu, dirons-nous à l'Esprit, nous méritons d'autant moins le reproche que vous nous adressez si gratuitement et si faussement, de ne

pouvoir nous figurer que vous ne changez jamais, que vous venez de dire tout à l'heure que vous changez *sans cesse*, puisque, selon-vous, « l'Esprit « progressant *sans cesse* s'épure lui-même, et sa matière devient plus pure. » Ce serait là, il faut en convenir, une singulière manière de définir l'immuabilité.

Quand on ne craint pas de se donner des démentis si péremptoires, d'étaler dans de vaines et multiples paroles une si profonde ignorance, une si déplorable absence de mémoire, il est inutile d'insister plus longuement.

L'Esprit termine ainsi la nomenclature trop étendue de ses prétentieuses stérilités :

« L'Esprit supérieur, par son progrès, nous ap-« paraît et disparaît à volonté. Il comprend et sent « plus que les jeunes Esprits. Les grands hommes « de la terre se ressemblent et ont la même forme « que les petits. »

Mais en quoi donc une pareille tirade, composée de phrases sans liaison, est-elle propre à élucider la question proposée? Vous le voyez, toujours le même flux de paroles qui ne nous apprennent rien de ce que nous désirons tant apprendre sur la constitution des choses créées.

Certes, ô Esprit, je ne vous tourmenterai pas pour me dire comment on peut reconnaître un être supérieur, lorsqu'ayant disparu, il n'est plus là. Mais, tant que vous ne m'aurez pas donné satisfaction, je serai parfaitement en droit de vous demander comment on peut le reconnaître quand il apparaît, et le distinguer des autres qui sont si multiples. Il faut nécessairement qu'il existe des distinctions, car, sans cela, la constatation des individualités devient impossible, la notion d'identité disparaît, la responsabilité s'efface, et l'on peut tromper à merci. Tout cela ne ressemble pas à l'œuvre de Dieu. D'ailleurs en principe vous ne niez

pas que les Esprits ont des moyens de se reconnaître, mais vous n'êtes nullement dans le vrai lorsque vous dites que ces moyens sont semblables aux nôtres, car les nôtres sont fournis par les apparences de notre corps, tandis que les Esprits dépouillés, suivant vous, de périsprit, ne sauraient avoir de corps ; ne persistez donc pas dans de mensongères allégations qui ne peuvent que nous donner une fort triste idée et de votre amour de la vérité et de votre science. Si vous ignorez, sachez dire que vous ne savez pas; et retenez-bien que l'aveu que sait faire l'homme de son ignorance est toujours une œuvre de mérite et de soulagement pour l'âme, tandis qu'afficher de l'orgueil c'est pratiquer le vice et s'exposer à d'humiliantes défaites.

Quant à cette sentencieuse affirmation que : « un « Esprit supérieur comprend et sent plus et mieux « qu'un Esprit plus jeune, et par conséquent moins « avancé. » Je ne lui refuserai pas à coup sûr le caractère d'être exacte, je lui accorderai même très-volontiers le droit d'être classée dans la catégorie des paroles franchement naïves; mais, en vérité, vous nous avez donné une preuve assez éclatante de supériorité en matière de pléonasme pour que vous eussiez pu vous éviter la peine de nous gratifier d'une seconde édition.

Mais où l'esprit semble s'être particulièrement complu et a cherché à écraser de la puissance de son génie, la faiblesse de nos modestes intelligences humaines, c'est dans le trait de la fin :

« Les grands hommes de la terre, dit-il, se res- « semblent, et ont la même forme que les petits. »

En dehors de l'apparence un peu prétentieuse qu'elle veut afficher, quelle portée sérieuse et réelle cette phrase peut-elle avoir au point de vue très-défini de la question qui nous occupe, celui de l'existence du périsprit? Cette recherche est d'autant plus nécessaire que, si des rapports directs

existent entre la demande et la réponse, ils sont loin de présenter dans les apparences des points de contact intimes et immédiats.

Cette assertion nous dit d'abord que tous les hommes ont une forme, mais cela démontre-t-il que les Esprits ne doivent pas avoir de périsprit? nullement. Donc à cet égard la phrase ne nous apprend rien, ne nous explique rien. Elle nous conduirait, au contraire, en nous laissant guider par l'analogie, à admettre que ce qui a été jugé utile dans ce monde, pour éviter de confondre les espèces qui l'habitent, pourrait fort bien l'être dans les autres pour distinguer les catégories qui s'y trouvent, nous avons déjà donné, dans ce qui précède, quelques mots d'explication sur ce sujet. Nous allons y revenir tout-à-l'heure, et nous ferons voir que, en dehors de l'analogie, il existe des motifs d'ordre supérieur qui nous paraissent très-propres à nous confirmer dans cette croyance.

L'assertion ci-dessus affirme en outre que cette forme est la même pour les grands génies que pour les petits.

Qu'en devons-nous conclure? Que cette forme n'est nullement destinée à servir d'indice de la valeur animique des personnes, qu'elle n'est pas la mesure de leurs mérites intellectuels et moraux; que seulement, au point de vue de la constitution des choses créées, elle est caractéristique de l'espèce hominale, et nous donne les moyens de ne pas la confondre avec les autres espèces douées de formes différentes. Nous pouvons ajouter que, indépendamment de cette propriété qu'elle possède, par l'ensemble de son type, d'être distinctive de notre espèce, elle est en même temps apte, par l'infinie variété qu'elle admet dans les détails, d'être distinctive aussi des individualités, celles-ci étant d'ailleurs considérées dans leur essence purement

corporelle, et à l'exclusion de tous les autres attributs se rattachant à des considérations d'intelligence et de moralité.

Mais toutes ces choses nous n'avions aucun besoin de la communication pour les connaître, nous les savons depuis longtemps ; il y a des siècles, en effet, que la sagesse des nations a proclamé que : l'habit ne fait pas le moine. Est-il un de nous qui ignore que tout ce qui est liquide, les plus exquises liqueurs comme les vins les plus détestables, peut être contenu dans des récipients identiques, soit par leur substance, soit par leur forme.

Je cherche donc vainement ce que l'on a voulu ici nous apprendre de neuf, scientifiquement parlant, selon l'expression favorite de l'Esprit. Mais, revenant à la comparaison précédente, parce que les vases sont semblables, s'en suit-il que nous n'avons pas à nous occuper des propriétés de leurs contenus ? N'est-il pas naturel que nous cherchions à découvrir s'il n'y a pas quelque chose dans ceux-ci qui soit propre à nous révéler ces propriétés et à nous les faire apprécier ? N'avons-nous pas intérêt à savoir si, indépendamment du vase extérieur qui ne nous apprend presque rien, il n'y a pas dans chaque liquide certains caractères spéciaux plus instructifs, plus subtils, je dirai volontiers plus fluidiques, doués de la faculté de nous permettre de distinguer les accessoires de la base purement alcoolique renfermée dans l'un, des accessoires de celle renfermée dans l'autre. J'ai tout lieu de croire que, lorsque de son vivant le communiquant était assis devant une table bien servie, il s'occupait beaucoup moins des bouteilles elles-mêmes que d'une foule d'attributs inhérents aux liquides qui y étaient contenus ; qu'il n'ignorait pas qu'en compagnie de l'alcool qui est invariablement le même pour tous, se trouvaient des témoignages variés révélateurs des attributs spéciaux à chacun ;

qu'il ne lui répugnait nullement de les soumettre aux appréciations successives de ses sens, à l'examen de la vue, de l'odorat, du goût, à l'estimation du degré de chaleur intérieure que leur ingection pouvait produire; et, tout cela, avec un recueillement qui n'était pas exclusif de la récidive. Or que faisait-il alors? Il est possible qu'il fut dans la situation du Bourgeois-Gentilhomme de Molière, mais à coup sûr, et sans qu'il s'en doutât, je le veux bien, il s'était infusé en lui la conception instinctive de certains périsprits inhérents aux liquides étudiés, il procédait en homme parfaitement convaincu à leur exploration, et il savait fort bien, par la spécialité des caractères constatés, auquel des liquides expérimentés il lui agréait d'accorder la préférence.

Et c'est précisément parce qu'après la mort, notre enveloppe terrestre ayant disparu, l'individualité de chacun, reconnaissable jusque-là par le corps seulement, cesse d'exister et qu'il ne nous reste plus que celle de nos mérites intellectuels et moraux; c'est parce qu'ainsi, à moins d'admettre une sorte de néant, une disparition complète de ce que, en dehors du corps, a dit et fait notre personnalité, c'est pour cela, dis-je, qu'il nous paraît naturel d'admettre que l'âme doit porter avec elle un témoignage sensible et continuellement affirmatif de l'état de ses œuvres bonnes et mauvaises, les seuls attributs qui lui restent après la mort. Et comme l'âme, par elle même incorporelle, immuable, sans forme possible, serait tout à fait impropre à remplir cette condition, c'est à l'aide d'une enveloppe matérielle, mais fluidique et invisible pour nous, à l'aide d'un périsprit susceptible dans les détails de variétés, comme il s'en trouve dans le corps humain, qu'il m'est permis de m'expliquer que ce témoignage existe et qu'il peut se révéler constamment, sinon à nous qui n'en avons pas besoin,

du moins aux êtres supérieurs qui ne peuvent s'en passer.

Par quelle combinaison de moyens cette pensée est-elle réalisée en fait ? C'est ce que nous ignorons aujourd'hui. Mais, sur cette terre, les ressources et les enseignements de l'étude sont encore loin d'être arrivés à leur terme. Courage donc et persévérance, et nous saurons demain.

Condensons maintenant dans un court résumé ce qui nous a été donné par l'Esprit, je ne dirai pas en instructions qui ont été nulles, mais en paroles qui nous ont été prodiguées en si grande abondance.

Sur la question de savoir si le périsprit est composé de fluide éthéré, on nous répond que le périsprit n'exite pas, sauf les cas de communications avec les vivants. On aurait dû tout au moins nous apprendre, en réponse à notre question, quels sont les fluides qui le constituent dans ces circonstances exceptionnelles : cette modeste satisfaction nous a été refusée.

On nous déclare cependant d'un ton amical, et à condition qu'il n'y aura pas chez nous de routine, qu'on veut bien nous aider, scientifiquement parlant, dans nos recherches ; et l'on nous promet qu'au fur et à mesure que notre esprit s'éclairera, ses lumières deviendront de plus en plus grandes. Il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour ne pas reconnaître tout ce qu'il y a de vérité dans de si encourageantes paroles.

Quoique le périsprit n'existe pas, en dehors des communications avec les vivants, l'Esprit n'en possède pas moins quelque chose de matériel, qui devient plus pur à mesure que l'Esprit progresse ; toutefois, ajoute la communication, malgré ce qu'il y a d'incessant, de progressif dans cette purification, dans cette rénovation matérielle, nous aurions grand tort de penser que l'Esprit se modifie ; il est

immuable, il conserve toujours la même forme. Le communiquant reconnait d'ailleurs que nous avons le droit de ne pas concevoir ces subtilités.

Il en est à peu près de même des liens qui unissent le corps à l'âme; le communiquant déclare qu'on ne peut pas dire que ces liens existent précisément. La seule chose qu'il lui soit possible d'affirmer, ajoute-t-il, c'est qu'ils se relâchent plus ou moins.

Quant aux moyens qu'ont les esprits de se reconnaître entre eux, la solution scientifique du problème est des plus simples, la voici :

« Nous nous reconnaissons dans l'autre monde « comme vous dans le vôtre. »

Vous voyez que la règle, en ce qui du moins concerne son énoncé, est d'une extrême lucidité. Nous n'avons d'après cela qu'à suivre l'analogie et nous laisser aller où il lui plaira de nous conduire. Or, dans notre monde, nous nous reconnaissons parce qu'il existe des corps qui nous permettent de distinguer les individualités; mais dans les autres mondes, au contraire, d'après le communiquant, il n'y a pas de périsprit, il n'y a absolument rien qui puisse réveiller en nous la moindre idée de corporéité. Tout est donc complétement différent dans les constitutions de ces mondes et du nôtre. Et c'est dans de telles conditions que, faisant appel à l'analogie, on voudrait nous faire admettre qu'alors que tout est dissemblable dans les mécanismes par lesquels se manifeste la vie, tout devrait précisément de part et d'autre être similaire dans les moyens. Que si c'est ainsi que, pour être rationnelles, doivent être faites les applications des lois de l'analogie, dites-nous donc que ces lois, au lieu d'avoir pour bases la similitude et la comparativité, ne doivent s'appuyer que sur les divergences, les contrastes et les oppositions.

Il est temps d'en finir. Après tous ces flots de

paroles, après de si lucides, de si concordantes explications, nous en savons assez pour connaître jusqu'à quel degré peuvent s'élever les divagations d'un Esprit lorsqu'elles ont pour interprète l'ignorance doublée d'orgueil du faux savant.

ÉPILOGUE

La pensée dominante qui nous a dirigé dans l'admission des sujets que nous venons de traiter est celle de présenter au lecteur du bon, du médiocre, du mauvais.

Pour le bon, qui est fort rare, il nous a semblé que le meilleur moyen de l'obtenir était de le prendre dans le recueil qui est le pivot de notre doctrine, dans le livre des Esprits, et nous avons cru devoir faire choix des deux communications qui nous paraissent renfermer les enseignements les plus instructifs sur les œuvres de la création : la première exposée dans le second entretien, qui traite de ce qui concerne l'élément matériel, la seconde analysée dans le septième entretien où nous avons étudié ce qui s'applique à l'élément spirituel.

Quant au reste, c'est à peu près à la fortuité même des circonstances que nous nous en sommes remis.

La Revue spirite avait publié en mars 1878 une communication du docteur Lapommeraie qui nous a paru remarquable par le nombre et l'impor-

tance de ses assertions, les unes fausses, les autres controversables, d'autres enfin éclatantes de vérité. Ce document nous a semblé à ces divers titres devoir être mis en relief et nous nous en sommes expliqué dans les troisième et quatrième entretien.

Puis le hasard a fait que, dans une de nos dernières séances de 1878, a été soudainement lancée l'affirmation que Jésus, le grand révélateur, n'a pas existé. Dans la suite de la même séance, une communication s'est produite sur le même sujet qui à été confirmative de l'assertion ci-dessus ; c'est ainsi que, sans nous en douter, nous avons été entraîné à notre tour sur un terrain que, la veille, il était certes loin de notre pensée de parcourir. Dans les cinquième et sixième entretien, nous avons discuté la communication et exposé le motifs qui, contrairement à ce qu'elle prétend, nous portent à croire à l'existence de Jésus.

Enfin, préoccupé depuis quelque temps de diverses pensées qui se rattachent à la nature du Périsprit et à celle des liens qui unissent l'âme au corps, me trouvant à la fin de 1878 dans un groupe particulier, j'ai essayé, par la voie d'une communication, d'obtenir quelques éclaircissements sur ces délicates questions. Mon espoir a été déçu, les réponses ont été aussi abondantes, aussi diffuses en paroles que stériles en instructions. Mais elles m'ont paru très-propres à être données comme exemple de ce qu'un Esprit peut quelquefois

prodiguer de mots pour ne rien enseigner et en même temps pour faire étalage des plus singulières contradictions ; l'analyse de cette communication fait l'objet du huitième et dernier entretien.

Quant à la nature des Esprits communicateurs, je résume ainsi qu'il suit l'opinion que je m'en suis faite d'après leurs réponses.

Les deux communications prises dans l'ouvrage d'Allan Kardec ont été faites par des Esprits très-supérieurs, aussi intelligents que modestes, très-précis, très-instructifs dans leur parole écourtée et réduite au strict nécessaire, n'hésitant pas à s'abstenir quand ils ignorent, sachant mettre leurs explications à la portée de ce que l'intelligence humaine est susceptible d'accepter, ou l'appropriant à ce que, par suite de notre insuffisance, nous sommes dans l'impossibilité de nous assimiler complétement.

L'Esprit Lapommeraye est une intelligence très-remarquable ; énonçant avec un grand accent de conviction les vérités qui président à l'organisation des mondes et notamment à ce qui concerne l'immortalité de l'âme, la distribution de la justice divine ; s'exprimant sans mauvaises passions lorsque sa personnalité n'est pas en jeu. Mais agressif, haineux, insultant toutes les fois qu'il est question des actes terrestres qui l'ont conduit à l'échafaud et ont attiré sur lui la punition qui lui a été infligée. Maudissant dans les termes les plus acerbes les

jurés, les juges, la société qui l'ont condamné. Exploitant dans une large mesure le sophisme à l'appui de ses récriminations, sans orgueil toutefois, car il n'y a que les imbéciles qui aient la stupide mais sincère conscience de l'orgueil. Or il est trop habile pour ne pas comprendre qu'il se trompe, mais il cède aux instincts terrestres dont il n'est pas encore dépouillé, et, dans son désir de vengeance, il plaide le faux avec adresse dans l'espoir qu'il parviendra à fasciner les jugements humains, à les intéresser à sa cause, à les faire participer à sa révolte.

L'Esprit qui a parlé contre l'existence de Jésus a très-peu d'instruction, mais il est sincère. Il n'a pas encore assez étudié pour savoir se mettre à l'abri des séductions d'une première impression. Quand il sera plus réfléchi, quand il saura mieux apprécier la valeur réelle d'un raisonnement, sa parole pourra nous être utile parce qu'elle est empreinte de bonne foi ; ajoutons qu'il est modeste et cherche à s'instruire ; aussi nous prie-t-il de discuter son opinion, désireux qu'il est de mettre à profit nos remarques.

Enfin l'Esprit, qui a fort longuement discouru, mais qui n'a absolument rien expliqué sur le périsprit, est le type de l'avocat bavard, doublé d'une énorme dose de suffisance, jetant dans le discours, sous une forme prétentieuse et sentencielle, certaines vérités qu'il a entendu dire, mais

que, faute de les bien comprendre, il habille et place fort mal ; très-enclin à l'ironie quand on n'est pas de son avis ; prodiguant les promesses d'aide et protection qu'il ne sait tenir qu'en vaines paroles ; aussi pauvre de savoir et de modestie que riche d'ignorance et d'orgueil.

Tel est le résumé succint, et des motifs qui nous ont déterminé dans le choix des sujets traités, et des jugements que la nature des réponses nous autorise à porter sur le caractère des communicants.

Mais indépendamment des services que ces analyses peuvent rendre, même en se bornant à les considérer comme un simple sujet d'études ; indépendamment de leur utilité plus spéciale pour nous montrer à quelles épreuves, une communication étant donnée, celle-ci doit être soumise afin d'en découvrir et d'en signaler le vrai ou le faux ; indépendamment de ces services, dis-je, elles nous en offrent d'autres qui n'ont pas moins d'importance, car elles sont une occasion de remémorer dans nos âmes et souvent même d'élucider les principes de la doctrine.

C'est ainsi que dans le deuxième entretien, nous avons été conduit à passer en revue les propriétés essentielles de l'élément matériel proprement dit ; nous avons rappelé à nos souvenirs qu'il existe deux sortes de matières : l'une pesante, qui nous entoure et agit incessamment sur nos sens, suscep-

tible de posséder des formes limitées et bien définies d'une nature tantôt gazeuse, tantôt liquide, tantôt solide ; puis une seconde matière fluidique, universelle, existant dans tous les espaces, qui ne pèse pas, et qui probablement est la substance génératrice de toutes les autres matières.

Dans les troisième et quatrième entretien, où a été étudiée la communication Lapommeraie, s'est présenté d'abord l'énergique démenti donné à la doctrine matérialiste par celui-là même qui en a été une des plus tristes victimes. Puis est venue l'importante question de la rétrogradation ou de la non rétrogradation des âmes, pendant la série obligée de leurs incarnations successives ; puis aussi celle plus importante encore de l'organisation de la justice divine s'appliquant d'elle-même, par l'ordre naturel des choses, s'accomplissant par le direct et autonomique fonctionnement des lois régulatrices du phénomène de la vie. Car, pendant ce fonctionnement, vient incessamment s'imprimer sur l'âme, ou pour mieux dire sur son enveloppe périspritale, un cachet indélébile représentatif des charges que lui imposent chacun de ses actes. Par ce moyen, l'âme, pendant la vie, se prépare à elle-même le poids qu'elle doit avoir au moment de la mort, et, ainsi que nous l'avons expliqué, c'est en vertu de ce poids qu'elle va fatalement occuper la région dans laquelle elle trouvera la récompense de ses mérites, ne pou-

vant s'arrêter avant de l'avoir atteinte, ni la dépasser après y être parvenue.

Nous avons été conduit en outre, mais plus incidemment, à nous occuper de la peine de mort, et à signaler les très-graves empêchements que les doctrines matérialistes imposent à la société au point de vue de son abolition.

Nous avons enfin discuté cette singulière opinion qni, à l'imitation de ce que nous répète si souvent un catholicisme qui s'aveugle sur les sagesses providentielles, voudrait nous faire considérer les désordres et les fléaux, qui viennent nous frapper à certaines époques, comme les foudres que dans ses moments de courroux le ciel envoie sans distinction aux habitants de la terre, qu'ils soient bons ou qu'ils soient mauvais.

Si, dans les deux entretiens où il a été question de l'existence de Jésus, nous n'avions pas été obligé de nous maintenir dans les limites imposées à notre sujet, nous aurions pu faire voir comment, en présence des faits Spirites connus, s'efface et disparaît le caractère de surnaturel qu'on a attribué aux miracles de Jésus, comment les nouvelles forces naturelles, non soupçonnées autrefois, mais dont l'existence nous est aujourd'hui révélée par le Spiritisme, et dont les effets variés se dévoilent et s'étendent de plus en plus, comment, dis-je, l'intervention de ces forces fait sortir incessamment les faits miraculeux de ce singulier domaine qu'on

a appelé surnaturel, de cette conception anti-rationnelle au premier chef, et dans tous les cas tout-à-fait gratuite, que les faits en question constitueraient, entre les mains d'un Dieu réputé infaillible, une dérogation aux lois générales que dans sa suprême sagesse il a établies pour le gouvernement des mondes.

C'est d'ailleurs un sujet qui a déja fait et continue de faire l'objet de nos études, et dont nous espérons pouvoir mettre bientôt l'exposé entre les mains de nos lecteurs.

Les études, développées dans le septième entretien sur l'état constitutif général des Esprits, après la mort terrestre, nous apprennent, d'une part, que l'essence de l'âme, de la force animique, quoique devant être considérée comme matérielle, est cependant formée d'une substance n'ayant aucun rapport ni avec nos matières terrestres ni avec la matière du fluide éthéré universel ; qu'elle est incorporelle, ne pouvant revêtir aucune forme, par conséquent immuable et éternelle, et que c'est ainsi que les individualités des êtres humains se maintiennent permanentes et immortelles. Ces mêmes études nous apprennent, d'autre part, que les Esprits, qui sont tous homologues quant à leur principe animique, se distinguent les uns des autres par une enveloppe gazeuse qui prend ses éléments dans le fluide universel et par celà même peut, très-exceptionnellement d'ailleurs,

devenir matériellement visible et tangible. L'atôme du fluide universel étant, comme nous l'avons dit, le principe générateur de toute matière terrestre. C'est cette enveloppe fluidique qui, à un moment donné quel qu'il soit, porte l'empreinte des actions bonnes ou mauvaises perpétrées jusqu'à ce moment dans les vies antérieures.

Quant à la dernière communication, elle a été d'une insuffisance telle que toute discussion directe ou indirecte a été impossible. La seule conclusion que nous puissions en tirer c'est qu'elle est l'incontestable témoignage de la complète nullité de l'Esprit. Les profondes erreurs qui ne savent pas même se défendre avec l'arme du sophisme et ne s'appuient que sur d'orgueilleuses assertions ne méritent pas les honneurs d'une discussion sérieuse.

Nous ne terminerons pas ces études, dont l'objet principal est la pratique du Spiritisme, sans dire quelques mots de deux questions qui se rattachent étroitement à ce sujet, et qui ont entre elles une grande connexité. On se plaint de ce que les médiums manquent, de ce que les bonnes communications font défaut ; nous nous sommes déjà expliqué sur ces questions à la fin du premier entretien, ce n'est donc qu'à titre de court résumé que nous allons en reparler.

Si nous savions pourquoi et comment on est ou l'on devient médium, nous pourrions puiser

dans cette connaissance les moyens d'augmenter le nombre de ces intermédiaires. Mais en cette matière tout nous est inconnu et force nous est imposée d'attendre que des circonstances, le plus souvent imprévues, viennent nous révéler la médiumnité. Une fois celle-ci reconnue, une pratique persévérante, des exercices à la fois soutenus et variés peuvent faire acquérir du développement à cette faculté. Dans certains cas, d'ailleurs, encore assez peu connus dans leurs causes, la médiumnité, après avoir été acquise, peut disparaître.

Quant aux communications, nous savons que les Esprits ne peuvent nous les adresser que par l'entremise des médiums. Il est d'ailleurs probable que sauf les cas exceptionnels de missions qu'ils sont tenus d'accomplir, les Esprits demeurent libres de communiquer ou de ne pas communiquer avec nous.

Or, dans ce monde, nous sommes d'autant plus disposés à exécuter les choses facultatives que nous trouvons dans cette exécution plus de séductions, plus d'attraits, qu'elle pourra développer en nous une plus grande expansion de sympathies.

Ne sommes-nous pas beaucoup plus entraînés à jouir de la promenade lorsque l'atmosphère est plus pure, plus tiède, lorsque les lieux que nous pouvons parcourir sont plus remarquables, soit par leurs productions naturelles, soit par leurs embellissements artistiques. Dans le commerce de

la vie, ne nous attachons-nous pas plus vivement aux personnes lorsque nous trouvons dans leurs goûts, dans leurs pensées, dans leurs sentiments, plus de similitude avec les nôtres.

Ce sont là les déterminants animiques les plus puissants, les plus naturels de tous les rapports qui s'établissent entre les êtres vivants, qu'ils soient terrestres ou extra-mondains; qui se ressemble s'assemble est une grande vérité, et elle trouve bien ici son application. Comment ne pas comprendre en effet qu'il ne peut que beaucoup répugner à un Esprit supérieur, remarquable par son intelligence et sa moralité de se commettre avec un médium ignare et dépravé; qui ne voit en même temps que ce même médium sera volontiers fréquenté et accaparé par les Esprits de bas étage. Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, d'insister davantage sur ce sujet, et nous pouvons conclure en disant que pour avoir de bonnes, de profitables communications, susceptibles de hâter le progrès, c'est moins en nombre que doivent croître les médiums qu'en sagesse, en science, en vertus.

Pratiquer avec persévérance le bien, ce sera toujours le meilleur moyen de l'attirer vers soi; puis de le faire naître, de le fortifier chez les autres; d'étendre enfin ses bienfaits en tous lieux.

En agissant ainsi, non-seulement nous aurons été secourables, pendant notre passage sur la terre, à ceux qui auront cohabité avec nous; non-seule-

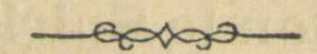
ment nous laisserons à nos successeurs les souvenirs utiles et aimés de nos bons exemples ; mais encore, à l'état d'Esprit, nous aurons conquis l'heureux privilége de leur venir plus puissamment en aide dans la grande œuvre de la rédemption humaine ; et alors nous pourrons nous rendre le témoignage que nous avons su pratiquer avec fruit le Spiritisme, c'est-à-dire la doctrine des assistances terrestres, des assistances d'outre-tombe, des solidarités universelles, et des éternelles consolations.

TABLE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES

OUVRAGES SPIRITES



Le livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — 1 vol. in-12, 25ᵉ et 26ᵉ éditions, contenant : les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs, à l'aide de divers médiums, 3 fr. 50 cent. ; relié, 4 fr. 50 cent. ; avec portrait de l'auteur et reliure de luxe, 5 francs.

Edition anglaise avec portrait-gravure de l'auteur, traduction de miss A. Blackwell, reliure de luxe, 9 fr. 50 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux volumes 3 fr. 50 cent., port payé.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris. — Prix : 3 fr. 50 cent., édition portugaise. — Edition hollandaise, chez M. G. Plate, à Arnhiem (Hollande). — Edition italienne, 4 francs, port payé. — Edition polonaise, 4 francs, port payé. — Edition grecque. — Edition norwégiennne.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. — 1 vol. in-12, 15ᵉ édition, 3 fr. 50 cent.; relié,

4 fr. 50 cent. — Editions portugaise, hollandaise, italienne, polonaise, grecque, norwégienne, allemande.

Edition anglaise avec portrait-gravure de l'auteur, traduction de miss A. Blackwell, reliure de luxe, 9 fr. 50 cent.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris. — Prix 3 fr. 50 cent.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morale du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. — 1 vol. in-12, 12e édition, 3 fr. 50 cent ; relié, 4 fr. 50 cent.; avec portrait de l'auteur et reliure de luxe, 5 fr.

Edition espagnole : Madrid, Barcelonne, Paris. — Prix : 3 fr. 50 cent. Editions portugaise, hollandaise, norwégienne.

Le Ciel et l'Enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. — 1 vol. in-12, 6e et 7e éditions, 3 fr. 50 cent. ; reliés 4 fr. 50 cent.

Edition anglaise, avec portrait-gravure de l'auteur, traduction de miss A Blackwell, reliure de luxe, 9 fr. 50 cent.

Edition espagnole : Madrid, Barcelonne, Paris. — Prix : 3 fr. 50 cent. Editions portugaise, hollandaise, norwégienne, grecque.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions *selon le Spiritisme.* Partie scientifique qui est la synthèse des 4 premiers volumes et conséquemment l'une des plus importantes pour qui sait étudier. — 1 vol. in-12, 6e et 7e éditions, 3 fr. 50 cent.; reliés, 4 fr. 50 cent. — Editions portugaise, hollandaise, grecque, slave, allemande, anglaise.

Edition espagnole : Madrid, Barcelonne, Paris. -- Prix : 3 fr. 50 cent. Editions portugaise, hollandaise norwégienne, grecque.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du Monde des Esprits. — 1 vol. in-12, 13e et 14e éditions, 1 franc. — *Editions en langue polonaise, langue hollandaise, langue anglaise, langue espagnole.*

Le Spiritisme à sa plus simple expression. — Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Editions en langues allemandes, anglaise, espagnole, portugaise, polonaise, italienne, russe, grec moderne, croate, 30 centimes.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; vingt exemplaires, 1 fr. 75 cent.; par la poste, 2 fr. 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. — Brochure in-18, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Voyage spirite en 1862. — Brochure in-8°, 1 franc ; par la poste, 1 fr. 10 cent.

Les Fluides, chapitre tiré de la Genèse selon le spiritisme par Allan Kardec. Un grand nombre de spirites ont pensé qu'il était important de faire connaître ce passage si important et si caractéristique des œuvres de maître. — Prix : 25 centimes ; port payé, 30 centimes.

Esquisses géologiques, chapitre tiré de la Genèse, partie scientifique qui doit fixer les esprits sur le mode de formation de notre terre, mode qui est en contradiction avec la Genèse de Moïse. — Brochure très-utile, prix : 25 centimes, port payé.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

FONDÉ PAR ALLAN KARDEC

Publié sous la direction de la Société.

Paraissant du 1er au 5 de chaque mois, depuis le 1er janvier 1858, 40 pages grand in-8°. — Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an ; étranger, 12 francs ; pays d'outre-mer, 14 francs. — On ne s'abonne que pour un an, à partir du 1er janvier de chaque année.

On peut se procurer tous les numéros séparément depuis le commencement. Prix de chaque numéro : 1 franc.

Collections de la Revue spirite depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. — Prix de chaque année séparément, 5 francs, port payé. L'année qui précède l'année courante, prise séparément, même prix que l'abonnement, 10 francs. Pour l'étranger, port en plus.

Reliure, 1 fr. 50 cent. par volume.

Répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 5 francs, port payé. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches rapides et sérieuses dans les 13 premières années de la *Revue* et les six ouvrages fondamentaux, relié, 6 fr. 50 cent.

Paris, imp. Juliot, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.